

SAGW-Bulletin

1 | 2024

LIBERTÉ, ACADÉMIQUE

AKADEMISCHE FREIHEIT

Kleine Causerie über das Schreiben guter Texte, **S. 8**

Die Glaubwürdigkeit von Wissenschaft in Zeiten der Ökonomisierung, **S. 27**

Les mots de la liberté académique, **p. 31**

ASSU Accademia svizra da ciencias humanas e socialas
SAHS Swiss Academy of Humanities and Social Sciences

SAGW Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften
ASSH Académie suisse des sciences humaines et sociales
ASSU Accademia svizzera di scienze umane e sociali



Generalsekretariat der SAGW

Generalsekretärin in Co-Leitung

Dr. Lea Haller

Generalsekretär in Co-Leitung

Dr. Beat Immenhauser

Leiter Personal und Finanzen

Tom Hertig

Wissenschaftliche Mitarbeiter:innen

Dr. Sara Elmer

Dr. Romaine Farquet

Christian Weibel, lic. phil.

Julie Zingg, MA

Kommunikation

Arnaud Gariépy, lic. ès sciences sociales

Stella Noack, MA

Personal und Finanzen

Eva Bühler

Monika Hirschmann

Administration

Katrin Sproll

Marie Steck

Hilfsassistentin

Emilie Casale, BA

Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften

Haus der Akademien

Laupenstrasse 7

Postfach

3001 Bern

sagw@sagw.ch

E-Mail an die Mitarbeiter:innen:

vorname.nachname@sagw.ch

Akademische Freiheit – Konturen und Akzente

*Liberté académique –
contours et mises en relief*



Éditorial

La liberté académique, entre ombre et lumière

Vous vous en souvenez sans doute : en octobre dernier, la chercheuse franco-iranienne Fariba Adelkhah rentrait enfin en France, graciée mais non acquittée, après plusieurs années de détention dans la tristement célèbre prison d'Evin pour détenus politiques au nord de Téhéran. Poursuivie pour « espionnage » et « atteinte à l'ordre public », elle aura finalement été incarcérée pour « propagande contre le système » et « complot contre la sûreté nationale », alors qu'elle ne faisait qu'exercer son métier, celui, précisément, de chercheuse. Docteure honoris causa de l'Université de Genève, spécialiste de l'anthropologie sociale et politique de l'Iran postrévolutionnaire, Fariba Adelkhah est devenue l'un des symboles mondiaux de la lutte pour la liberté académique. Mais que sa récente libération des geôles de la République islamique d'Iran, aussi réjouissante soit-elle, ne nous fasse pas trop vite oublier la morosité du tableau d'ensemble.

Car la liberté académique ne va pas bien. Elle se porte même de mal en pis de par le monde, si l'on se réfère aux rapports *Free to Think*, un projet de surveillance mené annuellement par le réseau Scholars at risk (SAR) : le rapport 2023 documente 409 attaques contre des universitaires et leurs institutions dans 66 pays et territoires. Son pendant de 2020 faisait état de 341 atteintes à la liberté académique dans 58 pays et territoires. *Free to Think 2017* analysait quant à lui 257 attaques signalées contre des communautés de l'enseignement supérieur dans 35 pays et territoires. Si les méthodes et les conditions de recensement de cas ne sont sans doute pas identiques en tout point d'une année à l'autre, il n'en demeure pas moins incontestable que le respect des libertés académiques affiche un recul notable à l'échelle globale, comme le confirme l'indice de liberté académique, un outil codéveloppé par le réseau SAR et d'autres institutions. Cette fâcheuse évolution ne manque pas d'alarmer.

Cela est d'autant plus inquiétant que les différentes analyses témoignent d'une péjoration de la situation non seulement dans les pays soumis à un régime autoritaire, mais aussi, çà et là, en contexte démocratique. Voilà donc un thème brûlant dont l'ASSH s'est saisie en 2022, en mettant sur pied un groupe de travail ad hoc. Au travers de ce nouveau numéro de notre Bulletin, il ne s'agit bien sûr

pas de faire toute la lumière sur la vaste question de la liberté académique, mais d'en éclairer certains aspects, de dissiper la brume sur quelques prises de vue, pour ainsi dire. Qu'est-ce qui définit, pour commencer, la liberté académique ? Comment distinguer liberté d'expression générale et liberté d'expression académique ? Qu'en est-il de la liberté académique en Suisse ? De quels privilèges, mais aussi de quels devoirs s'assortit la réflexion en tant que compétence clé de l'activité académique ? Comment s'articulent financements privés de la recherche – ou, à l'inverse, influence idéologique étatique, à l'exemple d'un pays comme la Pologne – et liberté académique ? Quid des agressions contre le véhicule même de cette liberté, à savoir la langue ?

Voilà quelques-unes des questions abordées dans notre dossier thématique. Mais la réflexion se prolonge aisément au-delà des contributions qui le constituent. Ainsi, nous vous proposons par ailleurs un article sur la mise en danger de la démocratie par le code informatique et la gouvernance algorithmique, qui ne manque pas d'enrichir, même indirectement, nos considérations sur la liberté académique. Dans « Le mot de la fin », l'évocation dystopique du Dies Academicus 2053 de l'Université de Lozane (réforme orthographique oblige) nous donne de quoi méditer, frissons dans le dos à l'appui, sur la fonction sociale et politique des chercheurs et chercheuses. Enfin, la liberté évoquée grandiosément par les images de montagnes, dans le recueil central comme sur la couverture et ci-contre, nous invite à prendre soin des biens menacés, qu'ils soient d'ailleurs d'ordre naturel ou académique, et à assumer nos responsabilités en tant que citoyens ou chercheuses à l'égard des connaissances et du savoir. Les ciels tantôt noir profond tantôt blanc éclatant s'accompagnent ici de tout un camaïeu de gris, qui peuvent être autant de plaidoyers en faveur des discours nuancés, de la culture du débat, des échanges d'idées et du respect des opinions d'autrui face à la complexité du monde.

Fabienne Jan
Corédactrice



5 **Éditorial**

Spotlight

8 **Kleine Causerie über das Schreiben guter Texte**

Katrin Burkhalter

12 **Ding hat Geist**

Nicolas Nova

14 **Wer auf der Produktebene ansetzt, um nachhaltigen Konsum zu erreichen, hat schon verloren**

Sylvia Lorek

17 **Gouvernance algorithmique et démocratie, des finalités divergentes ?**

Solange Ghernaouti

20 **Carte blanche**

Sandro Cattacin

Dossier

AKADEMISCHE FREIHEIT LIBERTÉ ACADÉMIQUE

22 **Vorschau**

Christian Weibel

23 **Liberté d'expression académique et prises de parole publiques des chercheuses et chercheurs**

Augustin Fragnière

27 **Die Glaubwürdigkeit von Wissenschaft in Zeiten der Ökonomisierung**

Markus Müller

31 **Les mots de la liberté académique**

Didier Maillat

35 **Bildessay**

42 **Freiheit zur Reflexion
Akademisches Denken als Privileg und Verpflichtung**

Ursula Ganz-Blättler

47 **Les facettes de la liberté académique en Suisse**

Christian Weibel

52 **Pleds en retschertga**

Silvana Derungs

54 **After the defeat of PiS
Academic freedom in Poland is heading for yet another turn**

Marta Bucholc

Netzwerk Réseau

58 **Personalia**

62 **5 Fragen an ... Gerald Hartung**

63 **Publications et projets**

68 **4 Fragen an ... Madlaina Bundi**

70 **Le mot de la fin**

Frédéric Guignard

SPOTLIGHT

Kleine Causerie über das Schreiben guter Texte

Vom Wert gelingender schriftlicher Kommunikation

Katrin Burkhalter

Gute Texte schreiben ist wichtig. Dem stimmen wohl alle zu. Unsere Erwartungen an die schriftsprachliche Kommunikation sind zwar hoch, aber meistens implizit. Selbst Schreibere erfahrene können erstaunlich schlecht benennen, was gutes Schreiben und gute Texte ausmacht. Um über das Schreiben als soziale und akademische Praxis nachdenken und uns darüber verständigen zu können, brauchen wir Begriffe.

Schreiben scheint so normal, dass wir uns – jedenfalls hier und heute – kaum je Gedanken darüber machen. Und tun wir es doch einmal, übersehen wir vielleicht, dass Schreiben und Texte zweierlei sind. Das eine ist der Weg zum anderen: Schreiben ist der Prozess, der Text das Produkt. Will man sich über das Schreiben von Texten verständigen, kann es sein, dass man aneinander vorbeiredet. Für den einen zeichnet sich ein guter Text vor allem durch sprachformale Korrektheit aus, für die andere hingegen, dass er verstanden wird, während ein Dritter wiederum einen Text dann gut findet, wenn er flott aus jemandes Feder fließt und gern auch etwas blumig ist. Deshalb erst einmal: Was heisst «Text»? Und was «Schreiben»?

Schreiben und Text

Unter «Text» verstehen wir hier schriftlich fixierte Informationen (Texte können allerdings auch mündlich sein). Zudem gehen wir hier davon aus, dass diese Fixierung mittels Sprache erfolgt (tatsächlich können aber auch mathematische Formeln, Fahrpläne, Stadtpläne, Baupläne oder Musiknoten als Texte verstanden werden). Beschränken wir uns also auf schriftsprachliche Texte. Damit rückt die Sprache in den Fokus, und man mag sich fragen: In welcher Sprache sind denn die Texte geschrieben, an die wir denken, wenn wir nicht viel denken?

Doch erst zur Auffassung von «Schreiben»: Werschreibt, produziert etwas. Wer schreibt, stellt erstens Buchstaben, zweitens Wörter, drittens Sätze und viertens Texte her. Jede dieser Stufen setzt die vorangehenden voraus und geht über sie hinaus. Wer Wörter schreibt, schreibt auch Buchstaben; wer Sätze schreibt, schreibt auch Wörter (und Buchstaben) und so weiter. Wenn nun hier von «Schreiben» die Rede ist, ist die vierte Stufe gemeint, also das Texteschreiben. Was macht einen Text aus? Nicht nur sein Inhalt, sondern auch seine Funktion. Bei einem Text handelt es sich um eine spezifische Sprachverwendung mit einer spezifischen Absicht. Texte sind Rhetorik. Und da Texte Rhetorik sind, ist der Gedanke, dass sie eben doch auch mündlich sein können, flugs durch die Hintertür wieder hereingeschlüpft. Eine Gruppe von Texten mit gleicher Funktion und gleicher Rhetorik nennt man übrigens «Textsorte».

Die Einsicht, dass Texte eine Funktion haben und damit Werkzeuge sind, führt uns zur fünften und höchsten Stufe des Schreibens. Diese Auffassung wird augenfällig, wenn wir etwa an den folgenden Satz denken: «Anna schreibt Toni einen Brief.» Hier steht nicht so sehr der Brief (der Text) im Vordergrund, sondern vielmehr die Kommunikation. Der Text ist nur insofern von Bedeutung, als er das Kommunikationswerkzeug ist.

Schreiben und Mehrsprachigkeit

In welcher Sprache sind denn nun aber die Texte geschrieben, an die wir denken, wenn wir nicht viel denken? Schreibt Anna Toni einen deutschen Brief? In unserem Land ist mit einer gewissen Wahrscheinlichkeit damit zu rechnen, dass der andere nicht deutschsprachig ist. Möglicherweise ist Toni ein Romand. Oder seine Muttersprache ist Portugiesisch. Dann schreibt ihm Anna vielleicht einen französischen Brief oder – wahrscheinlicher – einen auf Deutsch, der aber so geschrieben ist, dass Toni als Fremdsprachiger ihn gut versteht. Nur nebenbei: Dass genau dieser Umgang mit Mehrsprachigkeit dem erklärten Willen der Eidgenossenschaft entspricht, ist im «Bundesgesetz über die Landessprachen und die Verständigung zwischen den Sprachgemeinschaften», dem Sprachengesetz von 2007, nachzulesen.

Schreiben als Beruf und Schreiben im Beruf

Wir alle haben mehrere Rollen inne, die wir in unterschiedlichen gesellschaftlichen Feldern ausüben: in der Familie und im Freundeskreis, am Arbeitsplatz, vielleicht in der Öffentlichkeit. Diese Lebensbereiche regeln die Verwendung der (geschriebenen) Sprache und damit das, was man «Sprachdomänen» nennt. Privat schreiben wir anders und anderes als im Beruf. Aber natürlich ist nicht alles berufliche Schreiben gleich und auch nicht gleich wichtig. Die Unterscheidung in Schreiben als Beruf und Schreiben im Beruf ist einleuchtend und hilfreich. Demnach sind die schreibenden Berufe (Journalistin, Korrektor, Kolumnistin) zu unterscheiden von anderen Berufen, in denen zwar auch geschrieben wird, Schreiben aber keine zentrale Rolle spielt (Sozialarbeiter, Ärztin, Informatiker). Als drittes Schreibfeld sind Schule und Hochschule zu nennen, wo Schreiben Lehr- und Lerninhalt ist.



Ein Text ist ein (Sinn-)Gewebe: Tatsächlich geht das Wort «Text» auf das lateinische «textus» (Gewebe) zurück. Hier abgebildet sind Webstühle als sich wiederholendes Muster. Die japanische Seide aus dem frühen 19. Jahrhundert veranschaulicht die Art und Weise, wie sie hergestellt wurde. Es wird also gewissermassen webend das Weben dargestellt – genauso wie im vorliegenden Beitrag schreibend über das Schreiben geplaudert wird.



Schreiben in der Schule

Die Qualitätsansprüche an die Texte von «Professional Writers» sind gewiss höher und vielfältiger als jene an Texte von «Writing Professionals», deren Texte vor allem eines zu sein haben: funktional. Noch einmal anders sieht es im dritten Feld aus. Hier kann ein Textqualitätsmassstab nur begrenzte Gültigkeit haben. Schreibkompetenz eignet man sich immer anhand bestimmter Textsorten an. Das auf diese Weise Erworbene lässt sich nicht ohne Weiteres auf andere Textsorten übertragen. Wer gute Berichte schreibt, schreibt möglicherweise schlechte Webtexte. Dieser Einsicht ist es zu verdanken, dass sich der schulische Schreibunterricht fundamental verändert hat: Das klassische Aufsatzschreiben ist mindestens teilweise einem Schreibunterricht gewichen, der sich an der ausserschulischen Lebenswelt orientiert. Es lässt sich aber nicht wegdiskutieren, dass Lernertexte nie einen echten Adressaten haben.

Schreiben an der Hochschule

Auch an den Hochschulen hat sich die Schreiblehre gewandelt. Genauer gesagt ist sie, zumindest im deutschen Sprachraum, in den letzten wenigen Jahrzehnten erst entstanden. Heute gibt es Schreibmodule, Schreibberatung, Schreibzentren. (In der Schweiz gibt es lediglich an der PH Zürich ein Schreibzentrum, im übrigen deutschen Sprachraum allenthalben.) An Hochschulen schreiben aller-

Schreiben ist soziales und kulturelles Handeln: Wir schreiben Texte, die (in aller Regel) gelesen werden sollen. Aus dieser Lektüre können neue Texte folgen und daraus wieder neue ... Aber auch unser Text ist nicht im luftleeren Raum entstanden; vielmehr geht ihm eine Vielzahl von Texten und damit von Bedeutungsmustern voraus, auf die wir uns schreibend beziehen.

dings nicht nur Studierende, sondern auch Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler, für die das Schreiben berufliches Schreiben ist. Die «Scientific Communities», diese so potenten wie wenig fassbaren Grössen, sind je nach Disziplin zunehmend englischsprachig. Wer beim Schweizerischen Nationalfonds ein Gesuch einreicht, muss dies für zahlreiche Disziplinen auf Englisch tun; Eingaben für geistes- und sozialwissenschaftliche Projekte sind nach wie vor in einer Schweizer Amtssprache möglich. Verwendet man in den Naturwissenschaften nur noch Englisch als Verkehrssprache, läuft zum Beispiel das Deutsche Gefahr, nach einiger Zeit die notwendigen sprachlichen Mittel für die Wissenschaftsdomäne zu verlieren. Aber was soll man denn tun, wenn man insbesondere in den Naturwissenschaften Erfolg haben will? Unterschiedliche Sprachen sind unterschiedlich viel wert, nicht nur in den Wissenschaften. Oft zählt sich die Beherrschung des Englischen aus, abhängig vom Berufsfeld kann es aber auch eine Landessprache sein. (Für die Romands lohnt es sich in der Regel, die deutsche Sprache zu beherrschen, hélas!) Wer eine oder mehrere potente Sprachen beherrscht, verdient mehr. Das lässt sich wissenschaftlich belegen. Ach, es ist eine vertrackte Angelegenheit.

Schreiben und Status

Unabhängig von der Sprache eines Textes: Ist es wichtig, dass Texte fehlerfrei sind? Die Antwort lautet Ja. Man mag das weder gut noch gerecht finden, aber wir wissen, dass Verfasser fehlerhafter Bewerbungsschreiben seltener zum Gespräch eingeladen werden. Ein sogenannt «distinktiver» Sprachgebrauch ist ein Beispiel dafür, was man unter «symbolischem Kapital» versteht: Man spricht und schreibt korrekt und hebt sich damit vom Rest der Welt ab, der die Sprache eben nicht richtig beherrscht. Der Begriff, der auf Pierre Bourdieus Werk «La distinction: critique sociale du jugement» von 1979 zurückgeht, bezeichnet die Chancen, die zur Gewinnung und Erhaltung sozialer Anerkennung führen. Was wir uns mit viel Anstrengung erarbeitet haben – zum Beispiel fehlerfreies Deutsch –, soll sich nun gesellschaftlich auszahlen, und diesen Anspruch verteidigen wir gnadenlos. Die so motivierte Dynamik, angetrieben durch das Streben nach Status, läuft kaum je bewusst ab. Entsprechend sind die Regulierungsmechanismen implizit, gewissermassen zwischen den Zeilen. Gerade nett ist all das nicht – wir alle aber halten diese Dynamik am Laufen.

In diesem Heft geht es um Freiheit. Wer frei ist, darf neugierig sein, Fragen stellen, Hypothesen formulieren, nach Antworten suchen. Die Freiheit des Geistes ist wohl die grösste Freiheit überhaupt. Wissenschaft kann nur in Freiheit gedeihen. Eine freie Welt ist eine gute Welt. In einer guten Welt dürfen wir nicht nur denken, was wir wollen, sondern auch (fast alles) schreiben, was wir wollen. Aber es ist wichtig, dass wir nicht so schreiben, wie wir gerade wollen, sondern uns erst überlegen, wie wir sprachlich unserer Rolle, dem Adressaten, der Textsorte, dem (sprachlichen) Kontext und den Erwartungen der Domäne gerecht werden. Denn gute Texte sind immer angemessene Texte.

•

Literatur

- Adamzik, Kirsten, Antos, Gerd und Eva-Maria Jakobs (1997): Domänen- und kulturspezifisches Schreiben. Textproduktion und Medium, Frankfurt.
- Becker-Mrotzek, Michael (2004): Aufsatz- und Schreibdidaktik, in: Knapp, Karlfried et al. (Hg.): Angewandte Linguistik. Ein Lehrbuch. Tübingen und Basel, S. 36–55.
- Bourdieu, Pierre (1979): La distinction: critique sociale du jugement, Paris.
- Brinker, Klaus, Cölfen, Hermann und Steffen Pappert (2014): Linguistische Textanalyse. Eine Einführung in Grundbegriffe und Methoden (Grundlagen der Germanistik 29), Berlin.
- Burkhalter, Katrin und Cornelia Czapla (2021): Gute Texte schreiben mit dem Sachtextriangels. Ein bifokales Schreibdidaktik-Instrument für Hochschule und Beruf, in: Czapla, Cornelia, Loesch, Cristina und Christian Segerer (Hg.): Fachschreibdidaktik MINT. Weinheim und Basel, S. 118–139.
- Janich, Nina (Hg.) (2008): Textlinguistik. 15 Einführungen. Tübingen.
- Ludwig, Otto (2003): Konzeptionen des Schreibens, in: Der Deutschunterricht 3/2003, S. 4–13.
- Weder, Mirjam und Afra Sturm (2016): Schreibkompetenz, Schreibmotivation, Schreibförderung. Grundlagen und Modelle zum Schreiben als soziale Praxis, Seelze.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10404453>

Zur Autorin

Katrin Burkhalter (www.schreibschraube.ch) ist Redaktorin der Zweimonatsschrift «Sprachspiegel», Lehrbeauftragte für wissenschaftliches Schreiben und Projektcoach an der Berner Fachhochschule (Departement Gesundheit), Leiterin von Schreibkursen beim Kanton Bern und bei der Stadt Bern sowie Co-Autorin einer Einführung in die Schreibwissenschaft (erscheint 2025). Von 2018 bis 2023 war sie Präsidentin von www.forumschreiben.ch.



Ding hat Geist

Rebut numériques

Nicolas Nova

Parmi les différents flux de déchets que les sociétés actuelles produisent, les appareils électroniques sont ceux qui connaissent depuis plusieurs années une croissance accélérée. Celle-ci repose sur le remplacement constant des smartphones, tablettes, ordinateurs portables, consoles de jeux ainsi que du cortège de câbles et de chargeurs qui les alimentent. Problématique à plusieurs égards, ce phénomène a fait l'objet ces dernières années de multiples investigations qui en soulignent les enjeux.

De l'obsolescence au placard

À la différence d'autres biens de consommation à la composition moins complexe, ces appareils ne sont « neufs » que pendant une durée très limitée, après quoi leur valeur monétaire ou symbolique diminue considérablement, même s'ils fonctionnent toujours. S'ajoutent ici les questions d'obsolescence qui rendent les objets numériques difficiles à réparer ou parfois inutilisables, dès l'introduction de nouveaux modèles d'appareils, de systèmes d'exploitation, voire d'infrastructures de communication différentes. Programmée ou non par les industriels, cette obsolescence est problématique dans le sens où elle amplifie le poids environnemental du secteur du numérique, du fait des enjeux d'extraction minière ou de consommation énergétique qu'elle implique.

Ces « restes du numérique », obsolètes, oubliés ou parfois hors d'usage, qui subsistent quand leur utilisation est révolue, se retrouvent par conséquent mis au rebut. Quel foyer n'a pas des piles de smartphones dans ses placards ? Malgré un intérêt accru pour ces questions, la grande majorité de cet appareillage provoque un véritable embouteillage tout autant dans les marchés aux puces et autres boutiques d'occasion que dans les quelques circuits de recyclage qui sont apparus ces dernières années.



Amas d'iPhones mis au rebut, sans être jetés.

Recyclage industriel, réemploi amateur

L'économie industrielle s'intéresse cependant toujours davantage à ces rebus, pour des raisons de responsabilité environnementale et du fait de considérations économiques. Ces amoncellements de smartphones, d'ordinateurs ou de vieilles consoles sont composés d'un mélange complexe de matériaux comprenant de l'or, de l'argent, du cuivre, du lithium ou du cobalt précieux à récupérer. Une tonne de circuits imprimés peut ainsi contenir 40 à 800 fois la quantité d'or et 30 à 40 fois la quantité de cuivre extraites d'une tonne de minerai aux États-Unis, selon l'Agence américaine de protection de l'environnement (*Environmental Protection Agency*, EPA). Beaucoup de travaux de recherche s'intéressent par conséquent aux techniques de recyclage en ingénierie, à l'étude et aux défauts des chaînes logistiques mondiales à même de les traiter – des modèles d'affaires permettant de pérenniser leur recyclage –, mais aussi aux difficultés scientifiques et techniques d'un tel objectif.

La réutilisation des déchets numériques mis au rebut ne se limite néanmoins pas aux actrices et acteurs industriels. Ces appareils obsolètes font ainsi l'objet d'un mouvement récent et subtil du recyclage vers le réemploi qui désigne les multiples opérations par lesquelles des produits ou des composants sont réutilisés pour un usage identique ou différent.



Vente d'appareils électroniques au marché aux puces de Plainpalais (Genève).

Une floraison de formes de réemploi

Dans le cas des rebuts du numérique, ce réemploi correspond par exemple à la réutilisation de pièces et de composants prélevés sur des appareils inutilisés, notamment pour les employer dans des contextes associatifs et pour créer des systèmes d'information *low-tech* : ordinateurs moins puissants que les modèles actuels, mais configurés pour des usages minimaux (bureautique, accès au Web), réseaux WiFi locaux, etc. Le réemploi peut aussi concerner de nouvelles formes d'artisanat électronique qui visent la personnalisation, l'adaptation ou la création d'objets numériques en série limitée, ou encore la remise à neuf d'objets vintage. Une économie marginale du bricolage électronique est ainsi née autour de la réutilisation d'objets mis au rebut et de leur hybridation avec des techniques plus récentes par des designers et autres bricoleurs et bricoleuses. Les postes de radio du début du XX^e siècle peuvent ainsi se voir améliorés et additionnés de composants Bluetooth pour les rendre accessibles avec un smartphone. La création de synthétiseurs modernes peut reposer quant à elle sur la réutilisation de composants électroniques d'ordinateurs délaissés. Une autre voie possible consiste à réutiliser ces composants et ces matières pour créer des objets singuliers, comme du mobilier chez les designers du studio Formafantasma. Ces exemples de réutilisation se déclinent enfin dans les diverses initiatives de conservation ou de restauration des machines numériques passées, dans des associations ou des musées, par exemple dans le secteur du jeu vidéo.

Que nous disent ces pratiques ? Elles relèvent au fond d'une multiplicité de formes et de contextes qui visent à prolonger la durée de vie de ces objets délaissés ou à leur redonner de la valeur. Elles soulignent en cela un intérêt croissant pour la réparation, l'entretien et

la maintenance des objets qui nous entourent, même de ceux qui sont les plus complexes et rapidement obsolètes. Plus généralement, l'existence de ces pratiques est une occasion pour saisir la manière dont des actrices et acteurs non industriels et des citoyen-ne-s luttent contre l'obsolescence des machines et développent un savoir-faire intéressant afin d'envisager de nouvelles modalités de conception et d'usage des technologies numériques. Ce qui en fait une piste pertinente pour renouveler nos imaginaires de la consommation et faire face à la crise environnementale.

L'auteur remercie le Fonds national suisse de la recherche pour le financement du projet dont est tiré ce texte (projet n° 204686).



Dans cette rubrique des chercheurs et chercheuses nous livrent leurs réflexions sur un objet du quotidien de leur choix. Dans ce numéro : les appareils électroniques mis au rebut.

Référence

Gabrys, Jennifer (2011) : Digital Rubbish. A Natural History of Electronics, University of Michigan Press.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10255676>

L'auteur

Nicolas Nova est anthropologue et professeur à la Haute école d'art et de design (HEAD – Genève, HES-SO) où il enseigne et mène des recherches sur les cultures contemporaines liées aux mutations insufflées tant par les technologies numériques que par la crise environnementale.



Wer auf der Produktebene ansetzt, um nachhaltigen Konsum zu erreichen, hat schon verloren

Sylvia Lorek

Nachhaltigkeit lässt sich nicht kaufen, käuflich sind nur mehr oder weniger nachhaltige Produkte. Daher hat häufig schon verloren, wer auf der Produktebene und bei Konsumentinnen und Konsumenten ansetzt, um Nachhaltigkeitsziele zu erreichen. Der Sammelband «Wege zu einem nachhaltigen Konsum. Reflexionen der Geistes- und Sozialwissenschaften», den die SAGW im September 2023 veröffentlicht hat, verdeutlicht diese Problematik sehr schön.

In den 1990er-Jahren ist die Diskussion um nachhaltigen Konsum in eine Falle geraten, aus der sie sich nur viel zu langsam befreien kann. Damals galten sauberere Produktion und ökologischere Produkte in den noch relativ jungen Umweltministerien als wichtige Ziele. Dementsprechend gab es Abteilungen für integrierte Produktpolitik, denen die Verantwortung für die Förderung des nachhaltigen Konsums frei nach dem Motto übertragen wurde: «Jetzt haben wir all diese sauberen und effizienteren Produkte, nun müssen die Menschen sie nur noch kaufen.» Es war die Geburtsstunde all der Informations- und Aufklärungskampagnen, die das Portfolio der Politikinstrumente zum nachhaltigen Konsum nach wie vor dominieren. Keine von ihnen hat bisher zu einer globalen Senkung des Ressourcenverbrauchs geführt.¹ Fachliteratur und erst recht gesellschaftliche Initiativen zu nachhaltigem Konsum fordern daher oft, dass wirkungsmächtigere Politikinstrumente etabliert werden.² Im Sammelband zeigen beispielsweise die Beiträge von Lara Gruhn, Philip Balsiger und Sophie Michaud Gigot aus verschiedenen Perspektiven, weshalb es nicht zielführend ist, auf der Ebene der Konsumentinnen und Konsumenten anzusetzen und welche Wege stattdessen verfolgt werden sollten.

Plastikverbote erzielen grosse Sichtbarkeit und wenig Wirkung

Zur Schaffung wirtschaftlicher Anreize fordern Stimmen aus der Umweltökonomie, die Preise müssten die ökologische Wahrheit sagen, indem beispielsweise CO₂-Steuern erhoben oder Kerosin-Subventionen gestoppt werden. Andere weitaus radikalere Ansätze aus diesem Bereich sind Forderungen nach einer progressiven Einkommens- oder Erbschaftssteuer. Sophie Swaton präsentiert im Sammelband einen etwas anderen Vorschlag für Anreize und für die Abfederung möglicher negativer sozialer Folgen einer Nachhaltigkeitstransformation: die Einführung eines «Einkommens für den ökologischen Wandel» (revenu de transition écologique).

Verbote zählen zu den stärksten, aber auch unbeliebtesten Instrumenten der Nachhaltigkeitspolitik. Zu den Verboten, die im Sinne eines nachhaltigen Konsums in den letzten Jahren erlassen wurden, blieben vor allem solche rund um Plastikeinwegprodukte im Bewusstsein vieler Verbraucherinnen und Verbraucher. Leider zielen diese Initiativen nur auf die Spitze des Eisbergs. Plastikeinwegprodukte tragen viel zur Vermüllung bei, einen relevanten Beitrag zur Reduktion des globalen Umweltverbrauchs kann ihr Verbot allerdings nicht erzielen.³ Das Verbot von Inlands- beziehungsweise Kurzstreckenflügen wie in Österreich und Frankreich setzt auf einem anderen Niveau an. Andere Verbotsforderungen beziehen sich auf Werbung. Sie wollen leicht beeinflussbare Personengruppen wie Kinder schützen, nicht-nachhaltige Produkte aus der Werbung verbannen oder bestimmte Formen des Online-Marketings verbieten.

In diesem Zusammenhang sind die Ausführungen von Anne-Christine Favre und Basil Bornemann zur rechtlichen Rahmung und den politischen Instrumenten sowie deren Potential in einem demokratischen Kontext sehr erhellend.

1 Lorek (2010).

2 Best et al. (2022).

3 Lorek (2023).

Welches Maximum an Lebensqualität dürfen wir unserem Planeten zumuten?

Zurück zum eigentlichen Problem, das nicht der falsche Konsum sondern dessen Übermass ist. Doch was ist zu viel Konsum? Wo liegt die Grenze? Um sich dem Thema von dieser Seite anzunähern, hat sich in der Forschung zum nachhaltigen Konsum eine neue Perspektive etabliert, die auch in mehreren Beiträgen des Sammelbands eingenommen wird. Aus dieser Perspektive stehen nicht mehr einzelne Produkte oder die Optimierung in einzelnen Bedarfsfeldern, wie Ernährung, Wohnen, Mobilität, im Vordergrund, sondern die schlichte Frage: Was braucht es für ein gutes Leben?

Ein dieser Frage beigeordneter Begriff, der auch in der Schweiz zunehmend an Aufmerksamkeit gewinnt und im Beitrag von Orlane Moynat erläutert wird, ist die Suffizienz. Sie befasst sich mit dem richtigen Mass.⁴

In der Praxis halten Experimente zu suffizientem Verhalten und den dazugehörigen suffizienten Strukturen gerade Einzug in die sogenannten «Reallabore». In Kooperationen zwischen Wissenschaft und Zivilgesellschaft werden dabei sozial robuste Lösungen für ein gutes, aber ressourcenarmes Leben erarbeitet und ausprobiert. Michael Stauffacher und die Kolleginnen und Kollegen um Evelyn Markoni beschreiben im Sammelband die sich aus Reallaboren eröffnenden Möglichkeiten.

Konzeptionelle Orientierung auf der Suche nach Suffizienz bieten die Konsumkorridore.⁵ Dieser Ansatz orientiert sich am Ziel der Lebensqualität für alle Menschen und leitet daraus die Notwendigkeit ab, sowohl Minima als auch Maxima für Konsum zu definieren. Damit geht das Konzept weiter als andere Ansätze, die Konsummaxima an ökologischen Grenzen orientieren. Rico Defila und Antonietta Di Giulio argumentieren im Sammelband, dass sich Konsumkorridore von menschlichen Bedürfnissen her bestimmen. Während zur Frage der Minima bereits Orientierungshilfen erarbeitet werden, beispielsweise die *Decent Living Standards*,⁶ steckt die Diskussion um Maxima noch in den Kinderschuhen. Entscheidend für ihren Fortschritt werden nicht zuletzt die demokratischen Prozesse sein, in denen die Minima und Maxima ausgehandelt werden.



Bis neue Narrative Wirkungsmacht gewinnen, dominiert das Wachstumspostulat

Eine bedeutende Rolle in den demokratischen Prozessen wird die Entwicklung neuer Narrative spielen. Wie das vierte Kapitel des Sammelbands aufzeigt, sind Narrative sinnstiftende Weltbilder und bestimmen massgeblich, was wir als Realität wahrnehmen und was nicht.

Mit einem historischen Rückblick ins 20. Jahrhundert zeigt Roman Rossfeld, wie das Wirtschaftswachstum als «Allerheilmittel für viele gesellschaftliche Herausforderungen» zu einem ausgesprochen dominanten Narrativ unserer Zeit wurde.

Das Narrativ der ökologischen Ökonomie⁷ zeichnet ein anderes Bild. Hier ist die Natur mit ihren lebensschaffenden und -erhaltenden Funktionen Ausgangspunkt und Grundlage aller gesellschaftlicher Aktivitäten. Die Art, wie wirtschaftliche Beziehungen zwischen den Menschen und ihren sozialen Einheiten organisiert werden, ist gestaltbar und sollte, ja muss sich an den Grenzen natürlicher Grundlagen orientieren.

4 Spengler (2016).

5 Fuchs et al. (2021).

6 Rao und Min (2018).

7 Costanza et al. (1997).

Dieses Narrativ, das die Natur gegenüber der Wirtschaft priorisiert, wird von nicht wenigen Menschen und einem breitem Personenkreis in der Forschung zum nachhaltigen Konsum unterstützt. Nur sonderlich wirkmächtig ist es noch nicht. Mangels klarer Alternativen zum omnipräsenten Wachstumspostulat halten nicht selten sogar Vertreterinnen und Vertreter hochrangiger Gremien zum nachhaltigen Konsum an bekannten Lösungen fest, auch wenn sie diese durchaus kritisch sehen.⁸

Kulturschaffende mit Schützenhilfe für inspirierende Visionen

Doch wie schaffen es Narrative, die Nachhaltigkeit fördern, in der Gesellschaft Fuss zu fassen? Kulturschaffende und ihre Werke können Schützenhilfe leisten. Im Sammelband illustrieren Rachel Nisbet, Lygia Pavitt und Agnieszka Soltysik Monnet, welchen Einfluss Theater und Literatur auf die Menschen und ihr Verhältnis zu ihrer Umwelt nehmen können, indem sie deren Konsumgewohnheiten und -praktiken nutzen. Kulturelle Einrichtungen besitzen die Übung und die Kraft, um inspirierende Visionen zu erschaffen. Vor kurzem haben sich europäische Künstlerinnen und Künstler in diesem Sinne zu der Initiative «The Big Green» zusammengeschlossen.⁹ Dieses Netzwerk erprobt neue Wege, um durch Kunstprojekte für Nachhaltigkeitsanliegen zu sensibilisieren.

Meine Vision ist es, dass wir im Zusammenhang mit nachhaltigem Konsum zunehmend den Menschen in seinen sozialen Strukturen in den Blick nehmen und uns daran orientieren, wie sich nachhaltige Lebensstile etablieren lassen, die ein gutes Leben innerhalb der Konsumkorridore ermöglichen.



Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften (2023):
Wege zu einem nachhaltigen Konsum |
Vers une consommation durable
(Swiss Academies Communications, 18,5).
<https://doi.org/10.5281/zenodo.8135855>

Literatur

- Berg, Annukka und Janne I. Hukkinen (2011): The paradox of growth critique: Narrative analysis of the Finnish sustainable consumption and production debate, in: *Ecological Economics* 72, S. 151–160. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2011.09.024>
- Best, Benjamin et al. (2022): Building a database for energy sufficiency policies, in: *F1000Research* 11, 229. <https://doi.org/10.12688/f1000research.108822.2>
- Costanza, Robert et al. (1997): An introduction to ecological economics, Boca Raton.
- Fuchs, Doris et al. (2021): Consumption corridors: Living a good life within sustainable limits, London.
- Kleinhüchelkotten, Silke et al. (2016): Repräsentative Erhebung von Pro-Kopf-Verbräuchen natürlicher Ressourcen in Deutschland (nach Bevölkerungsgruppen) (TEXTE 39, 2016). Studie im Auftrag des Umweltamtes.
- Lorek, Sylvia (2010): Towards strong sustainable consumption governance, Saarbrücken.
- Lorek, Sylvia (2023): Plastics are just the tip of the iceberg, in: *Nature Sustainability* 6, 1144. <https://doi.org/10.1038/s41893-023-01220-7>
- Rao, Narasimha D. und Jihoon Min (2018): Decent living standards: material prerequisites for human wellbeing, in: *Social Indicators Research* 138, S. 225–244. <https://doi.org/10.1007/s11205-017-1650-0>
- Spengler, Laura (2016): Two types of 'enough': sufficiency as minimum and maximum, in: *Environmental Politics* 25, 5, S. 921–940. <https://doi.org/10.1080/09644016.2016.1164355>

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10255583>

Zur Autorin

Sylvia Lorek ist Ökonomin und Adjunkt-Professorin in Consumer Economics an der Universität Helsinki. Sie ist Lehrbeauftragte an der Fachhochschule Münster und leitet das Sustainable Europe Research Institute SERI.



8 Berg und Hukkinen (2011).
9 <https://proprogressione.com>



Gouvernance algorithmique et démocratie, des finalités divergentes ?

Solange Ghernaouti

La gouvernance algorithmique envahit tous les champs d'action et secteurs d'activités de la société. Cet article présente quelques aspects problématiques de cette transformation numérique au regard des principes démocratiques.

Le code informatique n'est pas la loi. C'est pourtant ce que voudraient nous faire penser toutes les entités qui définissent et commercialisent les programmes informatiques¹ que nous utilisons, nous conduisant à accepter passivement que ce code ait force de loi. Cela contribue à justifier l'inutilité de toute démarche de régulation classique ou du moins à la retarder. Le slogan du juriste américain et professeur de droit Lawrence Lessig « Code is Law », initialement porté par un idéal de liberté dans le cyberspace au tournant de l'an 2000, est désormais associé au slogan « There Is No Alternative » utilisé en 1980 par la première ministre anglaise Margaret Thatcher. L'acronyme TINA est devenu le mantra de la gouvernance algorithmique des affaires publiques et du bien commun. Or, le code informatique ne devrait pas avoir pour vocation de réguler la vie des citoyen-ne-s et des institutions publiques et privées.

1 Un programme informatique ou une application qui réalise un service est une transcription codée d'un algorithme. Cela est souvent désigné par « le code ».

Consentir à ce que le code informatique, produit dans l'obscurité du monde des affaires des multinationales, impose les règles de fonctionnement de la société, donc que la loi du marché devienne le régulateur des affaires publiques, constitue un renoncement à une organisation et un contrôle démocratiques de la société. Cela peut être interprété comme une abdication du pouvoir de l'État-nation, puisque celui-ci se soumet dès lors implicitement à celles et ceux qui réalisent le code informatique, ou plutôt qui en dirigent la réalisation.

La transformation numérique de la société est conçue selon une logique de rentabilité, de rationalité et de performance économiques au bénéfice de certains acteurs et actrices. Cela contribue entre autres à masquer les coûts sociaux et environnementaux, ainsi que les externalités négatives engendrées. Par la conception même qui caractérise le numérique, les inégalités sociales sont reproduites et renforcées, d'autant plus que le marché impose une solution unique initialement conçue pour gérer des entreprises privées tout en optimisant la valeur pour les actionnaires.

Des règles non démocratiques qui conditionnent nos vies

Désormais, ce sont notamment les villes, les hôpitaux, les écoles, les espaces et les transports publics qui sont gérés comme des entreprises, avec des conséquences subies par la population et des coûts portés par la société. S'opposer au fait que, subrepticement, le code informatique fasse la Loi et devienne la Loi passe non seulement par la défense de nos valeurs démocratiques, mais aussi par une certaine idée de la souveraineté numérique. Une telle défense et une telle idée ne sont pas compatibles avec une soumission de la population à des algorithmes non transparents, non explicables et non vérifiables. Les algorithmes ne sont en effet qu'un ensemble de règles transcrites dans des programmes informatiques qui conditionnent notre vie en nous donnant accès ou non à des biens et services selon des critères variables. Ces algorithmes ne sont jamais ni décidés ouvertement ou démocratiquement ni vérifiés par des tiers indépendants (avec quelques exceptions dans les cas de code *Open source*). Ils ne peuvent être questionnés, pourtant ce sont eux qui vont décider de notre employabilité, de notre accès à un crédit financier, du montant de notre assurance, du coût d'un trajet ou encore des soins auxquels nous allons avoir droit.

Alors qu'il s'agit souvent de choix relevant de la vie en société, de la manière de « faire société », et, par conséquent, de la morale et de la culture d'un pays, ces algorithmes complexes, développés dans l'obscurité et le secret des affaires des entreprises qui les commercialisent, sont opaques. Ils créent l'illusion que les questions morales difficiles peuvent avoir des réponses technologiques simples. Ce qui est faux. Les algorithmes ne sont pas construits d'une manière démocratique, collective et responsable. Leur conception n'est pas le reflet d'une compréhension définie en commun de ce

qui est désirable, équitable ou socialement juste. Les algorithmes du numérique sont conçus, réalisés, gérés, utilisés pour être au service d'une vision entrepreneuriale caractérisée par la recherche de la rentabilité et du profit. Ils ne représentent pas l'idéal démocratique d'une société, alors même qu'ils imposent ce qui devrait relever du politique, du juridique et du social, donc être soumis à la décision et au contrôle démocratiques.

L'obscurité algorithmique

Comment avoir confiance en la véracité et l'exactitude des résultats produits par un système invérifiable et dont on ne connaît ni le jeu de données utilisé, ni les opérations effectuées pour les obtenir ? Un système dont on ne peut garantir ni la fiabilité, ni l'innocuité, ni la sécurité.

Le numérique que nous mettons en œuvre avec une recherche sans fin de nouveaux gains d'efficacité, de rapidité et de pseudo-réduction des coûts ne fait que déplacer ces derniers sur d'autres entités. La technologie, la mise en données du monde, les traitements informatiques ne sont pas neutres, ni « propres » du point de vue écologique. Ils reflètent une vision du monde et servent les intérêts de certains acteurs et actrices au détriment des populations, notamment des plus humbles, et de nombreux écosystèmes. Ils servent une idéologie qui n'est pas compatible avec les valeurs démocratiques telles que défendues jusqu'à présent. Désormais, ce n'est pas le « souverain » (le peuple), mais une poignée de technicien·ne·s qui codent les nouvelles règles comportementales, règles qui ne sont jamais définies ou débattues démocratiquement.

Comme le souligne Hubert Guillaud, ancien rédacteur en chef de la plateforme InternetActu.net et journaliste spécialisé, « derrière l'interconnexion totale, il y a une orientation politique, des < objectifs > assignés au calcul »². Le risque auquel nous sommes confronté·e·s, c'est de laisser aux ingénieur·e·s le rôle de définir les frontières morales des systèmes techniques qu'ils mettent en place.

La démocratie algorithmique n'existe pas

Les entreprises privées réalisent des services, y compris d'intelligence artificielle, et contribuent à imposer des normes et des comportements. Elles ne sont pas des institutions démocratiques, mais représentent une oligarchie numérique.

2 Guillaud, Hubert : Les algorithmes contre la Sociale. On ne fera pas société en calculant son efficacité maximale, blog personnel, 15.12.2022, <https://hubertguillaud.wordpress.com/2022/12/15/les-algorithmes-contre-la-sociale>, consulté le 01.12.2023.

Il s'agit d'un régime techno-politique dans lequel la souveraineté appartient à un petit groupe de personnes, constitutives d'une élite puissante qui met en code et en services informatisés tous les aspects de la vie. Ces services, dont les individus, les organisations et les États sont devenus dépendants, reflètent la vision du monde des actrices et acteurs économiques les plus puissants de la planète. Même s'il arrive que des services soient déclinés par des acteurs aux slogans et motivations plus acceptables socialement ou qu'il existe des prestataires soucieux des questions de justice sociale et environnementale, les fournisseurs de technologie et de services numériques ne représentent pas le peuple, ni ses intérêts. La plupart font partie d'une nouvelle aristocratie numérique constituée par quelques personnes privilégiées qui détiennent les infrastructures numériques et le pouvoir associé, sans qu'il existe encore un réel contre-pouvoir. Cette nouvelle élite du code qui se décline en une armée de consultant-e-s oriente les choix politiques et sociaux, cela à l'échelle mondiale.

Nous ne pouvons pas ignorer les propos du scientifique des données David G. Robinson, dans un ouvrage paru en 2022 : « Le risque est de transformer les questions morales en questions techniques pour faire disparaître leur aspect moral et donc politique »³. D. G. Robinson met en évidence le fait que plus il y a de décisions prises de manière algorithmique, plus il y a d'informatique, moins il y a de démocratie.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10256174>

L'auteure

La professeure Solange Ghernaouti est docteure en informatique et télécommunications. Elle dirige des recherches et enseigne à l'Université de Lausanne (UNIL). Première femme nommée en 1987 à la faculté des HEC de l'UNIL, c'est une figure pionnière des approches transversales et interdisciplinaires de la sécurité numérique, de l'intelligence artificielle et de la criminalité liée aux technosciences. Très engagée en faveur des droits humains et des libertés civiles, Solange Ghernaouti est experte internationale en cybersécurité et cyberdéfense.



● « décodage » – blog de l'ASSH

Ce texte est paru dans sa forme originale sur le blog « décodage » de l'ASSH le 13 juillet 2023. La rédaction l'a sélectionné parmi plusieurs textes pour ce numéro du Bulletin. Le blog « décodage » propose une réflexion sur des questions au cœur des débats de société, sous la perspective des sciences humaines et sociales. Il offre des regards professionnels, mais aussi des commentaires et des points de vue personnels.

www.assh.ch/blog



3 Robinson, David G. (2022) : Voices in the Code : A Story about People, Their Values, and the Algorithm They Made, New York, Russell Sage Foundation.

Carte blanche

Original, innovant, avant-gardiste

Sandro Cattacin

Quand on évalue un projet, les critères qui nous orientent sont importants. Comprendre l'idée du projet ou ses intentions principales est déjà, pour moi, un plaisir qui augmente avec la qualité de l'écriture. Ensuite, indéniablement, l'analyse de la cohérence, souvent aussi de la méthode proposée ou utilisée, me semble un exercice intellectuel stimulant que j'apprécie. Cependant, quand je suis confronté à des critères qui plaisent davantage à la politique qu'aux scientifiques, qui se résument dans les termes « originalité » et « innovation », l'évaluation se transforme en torture. Qui suis-je pour juger si une idée est innovante ? si le projet que je suis en train de lire propose un changement de paradigme ? si, le projet une fois réalisé, les résultats publiés serviront de référence pour de futures recherches ?

L'innovation en temps réel

D'ailleurs, que peut-on désigner par « innovation » ? Une arme qui tue plus vite, est-ce une innovation ? Je ne crois pas. C'est une amélioration et, si l'on veut utiliser des concepts, il s'agit d'une modernisation, mais certainement pas d'une innovation, qui implique un avancement démocratique, comme dirait Max Horkheimer, et qui s'avère comme telle bien après notre évaluation, souvent même après la mort de qui l'a pensée.

Et si par hasard on se trouve devant un changement de paradigme, par définition, on ne le reconnaîtra pas, comme nous l'enseigne Thomas Kuhn. Proposer un changement de paradigme, en effet, ne passera sans doute pas l'épreuve de l'évaluation parce que les évaluateurs et évaluatrices seront difficilement convaincus que tout ce qu'on croyait valable jusque-là n'était qu'une erreur, que la terre est d'un coup ronde, pour mentionner un changement de paradigme qui a mis des centaines d'années à s'établir.

Pas à pas

Dans l'esprit de Karl Popper, il serait pragmatiquement plus facile d'analyser l'avancement du savoir en se demandant si le projet à évaluer ajoute de la nouvelle connaissance. Si ce positivisme peut être critiqué dans une société où les sciences se déploient en suivant divers paradigmes en concurrence – ce qui demande, exercice exigeant, à l'évaluatrice ou l'évaluateur d'être capable de juger des pensées qui se situent dans d'autres écoles de savoir –, il facilite néanmoins le travail d'évaluation. La question n'est pas tant de savoir si ce qu'on juge est innovant ou original que d'établir si le projet en question amène de nouvelles connaissances à celles que nous avons déjà. Ensuite, à la rigueur, une distinction peut être faite entre des projets selon qu'ils permettent de faire un petit ou un grand pas en avant.

Recherche et sérendipité

Les petites comme les grandes idées sont souvent des résultats non prévus de projets de recherche, elles proviennent de cet amalgame de rencontres, analyses et disputes qui marque la pratique quotidienne de nos vies de scientifiques. Un projet potentiellement innovant se caractérise par la possibilité de produire de tels résultats imprévus. C'est là toute la difficulté de qui évalue et qui élabore des projets : comment convaincre sans trop promettre ? Comment écrire sans trop critiquer ce qui s'est fait auparavant ? Peut-être qu'une piste serait de renoncer à devoir démontrer et juger l'originalité ou l'élément innovant d'un projet et de se concentrer sur ce que celui-ci apporte au savoir existant. Si, un jour, ce projet est jugé comme le point de départ d'une innovation, on en sera content.

L'auteur

Sandro Cattacin est professeur de sociologie à l'Université de Genève. Dans cette rubrique, il aborde des questions relevant de la politique de la recherche et du système scientifique.



DOSSIER

Dossier

AKADEMISCHE FREIHEIT LIBERTÉ ACADÉMIQUE

- 22 **Vorschau**
Christian Weibel
- 23 **Liberté d'expression académique
et prises de parole publiques
des chercheuses et chercheurs**
Augustin Fragnière
- 27 **Die Glaubwürdigkeit von Wissenschaft
in Zeiten der Ökonomisierung**
Markus Müller
- 31 **Les mots de la liberté académique**
Didier Maillat
- 35 **Bildessay**
- 42 **Freiheit zur Reflexion
Akademisches Denken als Privileg
und Verpflichtung**
Ursula Ganz-Blättler
- 47 **Les facettes de la liberté académique
en Suisse**
Christian Weibel
- 52 **Pleds en retschertga**
Silvana Derungs
- 54 **After the defeat of PiS
Academic freedom in Poland is
heading for yet another turn**
Marta Bucholc

Akademische Freiheit – Konturen und Akzente

Christian Weibel

Akademische Freiheit ist ein signifikanter Wert für Hochschulen, der als Prüfstein die gesellschaftliche Bedeutung von Forschung und Lehre aufzeigen kann und insbesondere in Zeiten mit erhöhtem Friktionspotenzial zur Reflexion und zu Debatten anregt. In jüngster Zeit diskutieren Medienschaffende und Hochschulangehörige im In- und Ausland vermehrt darüber, wen und wovor sie schützt, wozu sie dient und wo ihre Grenzen liegen. Ein minimaler Konsens beruht auf dem Befund, dass aktuell Diskussionsbedarf besteht. Welche Beweggründe aber den wissenschaftlich und medial geführten Diskurs anstossen und welche Aspekte Aufmerksamkeit verdienen, darüber herrscht Dissens.

Meinungsvielfalt erhöht in einem Gespräch nicht nur den Erkenntnisgewinn, sondern bildet dafür eine unerlässliche Voraussetzung. John Stuart Mill 1859 betonte in «On the Liberty of Thought and Discussion», dass eine Mehrheit ebenso wenig über das Recht verfüge, eine einzelne Person zum Schweigen zu bringen, wie eine Minorität berechtigt wäre, wenn sie die Macht dazu hätte, die Mehrheit mundtot zu machen: «All silencing of discussion is an assumption of infallibility.» Damit klingt auch die Freiheit der Andersdenkenden an, die im Grunde recht haben könnten.

Eine Pluralität von Perspektiven war entsprechend bei der Auswahl der Autorinnen und Autoren leitend, die hier zur Diskussion beitragen. Das Dossier vereint Zugänge aus der Politischen Philosophie, Rechtswissenschaft und Linguistik sowie aus der Filmwissenschaft und Soziologie. Dabei werden unterschiedliche Fragen erörtert: Dürfen oder sollen sich Forschende in der Öffentlichkeit Gehör verschaffen? Welche Risiken birgt die Ökonomisierung von (Schweizer) Hochschulen? Und welchen Einfluss auf Forschung kann, am Beispiel von Polen, die Politik ausüben? Welche Rolle spielt Sprache für den Wissensaustausch und die Kulturvermittlung? Inwiefern ist akademisches Denken zugleich Pflicht und Privileg? Ästhetisch ergänzt werden die Beiträge von einem Bildessay, der im Spiel mit Unschärfe und Hell-Dunkel-Kontrasten feine Unterschiede und Konturen akzentuiert. Zu bestimmen, wo die Grenzen der akademischen Freiheit verlaufen und was sie für eine Gesellschaft bedeutet, bleibt eine fortwährende und mehrstimmige Auseinandersetzung, die sich kritisch und differenziert zu führen lohnt.

Liberté académique – contours et mises en relief

Traduction : Fabienne Jan

La liberté académique est une valeur significative pour les hautes écoles, qui peut servir de pierre de touche pour démontrer l'importance de la recherche et de l'enseignement pour la société et susciter la réflexion et le débat, en particulier à une époque où le potentiel de friction est particulièrement élevé. Ces derniers temps, les journalistes et les chercheurs et chercheuses, en Suisse comme à l'étranger, discutent de plus en plus de questions telles que : qui est-ce que la liberté académique protège et contre quoi ? À quoi sert-elle ? Où sont ses limites ? Un consensus minimal repose sur la constatation qu'il existe actuellement un besoin de discussion. Mais les raisons qui motivent le débat scientifique et médiatique ainsi que les aspects qui méritent l'attention font l'objet de désaccord.

Dans une discussion, la diversité des opinions non seulement augmente le gain de connaissances, mais elle constitue également la condition même de la discussion. John Stuart Mill, en 1859, soulignait dans On the Liberty of Thought and Discussion qu'une majorité n'avait pas davantage le droit de faire taire une seule personne qu'une minorité ne serait habilitée à réduire au silence la majorité, si elle en avait le pouvoir : « All silencing of discussion is an assumption of infallibility. » Cela fait également écho à la liberté de celles et ceux qui pensent différemment et qui, au fond, pourraient bien avoir raison.

Une pluralité de perspectives a donc guidé le choix des auteur-e-s qui contribuent ici à la discussion. Le dossier réunit des approches issues de la philosophie politique, du droit, de la linguistique, des études de cinéma ainsi que de la sociologie. Différentes questions sont abordées : les chercheuses et chercheurs peuvent-ils ou doivent-ils faire entendre leur voix dans le domaine public ? Quels sont les risques liés à l'économisation des hautes écoles (suisse) ? Et quelle influence la politique peut-elle exercer sur la recherche, en prenant l'exemple de la Pologne ? Quel rôle joue la langue dans l'échange de connaissances et la transmission de la culture ? Dans quelle mesure la pensée académique est-elle à la fois un devoir et un privilège ? Les contributions sont complétées par un recueil d'images qui, en jouant sur le flou et le clair-obscur, accentuent à la fois les différences et les contours subtils. Les questions de savoir où se situent les limites de la liberté académique et ce qu'elle signifie pour une société restent un débat permanent à plusieurs voix, qui mérite d'être mené de manière critique et différenciée.

Liberté d'expression académique et prises de parole publiques des chercheuses et chercheurs

Augustin Fragnière

Ces dernières années ont vu une recrudescence des prises de position publiques et autres formes d'engagement de la part des universitaires. Sur des thématiques aussi variées que la transition écologique, les questions d'équité de genre et de discrimination ou les problématiques sanitaires, des chercheuses et chercheurs participent activement au débat public et font part de leurs vues sur des problématiques sociales parfois controversées. Cela ne va bien sûr pas sans causer un certain nombre de réactions, à l'extérieur comme à l'intérieur du milieu académique, en particulier lorsque les prises de position déplaisent.

L'engagement des chercheuses et chercheurs n'est clairement pas un phénomène nouveau, mais face à certaines problématiques sociales ou environnementales jugées préoccupantes, le sentiment d'un devoir de participer activement aux débats de société ainsi que l'idée que cela fait partie des missions des métiers de la recherche semblent s'accroître dans la communauté académique. Une enquête menée à l'Université de Lausanne révèle par exemple que sur environ mille personnes interrogées, 68 % estiment que les chercheuses et chercheurs devraient plus s'engager dans le débat public que ce n'est le cas actuellement et 55 % estiment que c'est même leur devoir lorsque leur domaine de spécialisation est concerné¹.

Cela pose clairement la question du rôle des universitaires dans le débat public. Devraient-ils s'en tenir à transmettre de manière la plus factuelle possible leurs résultats de recherche ou le contenu de la littérature scientifique ? Peuvent-ils au contraire prendre position sur des questions morales, sociales ou politiques ? Doivent-ils se fonder uniquement sur leur expertise scientifique ou peuvent-ils également faire part de leurs opinions personnelles ? Ces questions possèdent un lien étroit avec les notions de liberté académique et de liberté d'expression générale, car ce sont notamment elles qui permettent de définir les modalités et les limites de la participation des chercheuses et chercheurs au débat public.

Liberté académique

Dans son acception la plus courante, et appliquée aux individus, la liberté académique se compose de trois dimensions essentielles : la *liberté de recherche*, la *liberté d'enseignement* et la *liberté d'expression académique* qui comprend la liberté de communiquer ses résultats de recherche et d'exprimer librement son point de vue en tant qu'experte, sur la base de ses activités académiques. Cette définition de la liberté académique en trois volets trouve son origine dans une déclaration de l'Association américaine des professeurs

1 Riedo (2021), pp. 22 et 28.



Prise de parole publique de Julia Steinberger, professeure à l'Université de Lausanne et militante politique, lors d'une assemblée citoyenne de lutte contre le réchauffement climatique, le mardi 10 octobre 2023 sur les marches de la place du Château à Lausanne.

d'université de 1915², puis elle a été reprise par diverses organisations internationales, notamment l'UNESCO et plus récemment l'UE dans sa Déclaration de Bonn³.

La troisième composante de la liberté académique donne donc une grande latitude aux universitaires, dans l'exercice de leurs fonctions, pour participer au débat public et prendre position, notamment sur des questions sociales ou politiques du point de vue de leur domaine de spécialisation. Elle a pour conséquence en particulier un devoir de réserve beaucoup plus réduit pour les universitaires que pour d'autres corps de la fonction publique. En effet, le devoir de réserve, qui impose aux fonctionnaires une certaine retenue afin d'éviter de nuire aux intérêts de l'État, est ici contrebalancé par la liberté d'expression académique qui inclut no-

tamment le droit à la critique des institutions universitaires et gouvernementales. Cet élément central a été confirmé à plusieurs reprises par la Cour européenne des droits de l'homme⁴.

Les limites à la liberté d'expression académique

Comme toute liberté, la liberté d'expression académique connaît toutefois un certain nombre de limites. Il convient à cet égard de commencer par la distinguer de la liberté d'expression générale qui est un droit humain fondamental dont jouit toute personne, du moins dans les démocraties libérales. Celle-ci connaît quelques limites légales, comme les discours de haine et les appels à la violence, mais reste très large dans son application, si bien qu'elle permet

2 <https://www.aaup.org/report/1940-statement-principles-academic-freedom-and-tenure#6>

3 https://www.bmbf.de/bmbf/shareddocs/downloads/files/_drp-efr-bonner_erklaerung_en_with-signatures_maerz_2021.pdf?__blob=publicationFile&v=1

4 Fragnière et al. (2022), p. 58.

à tout un chacun de diffuser librement ses idées et opinions personnelles quel que soit leur statut de véracité ou d'objectivité. Inventions, contre-vérités, actes de foi ou mauvaise foi, tout ou presque est permis (légalement si ce n'est moralement) sous le régime de la liberté d'expression générale.

La liberté d'expression académique, en revanche, est une liberté *spéciale* en ce qu'elle ne concerne qu'une catégorie particulière de la population, à savoir les personnes travaillant dans le domaine de la recherche et de l'enseignement dans les hautes écoles⁵. Cette protection particulière permet à ces personnes de s'acquitter de leurs missions dans les meilleures conditions, notamment la production de connaissances fiables et leur diffusion, sans être entravées par des obstacles d'ordre politique ou idéologique. Le corollaire de cette liberté spéciale est cependant qu'elle s'accompagne d'un certain nombre d'exigences liées aux normes de la recherche et de la vie académique⁶. Ces dernières se manifestent en pratique sous la forme de *règles de l'intégrité scientifique*, ainsi que par les *valeurs éthiques de la vie académique*, variables, mais dont certaines comme l'honnêteté intellectuelle et le respect du pluralisme des idées sont assez communément admises. Ces exigences définissent en quelque sorte un code de déontologie des métiers de la recherche qui impose des limites à l'usage par les universitaires de leur liberté d'expression académique. Une chercheuse ou un chercheur, de ce point de vue, possède une obligation éthique de respecter les normes du débat académique et de fonder au mieux ses propos sur les connaissances scientifiques ou sur sa propre expertise disciplinaire, lorsqu'elle ou il intervient dans le débat public.

Peut-on séparer le chercheur du citoyen ?

Une difficulté qui apparaît immédiatement à ce stade est que les chercheuses et chercheurs sont à la fois des universitaires bénéficiant de leur liberté d'expression académique et des citoyennes et citoyens bénéficiant de leur liberté d'expression générale. Peut-on séparer ces deux faces de l'identité des universitaires ? De quelle liberté devraient-ils et elles se prévaloir lors d'actions ou de prises de parole publiques ? On peut imaginer ici deux positions.

5 Beaud (2021), p. 48.

6 *Ibid.*, p. 49. À ce sujet, l'UNESCO précise par exemple que « le personnel enseignant de l'enseignement supérieur devrait reconnaître que l'exercice de ses droits s'accompagne de devoirs et responsabilités spécifiques, y compris l'obligation de respecter les libertés académiques des autres membres de la communauté universitaire et d'accepter la confrontation loyale des différents points de vue. Les libertés académiques ont pour corollaire le devoir de faire usage de ces libertés en respectant l'obligation faite à tout chercheur de fonder son travail sur la quête sincère de la vérité », UNESCO (1997), p. 68.

Zusammenfassung

Dieser Artikel untersucht das Verhältnis zwischen dem Begriff der akademischen Freiheit und der zunehmend bedeutenden Rolle von Forscherinnen und Forschern im öffentlichen Diskurs. Gestützt auf eine Unterscheidung zwischen allgemeiner und akademischer Meinungsäußerungsfreiheit wird dafür argumentiert, dass letztere Universitätsangehörigen einen grossen Spielraum für die öffentliche Äusserung ihrer Ansichten bietet, aber auch eine Reihe von berufsethischen Einschränkungen mit sich bringt. Best Practices in der öffentlichen Kommunikation hängen daher davon ab, ob bei Stellungnahmen eine wissenschaftliche oder staatsbürgerliche Rolle wahrgenommen wird und welche Annahmen man darüber trifft, ob diese beiden Aspekte der Identität von Forscherinnen und Forscher voneinander getrennt werden können oder nicht. Der Artikel spricht sich schliesslich für einen fallweisen Ansatz aus und betont die Notwendigkeit von Transparenz und Klarheit in Bezug auf den Status der Person, die Stellung bezieht, und die Art der konkreten Äusserungen.

La première part du principe qu'il est possible de séparer ces deux rôles, chercheur et citoyen, dans la pratique et dans les registres de discours qui les accompagnent. Dans un tel cas, lorsqu'une personne revêt sa casquette de chercheur ou chercheuse, elle est soumise aux règles de la liberté d'expression académique et aux limites déontologiques qui vont avec. Si elle intervient au contraire dans le débat public en tant que simple citoyenne ou citoyen, c'est la liberté d'expression générale qui prime et la prise de parole est alors beaucoup plus libre.

La difficulté avec cette position est qu'il n'est pas toujours aisé en pratique de bien séparer ces deux rôles, en particulier lorsque l'activité de recherche s'accompagne d'un engagement politique ou citoyen sur les mêmes thématiques. De même, les registres de discours ne peuvent pas toujours être clairement séparés et se situent plutôt sur un continuum qui irait du fait scientifique d'un côté à l'opinion personnelle de l'autre, en passant par une zone grise comprenant des affirmations appartenant à des degrés divers aux deux registres de discours (p. ex. affirmations fondées sur des évidences scientifiques mais sans consensus clair, opinions expertes, etc.). Dans tous les cas, l'enjeu consistera ici à respecter certaines bonnes pratiques en apportant les plus grandes transparence et clarté possible au sujet du rôle endossé et de la nature des propos tenus.

La seconde position part de l'idée qu'il n'est en pratique pas possible de séparer ainsi ces deux rôles, car ils font partie intégrante de l'identité d'une même personne et sont à ce point interdépendants qu'ils ne peuvent être différenciés l'un de l'autre de manière nette. Une chercheuse ou un chercheur choisit souvent ses sujets d'étude par passion, idéal ou intérêt personnel et les résultats de recherche influencent également en retour sa vision du monde et ses opinions personnelles. Les scientifiques ne cessent pas d'être citoyen·ne·s lorsqu'ils et elles franchissent les portes de leur bureau, et restent des scientifiques de formation même dans leurs activités non professionnelles. Une telle position complique singulièrement les choses en matière de liberté d'expression lors de prises de parole publiques, puisqu'il est par définition impossible de séparer le chercheur du citoyen. L'Association américaine des professeurs d'université, par exemple, suggère dans sa déclaration déjà mentionnée que les universitaires sont soumis·e·s à des « obligations spéciales », même lorsqu'ils et elles s'expriment en tant que citoyen·ne·s. Les scientifiques doivent ainsi veiller « en tout temps à être précis, faire preuve d'une retenue appropriée, respecter les opinions d'autrui »⁷. La logique sous-jacente est ici que, les universitaires ne pouvant se défaire de cette partie de leur identité ni intérieurement ni surtout au regard du public, c'est la norme la plus contraignante qui s'applique. Cela suppose toutefois d'admettre que cette partie de la population voit l'exercice de l'un de ses droits fondamentaux, le droit à la liberté d'expression générale, partiellement réduit en raison de son appartenance à une profession particulière, ce qui ne va pas sans poser quelques difficultés.

Accepter la complexité et juger au cas par cas

La relation entre liberté d'expression académique et liberté d'expression générale est donc complexe et l'équilibre entre les deux est parfois difficile à trouver. Cette relation est au cœur des débats et controverses au sujet des prises de parole publiques, de l'engagement et parfois même du militantisme des chercheuses et chercheurs. Elle recoupe des enjeux à la fois d'éthique, de communication, de perception de la science par le grand public et de rôle du monde académique dans le débat de société. La manière la plus appropriée d'agir et de communiquer dans l'espace public ne peut toutefois être jugée qu'à l'aune de plusieurs éléments tels que notamment le contexte de la prise de parole, la manière dont la personne se présente ou est présentée, la présence ou non d'une expertise académique sur le sujet traité ou encore la personnalité publique de l'universitaire qui parle. Vouloir établir des règles trop précises en amont des prises de parole s'avérerait par conséquent particulièrement difficile et contraire à l'esprit du concept de liberté académique. C'est donc en premier lieu à chaque individu de

juger pour lui-même ce qui dans chaque situation lui paraît le plus approprié. Si l'on ne peut pas toujours séparer parfaitement les rôles et les registres de discours, faire preuve de la plus grande clarté possible à ce sujet est à n'en pas douter un idéal vers lequel il convient de tendre et une exigence déontologique somme toute assez mesurée au regard de la grande liberté offerte par le statut d'universitaire.

Références

- Beaud, Olivier (2021) : Le savoir en danger. Menaces sur la liberté académique, PUF.
- Fragnière, Augustin et al. (2022) : L'engagement public des universitaires : entre liberté académique et déontologie professionnelle, Université de Lausanne.
- Riedo, Gisana et al. (2021) : Enquête sur l'engagement citoyen auprès des chercheurs et chercheuses de l'UNIL. Rapport final, FORS.
- UNESCO (1997) : Recommandation de l'UNESCO concernant la condition du personnel enseignant de l'enseignement supérieur, UNESCO / Earthscan.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10256246>

L'auteur

Augustin Fragnière est directeur adjoint du Centre de compétences en durabilité de l'Université de Lausanne. Docteur en philosophie politique et sciences de l'environnement, il s'intéresse aux enjeux éthiques et politiques des problèmes environnementaux globaux. Ses réflexions portent également sur les questions de liberté individuelle face aux enjeux de la transition écologique. Il a notamment coordonné les travaux d'une commission sur l'engagement public des universitaires et publié un rapport à ce sujet.



⁷ <https://www.aaup.org/report/1940-statement-principles-academic-freedom-and-tenure#6>

Die Glaubwürdigkeit von Wissenschaft in Zeiten der Ökonomisierung

Markus Müller

Wissenschaftliche Erkenntnisse prägen unser Zusammenleben massgeblich. Eine zunehmende Ökonomisierung der Forschung birgt allerdings Gefahren für den Wert und die Akzeptanz von Wissenschaft. Wenn privat finanzierte Forschung den Anschein erweckt, instrumentalisiert zu sein, droht ein Glaubwürdigkeitsverlust. Um Hochschulen als freie Forschungsstätten zu erhalten und zu stärken, brauchen wir Regeln für die Kooperationen zwischen Wirtschaft und Wissenschaft.

Die akademische Freiheit ist als Norm unbestritten. So unbestritten wie die Religionsfreiheit, das Diskriminierungsverbot, die Menschenwürde, das Verhältnismässigkeitsprinzip und viele andere Errungenschaften des modernen Rechtsstaats. Grosse Worte und starke Werte werden – solange wir im Abstrakten bleiben – selten angefochten. Wer möchte sich schon gegen grundlegende zivilisatorische Fortschritte stellen. «Die Universität bekennt sich zur Freiheit von Lehre und Forschung.» So oder ähnlich hört man es denn auch tausendfach in akademischen Reden und findet es niedergeschrieben in unzähligen Erlassen, Leitbildern, Statuten und anderen Dokumenten von Schweizer Hochschulen.

Dieses unüberhörbare Bekenntnis zur akademischen Freiheit erfolgt nicht nur freiwillig. Das geltende Recht, zuallererst Artikel 20 der Bundesverfassung («Wissenschaftsfreiheit»), erklärt sie explizit zum geschützten Rechtsgut. Dies bedeutet, dass alle staatlichen Behörden – an vorderster Front die Hochschulleitungen – verpflichtet sind, für die Gesellschaft Orte des freien Denkens, Forschens und Lehrens zu schaffen und zu bewahren. Denn was wir essen und trinken, welche Medikamente wir nehmen, wie wir uns von A nach B bewegen, diese und viele weitere Entscheidungen machen wir wesentlich von Erkenntnissen der wissenschaftlichen Forschung abhängig. Insbesondere auch in Krisenzeiten, wo es an Gewissheiten fehlt, wo Fake News grassieren und Verschwörungstheorien ihren Nährboden finden, ist das Bedürfnis nach einer integren, unabhängigen und verlässlichen Wissenschaft gross. Es geht dann nicht in erster Linie

darum, von ihr den «schnellsten» Weg aus der Krise zu erfahren (häufig verfügt sie auch gar nicht über das entsprechende Wissen); wichtiger ist vielmehr ihre unterstützende Rolle, die im Wesentlichen darin besteht, mittels einschlägiger Informationen, Einordnungen und Prognosen in Gesellschaft und Politik aufklärend, beratend und bestenfalls beruhigend zu wirken. Diese Rolle vermag die Wissenschaft nur zu erfüllen, wenn sie sich in grösstmöglicher Freiheit entfalten kann. Besteht der geringste Verdacht, dass einzelne ihrer Exponenten von einer Interessengruppierung oder einem Wirtschaftsunternehmen «gekauft» sind, schadet das ihrer Glaubwürdigkeit und leistet überdies verschwörungstheoretischen Narrativen Vorschub. Diese beziehen sich oftmals nicht nur auf einzelne Personen oder Institute, sondern zuweilen auf den ganzen Wissenschaftsbetrieb.

Ökonomisierung der Wissenschaft als Quelle von Abhängigkeiten

Die Wissenschaftsfreiheit ist mannigfachen Bedrohungen ausgesetzt. Eine der grössten liegt in der Ökonomisierung.¹ Diese zwingt dem Staat und seinen Bildungseinrichtungen unter dem prägenden Einfluss der Theorie des New Public Managements seit nunmehr drei Jahrzehnten eine neue Logik und Kultur auf. Die Hochschulleitungen verstehen ihre Institutionen heute denn auch zunehmend als «Unternehmen», die sich in einem kompetitiven Umfeld behaupten müssen. Aufgrund der hoch gesteckten Ziele (wie «Weltspitze» oder «Exzellenz») haben sich der Bedarf nach Drittmitteln erhöht und die Suche nach (privaten) Geldern entsprechend intensiviert. Der Bundesgesetzgeber setzt zudem zusätzliche Anreize: In Artikel 51 Absatz 3 des Hochschulförderungsgesetzes (HFKG) macht er die Höhe der staatlichen Fördergelder davon abhängig, wie viele Drittmittel kantonale Hochschulen selbst einwerben.

Geld und Abhängigkeit treten häufig paarweise auf. Das bedeutet nicht, dass jede Spende, jedes Geldgeschenk die akademische Freiheit bedroht. Die Warnlampe muss aber dann aufleuchten, wenn ein privater «Sponsor», insbesondere ein Wirtschaftsunternehmen, eine Forschungseinrichtung (wie einen Lehrstuhl oder ein Forschungszentrum) aus potenziell eigenen (wirtschaftlichen) Interessen finanziert. Paradigmatisch für eine solche Konstellation steht das «UBS Center for Economics in Society», welches die UBS im Jahr 2012 aus Anlass ihres 150-jährigen Bestehens der Universität Zürich geschenkt hat. Gesamtsumme 100 Millionen Franken. Das «UBS Center» – das zeigt schon sein Name – steht der Geldgeberin nahe. Ein Blick in die einschlägige Vereinbarung, die

1 Unter «Ökonomisierung» wird hier der zunehmende Einfluss des ökonomischen Denkens und wichtiger ökonomischer Prinzipien (insbesondere Effizienz- oder Wirtschaftlichkeitsprinzip, Marktprinzip und Wettbewerbsprinzip) verstanden.

erst nach langwierigen Rechtsstreitigkeiten offengelegt wurde, bestätigt diesen Eindruck. Die damals geäusserten Befürchtungen, die künftige Forschung des Centers könnte von der Bank und ihren Interessen beeinflusst und möglicherweise sogar gezielt instrumentalisiert werden, wurden von den Verantwortlichen allerdings von Beginn weg in den Wind geschlagen. Nach einigen Jahren Forschungsbetrieb konnte der Direktor des UBS Centers gar vollends beschwichtigen: «Wir haben hier die völlig uneingeschränkte Forschungsfreiheit. So habe ich zum Beispiel selbst bankenkritische Studien publiziert.»² Wo also liegt das Problem?



Protest im April 2012 gegen das Engagement der UBS an der Universität Zürich. Das UBS Center for Economics in Society – aufgrund der «grosszügigen Spende» nach der Stifterin benannt – wurde von der Bank anlässlich ihres 150-jährigen Jubiläums gegründet und ist am Institut für Volkswirtschaftslehre assoziiert.

Résumé

La liberté académique revêt une importance existentielle pour le grand public. Nous nous référons toutes et tous à la science dans nombre de nos choix de vie et nous avons confiance dans le fait qu'elle parvienne à ses conclusions de manière libre et indépendante. Afin de garantir cela, le droit en vigueur déclare explicitement que la liberté de la science est un bien juridique protégé, ce qui oblige l'ensemble des pouvoirs publics à veiller au respect des conditions-cadres correspondantes. Cependant, à l'heure de l'économisation, la liberté académique se voit de plus en plus mise sous pression, car les hautes écoles sont tenues de s'affirmer dans un environnement compétitif et coûteux. Le soutien financier de l'État étant limité, les sources de financement privées sont de plus en plus convoitées. La recherche court ainsi le risque d'être exposée à la sphère d'influence des donatrices et donateurs privés, ce qui fait peser sur ses résultats et les personnes impliquées le soupçon d'être « achetés ». Ce doute est suffisant pour nuire durablement à la crédibilité de la science. Il est donc urgent d'établir des règles uniformes qui définissent où se situe la ligne rouge dans la coopération entre la science et l'économie.

«Free science should manifestly and undoubtedly be seen to be done»

So einfach ist die Sache mit der Unabhängigkeit von Forschung und Lehre freilich nicht. Nehmen wir zum Vergleich die Garantie der richterlichen Unabhängigkeit – für viele die Krönung des Rechtsstaats. Danach müssen Gerichte unabhängig und allein dem Recht verpflichtet arbeiten (Artikel 191 litera c Bundesverfassung). Da interessiert es wenig, ob eine Richterin sich selbst als willens und fähig erachtet, in einer Streitsache unbefangen zu entscheiden, obwohl eine ihr nahestehende Person Streitpartei ist. Massgebend ist der äussere Anschein. Dieser ist auch für die akademische Freiheit der entscheidende Indikator. Die «innere» und damit «wirkliche» Unabhängigkeit einer Forscherin lässt sich ebenso wenig wie diejenige eines Richters mit letzter Sicherheit feststellen. Es muss deshalb darum gehen, jeden Anschein der Beeinflussung und Befangenheit zu vermeiden. Dies in der berechtigten Hoffnung, dass sich hinter einem intakten Schein ein ebenso intaktes Sein verbirgt. In freier Anlehnung an ein bekanntes, auf die Justiz bezogenes Diktum gilt daher auch für die Wissenschaft: «Free science should not only be done, but should manifestly and undoubtedly be seen to be done.»

² NZZ am Sonntag vom 4.7.2020.

Zurück zum erwähnten «Deal» zwischen der UBS und der Universität Zürich: Ihm ist anfänglich aus der Öffentlichkeit sowie aus dem Kreise der Wissenschaft heftige Kritik erwachsen.³ Diese konnte in der Folge die Sensibilität für die Risiken des Sponsorings etwas erhöhen; ein grundlegendes Umdenken vermochte sie allerdings nicht zu bewirken. Viele sehen im privaten Hochschulsponsoring nach wie vor keine nennenswerte Gefahr für die akademische Freiheit oder wollen diese nicht sehen. In den letzten Jahren ist es jedenfalls zu weiteren Kooperationen zwischen Wissenschaft und Wirtschaft gekommen, die unter dem Gesichtswinkel der akademischen Freiheit durchaus problematische Züge aufweisen. Hier zur Illustration nur zwei Beispiele:

- Die Familie Larsson-Rosenquist Stiftung hat im Jahr 2015 an der Medizinischen Fakultät der Universität Zürich einen Lehrstuhl zur Erforschung der positiven Wirkung des Stillens ermöglicht. Kostenpunkt 20 Millionen Franken. Wichtig zu wissen: Die Stiftung besitzt eine global tätige Firma (Medela), die Milchpumpen und Stillzubehör herstellt. Die Universität Zürich sah darin indes keinen Anlass zur Sorge. Sie liess in der Folge die finanzielle Quelle auch nicht versiegen, sondern nahm schon wenige Jahre später (2018) von derselben Stiftung weitere zehn Millionen Franken entgegen. Mit ihnen wurde an der Wirtschaftswissenschaftlichen Fakultät ein neues Forschungszentrum «für die Ökonomik der Kinder- und Jugendentwicklung mit einem Schwerpunkt auf Stillen» gegründet.⁴
- Im Juni 2021 ging die damalige Credit Suisse mit der Universität St. Gallen (HSG) eine strategische Partnerschaft ein. In deren Rahmen versprach die Bank, der HSG innerhalb von zehn Jahren 20 Millionen Franken zu zahlen, von denen zehn Millionen für den Start eines neuen Forschungszentrums (des «Center for Financial Services Innovation») und den Aufbau mehrerer Professuren eingesetzt werden sollten. Als Bundesrätin Keller-Sutter im Frühling 2023 dem akademischen Direktor dieses Centers den Auftrag erteilte, die Umstände des Niedergangs der Credit Suisse aufzuarbeiten, wurde dessen zweifelhafte Unabhängigkeit kritisiert. Diesem Einwand wurde seitens des Eidgenössischen Finanzdepartements (EFD) mit dem etwas unbeholfenen Argument begegnet, dass es sich beim fraglichen Gutachten ja lediglich um einen Teil der gesamten Analyse handle.



Die 2021 gewährte finanzielle Zuwendung der Credit Suisse von 20 Millionen Franken innerhalb von zehn Jahren habe nach offiziellen Angaben keinen Einfluss auf die Unabhängigkeit der Universität St. Gallen. Die strategische Partnerschaft macht Credit Suisse zur Campus-Bank und zur Namensgeberin eines Gebäudes.

Aus der jüngeren Vergangenheit liessen sich zahlreiche weitere Beispiele anführen.⁵ Sie alle zeigen: An einem tieferen Verständnis für die im Zusammenhang mit der akademischen Freiheit relevante «Anscheinsproblematik» fehlt es nach wie vor weithin. Nur so lässt sich erklären, dass jede Mitteilung einer neuen «Partnerschaft» zwischen Wissenschaft und Wirtschaft in stereotypischer Manier von der Bekräftigung begleitet wird, die Lehr- und Forschungsfreiheit sei in den jeweiligen Kooperationsverträgen explizit garantiert. Ein durchaus untaugliches Argument, denn die schützende Kraft eines Vertrags ist beschränkt. Papier ist bekanntlich geduldig. Beeinträchtigungen der «inneren» Unabhängigkeit der Forschung und Lehre lassen sich durch Vertragsklauseln ebenso wenig verhindern wie durch die mehrfache Verankerung der akademischen Freiheit in Verfassungs- und Gesetzestexten. Beeinflussungen bahnen sich ihren Weg ins Unbewusste der Persönlichkeit der jeweiligen Forscherinnen und Forscher. Und dem ist weder mit schriftlichen noch mit mündlichen Bezeugungen der Unabhängigkeit beizukommen. Psychologie und Neurowissenschaften haben die Illusion, dass der (vernünftige) Mensch seine aus dem «Innern» kommenden Im-

5 Im Dezember 2023 wurde eine mehrere 100 Millionen schwere Partnerschaft der ETH Zürich mit der deutschen Dieter Schwarz Stiftung bekanntgegeben. Es geht um die Finanzierung von 20 Professuren im Bereich der Forschung zur künstlichen Intelligenz. Die Dieter Schwarz Stiftung wird von der Schwarz Gruppe alimentiert, die verschiedene Unternehmen vereint, darunter solche, die im Digitalisierungs- und KI-Markt aktiv sind. Das Geld für die KI-Forschung kommt somit nicht von einer selbstlosen philanthropischen Stiftung, sondern mittelbar von Wirtschaftsakteuren, die im Forschungsbereich potenziell eigene wirtschaftliche Interessen verfolgen.

3 Vgl. www.zuercher-appell.ch

4 www.news.uzh.ch/de/articles/2018/stillen-lehrstuhl.html

pulse weitgehend unter Kontrolle hätte oder zu bringen wüsste, längst begraben. Das menschliche Wahrnehmen, Fühlen, Denken und Handeln wird zu rund 90 Prozent vom Unbewussten gesteuert. Diese Erkenntnis ist auch den «Donatorinnen und Donatoren» nicht ganz fremd. Viele dürften sogar darauf hoffen, dass ihnen ihr finanzielles Engagement dank der Wirkkraft des Unbewussten dereinst zum Vorteil gereichen wird. Ganz nach dem Sprichwort: «Wes Brot ich ess, des Lied ich sing.» Und der Allgemeinheit ist dieses Hörigkeitsverhältnis als allgemeine Lebenserfahrung sowieso bestens bekannt. Ihr genügt deshalb bereits jeder Anschein von Abhängigkeit, um die Integrität und Glaubwürdigkeit einer Forscherin oder eines Forschers – oder gar eines ganzen Forschungszentrums – in Zweifel zu ziehen.

Drittmittel ja, aber nicht auf Kosten der Glaubwürdigkeit

Die Gefahren der privaten Forschungsfinanzierung nehmen viele erst wahr, wenn der Schaden bereits ange richtet ist. Beispielsweise wenn sich bei einer gesellschaftlich hoch umstrittenen Frage aufgrund des Anscheins der Befangenheit keine geeigneten Expertinnen oder Experten finden lassen. Man kann diesen Anschein zwar auch einfach ignorieren, wie es das EFD im Zusammenhang mit der erwähnten Aufarbeitung des CS-Niedergangs getan hat. Alles in allem ist dies aber eine schlechte und für den gesamten Wissenschaftsbereich schädliche Strategie. Das kollektive Gedächtnis vergisst solche Vorfälle nicht. Wer heute Zweifel an der Glaubwürdigkeit der Wissenschaft schüren will, spielt gerne darauf an. Das belegt ein Blick in die Leserbriefspalten und Social-Media-Posts, in denen regelmässig und in allen Varianten die «gekaufte Wissenschaft» beklagt wird. Man erweist der Wissenschaft langfristig einen denkbar schlechten Dienst, wenn man hier die Augen verschliesst. Es gilt vielmehr, solche «Imageschäden» präventiv zu verhindern. Drittmittel ja. Es bedarf aber schweizweit einheitlicher Regeln, die verbindlich vorgeben, wo bei Kooperationen zwischen Wissenschaft und Wirtschaft die rote Linie gezogen werden muss. So ist etwa zu klären, was ein Sponsor darf und was nicht, zum Beispiel in Bezug auf die Festlegung der Forschungsthemen, die Auswahl der Forscherinnen und Forscher oder die Publikation und Verwertung der Forschungsergebnisse. Solche einheitlichen Regeln fehlen nach wie vor. Es lohnt sich, sie zu erarbeiten und konsequent durchzusetzen. Immerhin geht es um nichts weniger als um die Glaubwürdigkeit der staatlichen Hochschulen als Stätten freier Wissenschaft. Sie ist Garant verlässlicher wissenschaftlicher Erkenntnisse – die zentrale Grundlage für Entscheidungen, die unsere Gesellschaft und Umwelt prägen.

Literatur

- Hugentobler, Manuela, Markus Müller und Franz Andres Morrissey (2017): Private Funding and Its Dangers to Academia: An Experience in Switzerland, in: *European Journal of Higher Education*, 7,2, S. 203–213. <http://dx.doi.org/10.1080/21568235.2016.1275975>
- Müller, Markus (2016): Die Wissenschaft des öffentlichen Rechts in Zeiten der Ökonomisierung – Denkanstösse, in: *Zeitschrift für Schweizerisches Recht*, S. 411–429.
- Kreiss, Christian (2015): *Gekaufte Forschung. Wissenschaft im Dienst der Konzerne*, Berlin.
- Müller, Markus (2014): Akademische Freiheit. Sorgen um ein bedrohtes Gut, in: Kunz, Peter V. et al. (Hg.): *Berner Gedanken zum Recht – Festgabe der rechtswissenschaftlichen Fakultät der Universität Bern für den Schweizerischen Juristentag 2014*, Bern, S. 381–403.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10376992>

Zum Autor

Markus Müller ist seit 2004 Ordinarius für Staats-, Verwaltungs- und öffentliches Verfahrensrecht an der Universität Bern. Er ist Mitinitiant des Internationalen Appells für die Wahrung der wissenschaftlichen Unabhängigkeit (www.zuercher-appell.ch).



Les mots de la liberté académique

Didier Maillat

La liberté académique est étroitement liée à la langue sur laquelle elle se fonde pour transmettre les connaissances et encourager le débat. Or, parfois, dans les attaques contre la liberté académique, c'est son instrument même, la langue, qui est visé par la censure.

Une des dimensions centrales de la liberté académique est intrinsèquement langagière. Au cœur de cette forme de liberté se trouve, de façon générale, la possibilité de communiquer dans un contexte académique sur tous les sujets pour autant que cela se fasse dans un esprit de tolérance. En ce sens, cette notion de liberté se définit en relation avec les limites sémantiques et pragmatiques de l'usage de la langue. Quels sens linguistiques peuvent être évoqués dans un contexte de recherche et d'enseignement académique ? Dans cette acception, la notion de liberté académique s'inscrit donc au centre de la recherche en linguistique.

Toutefois, il est des circonstances dans lesquelles la nature linguistique de la liberté académique devient encore plus primordiale. Dans ce cas de figure, la langue elle-même fait l'objet d'attaques. Ce type de censure peut prendre différentes formes selon qu'elle vise la langue même, ses usages ou les rapports entre les langues. Dans ce qui suit, nous allons illustrer quelques-unes de ces agressions contre le véhicule de la liberté académique : la langue.

Zusammenfassung

Eine der zentralen Dimensionen der akademischen Freiheit ist inhärent sprachlich, insofern sie von der Sprache selbst als ihrer Vermittlerin geprägt ist. Den Kern dieser Form von Freiheit bildet die Möglichkeit, in einem akademischen Kontext über alle Themen zu sprechen, solange dies im Geiste der Toleranz geschieht. Entsprechend kann der Begriff der akademischen Freiheit in Bezug auf die semantischen und pragmatischen Grenzen des Sprachgebrauchs definiert werden und steht im Zentrum der sprachwissenschaftlichen Forschung. Es gibt jedoch Situationen, in denen die sprachliche Natur der akademischen Freiheit zusätzlich an Bedeutung gewinnt, insofern die Sprache selbst angegriffen oder zensiert wird. Dieser Artikel illustriert exemplarisch Angriffe, die sich gegen die Sprache selbst, ihren Gebrauch oder die Beziehungen zwischen den Sprachen richten können. Die analysierten Beispiele zeigen, dass die akademische Freiheit nur dann die Debatte über grundlegende Fragen, die unsere Gesellschaften betreffen, fördern kann, wenn die akademische Welt die Sprache verwenden kann, sei es, um Wissen zu vermitteln, Kulturen miteinander ins Gespräch zu bringen oder Diskurse der Unterdrückung aufzudecken.

Lingua franca et transmission du savoir

La France s'est équipée d'une loi visant à protéger la langue française contre l'hégémonie de la langue internationale par excellence, l'anglais. La loi Toubon – ou loi Allgood comme l'ont appelée les tabloïds d'outre-Manche – prévoit toute une série de mesures visant à promouvoir l'utilisation du français, notamment dans le domaine public et au sein des administrations. Certaines de ses ramifications ont toutefois eu des effets pour le moins pervers sur la liberté académique.

On a ainsi pu voir une conférence internationale de linguistique, organisée à la Sorbonne à Paris et à laquelle participaient des chercheuses¹ du monde entier, interrompue en force par un groupe d'activistes exigeant qu'une traduction leur soit fournie conformément à une exigence de la loi Toubon portant sur les discours publics.

L'aspect le plus absurde de cette censure linguistique est qu'elle s'attaquait à un événement scientifique international que les organisateurs avaient souhaité ouvrir à un large public dans le souci de rendre la recherche plus accessible à un auditoire non spécialiste – faisant écho à la dimension d'*outreach* qui occupe une place centrale dans les projets soutenus par le FNS, par exemple.

Une dénonciation officielle et une descente de police plus tard, la conférence a pu poursuivre son cours en refermant les portes qu'elle avait essayé d'entrouvrir, la *lingua franca* ayant été la cause même qui aura conduit à cette fermeture².

Usage et mention

Depuis longtemps, la linguistique et la philosophie se sont intéressées à la différence entre l'utilisation d'une expression dite en *usage* et son utilisation dite en *mention*. On distinguera ainsi entre l'énoncé *La phrase est correcte, il me semble* et l'énoncé « *La phrase est correcte* », commenta-t-il. Dans le premier cas, *la phrase est correcte* est utilisé en usage, alors que dans le second l'énoncé est mentionné. Linguistiquement, le second type d'utilisation permet de mentionner, sans en prendre en charge la valeur de vérité, l'énoncé d'une autre locutrice³.

Il est donc d'autant plus surprenant d'avoir pu récemment observer, lors d'une conférence internationale de linguistique qui regroupait à Winterthur des centaines de spécialistes des phénomènes langagiers, une manœuvre violente d'interruption de l'un des intervenants au milieu de sa présentation visant à l'empêcher de mentionner un propos discriminatoire tenu par Donald Trump à l'encontre de migrants mexicains. Alors même que l'analyse proposée cherchait précisément à mieux comprendre les mécanismes linguistiques d'un tel discours manipulateur.

La censure linguistique prenait ici une dimension paradoxale puisqu'elle visait à empêcher la recherche académique de prendre comme objet d'étude le type de discours contre lequel elle s'insurgeait. La manœuvre peut sembler d'autant plus étrange sur un plan épistémologique que l'utilisation en mention des expressions de la langue est constitutive de la recherche en sciences du langage. On observe donc ici encore une forme de censure linguistique qui s'exerce au détriment de l'avancement de la connaissance sur les phénomènes langagiers.

Traductrice ou traduction ?

La liberté académique dépend de manière essentielle du monde de l'édition, tant il est vrai que la recherche académique s'appuie sur celui-ci pour pouvoir assurer la dissémination de ses travaux et leur visibilité. Dans ce contexte, la publication d'une traduction constitue une alternative à l'omniprésente *lingua franca* qui permet également à un texte d'atteindre un public plus large. Mais, comme l'épisode qui suit le montre, la langue traduite peut aussi être sujette à une action de censure.

Les Pays-Bas ont connu peu après l'investiture de Joe Biden une controverse linguistique autour du processus de traduction en hollandais de la jeune poète américaine Amanda Gorman, qui avait lu un de ses poèmes lors de cette cérémonie. La censure visait en l'occurrence l'identité de la personne choisie pour effectuer cette traduction. Victime d'une campagne de « cancelling », cette personne – également jeune poète, distinguée par le prestigieux International Booker Prize – avait préféré se retirer du projet alors même que l'auteure originale avait donné son approbation explicite. Au cœur de la controverse se trouvaient des critères de race, puisqu'il était reproché à la personne choisie pour traduire le texte de ne pas partager la descendance africaine de son auteure.

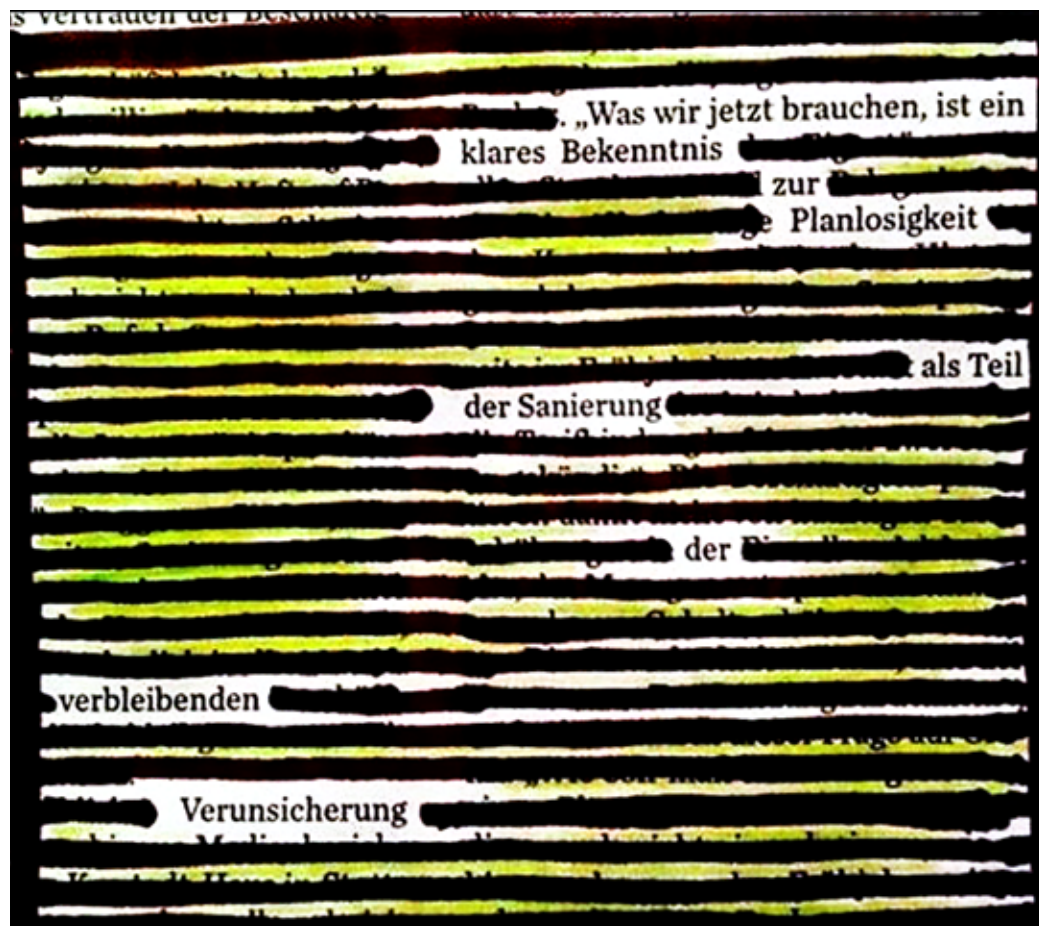
Cet épisode pose de nombreuses questions sur la nature de la traduction en tant que processus de transfert d'un texte d'une langue et d'une culture vers une autre ainsi que sur les critères de compétence à retenir chez la personne chargée de ce transfert. On peut évidemment se demander quelle est la légitimité d'une action qui retire à l'auteure originale la liberté de choisir la personne responsable de la traduction, et qui, par conséquent, dépossède celle-ci de son texte.

1 Les formes de féminin et masculin génériques sont alternées dans ce texte.

2 Jenkins, Baker et Dewey (2017).

3 Cappelen, Lepore et McKeever (2023).

Un exemple de poésie de la censure (*blackout poetry*), issu du travail de Dirk Bathen. Le texte original caviardé donne lieu à un second texte, ici sémantiquement vide, typique d'une langue de bois.



Regard métalinguistique

Mais, au-delà de ces considérations d'autorité, cette remise en cause, fondée sur des critères d'identité, de la validité d'une traduction, exclure la possibilité de traduire un texte afin d'en permettre le transfert vers une autre culture, et donc vers d'autres profils identitaires. Cette forme de censure s'appuie sur une conception de l'interprétation d'un texte – et donc de sa traduction – comme un processus cloisonné et non pas comme une occasion d'entrer dans une réalité autre. Paradoxalement, une telle approche, qui cherche à maximiser les similitudes identitaires entre une auteure et son traducteur, semble conduire à une impasse langagière, puisqu'elle sous-entend que seule l'auteure originale du texte est susceptible d'interpréter – et de traduire – ce dernier de façon adéquate.

Cette même forme d'impasse linguistique semble aussi être au cœur de la censure qui a frappé il y a un an un historien de l'art à Princeton dont le cours portait sur la matérialité de la langue, ou comment les mots peuvent être perçus comme des objets. Dans le cadre de cet enseignement, la discussion a porté sur un poème éminemment métalinguistique publié dans un recueil de l'auteur noir américain Jonah Mixon-Webster qui explore la matérialité linguistique du « n-word » en l'imprimant sur plus de vingt pages⁴.

⁴ Mixon-Webster (2021).

En publiant un poème portant sur la matérialité de ce mot, l'auteur nous invite à une réflexion sur les connotations d'oppression qu'il véhicule. Cette réflexion commence nécessairement par l'acte de lecture du poème imprimé sur la page. En voulant empêcher que cette lecture puisse avoir lieu dans un contexte de cours académique, la censure non seulement musèle la volonté communicative du poète, mais, ce faisant, elle empêche aussi la discussion nécessaire sur les formes d'oppression dont a été et est victime la communauté afro-américaine de se développer dans un contexte académique. Là encore il semble que l'attaque contre la liberté académique manque sa cible.

Ce qui ressort de ces quelques exemples, c'est que la première condition qui permette à la liberté académique d'exercer sa fonction et de favoriser l'épanouissement d'un débat sur les questions de fond qui touchent nos sociétés est d'assurer que le monde académique puisse faire usage de la langue, que ce soit pour transmettre la connaissance, pour faire dialoguer les cultures ou pour exposer les discours d'oppression.

●

Références

- Cappelen, Herman, Ernest Lepore et Matthew McKeever (2023) : Quotation, in : The Stanford Encyclopedia of Philosophy, Edward N. Zalta & Uri Nodelman (éds.).
- Jenkins, Jennifer, Will Baker et Martin Dewey (éds.) (2017) : The Routledge Handbook of English as a Lingua Franca, Londres, Routledge.
<https://doi.org/10.4324/9781315717173>
- Mixon-Webster, Jonah (2021) : Poetics of the Iterative : On the N-Word in Black Poetry & Language (Part I).
<https://www.poetryfoundation.org/harriet-books/2021/10/poetics-of-the-iterative-on-the-n-word-in-black-poetry-language>, consulté le 4 décembre 2023.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10377618>

L'auteur

Didier Maillat est professeur ordinaire de linguistique anglaise à l'Université de Fribourg. Il est membre du comité de la Société suisse de linguistique, qu'il a présidée, et fait partie du groupe de travail de l'ASSH consacré à la liberté académique. Sa recherche en pragmatique cognitive porte sur les phénomènes de construction du sens linguistique et plus particulièrement sur les processus inférentiels qui s'y rapportent. Il a ainsi travaillé sur les mécanismes qui sous-tendent les discours manipulateurs, de désinformation et de propagande.



Bildessay

Die feinen Unterschiede zwischen Hell und Dunkel

Bilder: Derek Crawford

Text: Christian Weibel

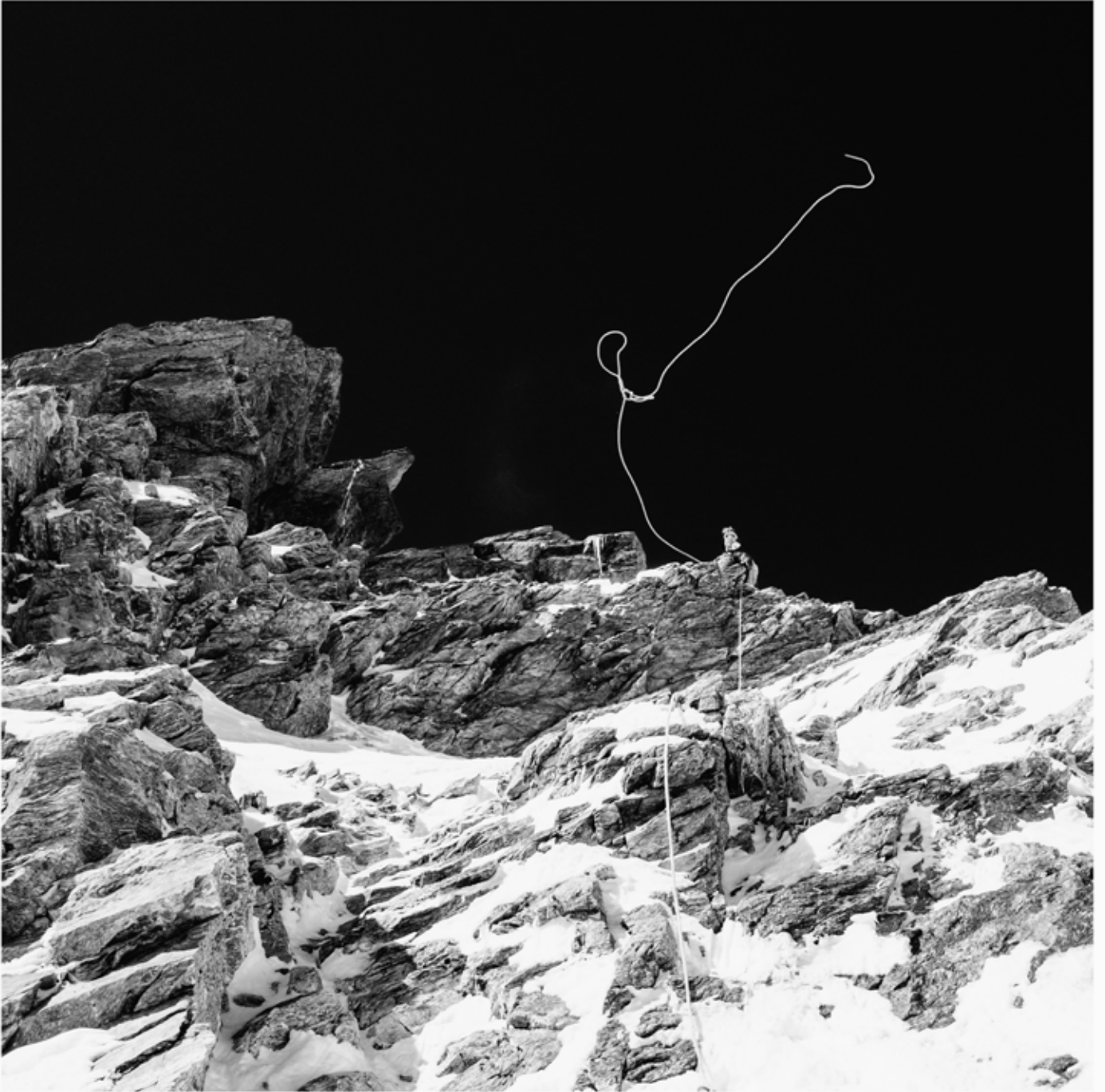
Kuration: Howald Biberstein

Derek Crawford ist nicht Fotograf, was ihn nicht daran hindert, zu fotografieren. Die Aufnahmen seiner Serie «Quietude» reflektieren Augenblicke der Freiheit und Geistesgegenwart. Konturen verfließen bald im Weiss der Wolken und treten umso deutlicher in der zerklüfteten Felslandschaft hervor. Das Motiv seiner Bilder entspringt dem vitalen Bedürfnis nach freiem Tätig- und Fokussiertsein, das sich in Situationen einstellt, in denen jeder Schritt zählt.

Freiheit ist nicht nur Voraussetzung für Schaffen in Kunst und Kultur, sondern zeichnet auch den Menschen selbst aus, insofern sie verantwortungsbewusstes Denken, Wollen und Handeln ermöglicht. Das Bergsteigen bietet im Unterschied zur Bildbetrachtung zwar Risiken, ist aber physisch und metaphorisch Ausdruck von Souveränität, nach eigenem Ermessen Entscheidungen zu treffen, Wertschätzung von Weggefährten und Respekt gegenüber der Natur, die stellenweise nach Unwegsamkeiten den Blick freigibt: hier auf ein kontrastreiches Chiaroscuro aus Schnee und Stein, da auf ein von den Elementen geprägtes Relief mit fließenden Übergängen.

Derek Crawford n'est pas photographe, ce qui ne l'empêche pas de prendre des photos. Les clichés de sa série « Quietude » reflètent des moments de liberté et de pleine conscience. Les contours se fondent bientôt dans le blanc des nuages et ressortent d'autant plus clairement dans le paysage rocheux déchiqueté. L'inspiration de ses photos prend sa source dans le besoin vital d'agir librement et de se concentrer, qui se manifeste dans des situations où chaque pas compte.

La liberté n'est pas seulement une condition à la création dans le domaine de l'art et de la culture, elle caractérise l'être humain lui-même, dans la mesure où elle lui permet de penser, de vouloir et d'agir de manière responsable. Contrairement à la contemplation des images, l'alpinisme comporte certes des risques, mais il est l'expression physique et métaphorique d'une souveraineté dans la prise de décisions indépendante, de l'estime pour les compagnons de route et du respect de la nature, laquelle ouvre notre regard, par endroits, après que nous avons franchi un terrain accidenté : ici sur un clair-obscur contrasté de neige et de pierre, là sur un relief aux transitions douces, façonné par les éléments.













Freiheit zur Reflexion

Akademisches Denken als Privileg und Verpflichtung

Ursula Ganz-Blättler

Akademisches Arbeiten erfordert eine Lizenz zum gründlichen Nachdenken, welche die Lehr- und Forschungsgemeinschaften an unseren Hochschulen zur Demut wie zur Wachsamkeit anhält. Zur Demut, weil reflexives Denken und Handeln ein Privileg darstellt, das in radikal beschleunigten Gesellschaften wie der unsrigen wie aus der Zeit gefallen erscheint und entsprechenden Legitimationsbedarf weckt. Zur Wachsamkeit, weil die gesellschaftliche Wertschätzung dieses akademischen Privilegs abnimmt, nicht zuletzt befeuert durch jene politischen und wirtschaftlichen Kräfte, die im kritischen Reflektieren von individueller Lebensqualität und sozialem Miteinander keinen Mehrwert erkennen für die Bewältigung der wachsenden Herausforderungen im Hier und Jetzt.

Zu Beginn eine Anekdote: Im Jahr 1993 hatte ich als Stipendiatin des Schweizerischen Nationalfonds die Gelegenheit, am Departement für Radio, Television und Film der Universität Austin (Texas) Lehrveranstaltungen für Visiting Scholars aus aller Welt zu belegen. In besonderer Erinnerung bleibt mir der Filmwissenschaftler Tom Schatz, der uns immer wieder einbläute, die Grundfrage zu stellen: «What's at stake?» Was stand auf dem Spiel oder, mit anderen Worten, was genau stand zur Diskussion bei den Dingen, die uns herausforderten, nachzuhaken und tiefer zu graben? Ich war erst wenige Tage an der Universität, als ich von zuhause – per Telefax – zwei Jobangebote für die Zeit nach dem Stipendium bekam. Ich hatte die Wahl zwischen einer Assistenzstelle

an der Universität Zürich und einem Redaktionsvolontariat im Serieneinkauf des Schweizer Fernsehens. Ich fragte Tom Schatz um Rat, der meine Situation wie folgt auf den Punkt brachte: «You've got the chance to look at TV from the outside. Or from the inside.» An diesem Scheideweg habe ich die Aussenperspektive gewählt und meinen weiteren Weg in Unterricht und Forschung – auch wenn er weniger lukrativ und häufig steinig genug war – nie bereut.

Akademisches Denken als reflexive Praxis mit Umsicht und Tragweite

Wenn wir vom spezifischen Blick reden, der akademisches Denken auszeichnet, meinen wir ein gerichtetes und methodisch geleitetes und gezieltes Schauen, das auf vorgegebene Ansichten – etwa in Form von Annahmen und Leitfragen – und vorgesetzte Linsen – in Form von Theorien und Hypothesen – Bezug nimmt und dabei gerne «um die Ecke denkt» und kreativ mit den eigenen Scheuklappen und erwartbaren Brechungen umgeht. Von dadurch gewonnenen Erkenntnissen ist zu erwarten, dass sie in Übereinstimmung mit der akademischen «Denkschule» unterschiedliche Auflagen an Systematik und Transparenz erfüllen, bevor sie für andere Betrachtende intersubjektiv nachvollziehbar und hinreichend verständlich werden und via entsprechende Übersetzungsleistungen hoffentlich auch alltagstauglich.

Ein solches reflexives Denken setzt einerseits Distanz voraus, und sei es nur den metaphorischen Schritt zurück vom implizit standardisierten Alltagsdenken zur Hinterfragung dieser Standards, und andererseits Methodik, insofern andere Standards berücksichtigt werden, bevor Erkenntnisse über das bereits (vermeintlich immer schon) Gewusste gewonnen werden können. In dieser besonderen Haltung und Sichtweise, die durch einen systembedingt reflektierten Blick geprägt ist, liegt die Chance, anschlussfähiges Wissen auch über Fächer- und Fakultätsgrenzen hinaus zu generieren und immer wieder neu zu verhandeln. In dieser Haltung liegt aber auch ein zentraler Aspekt jener Freiheit, die wir meinen, wenn wir von akademischer Freiheit reden.

Es ist die Freiheit, anders zu denken und zu argumentieren als in den gewohnten Bahnen. Und es ist die Freiheit, kollektiv bewirtschaftete Binsenwahrheiten ebenso kritisch in den Blick zu nehmen wie blinde Flecken, Tabuzonen und andere No-Go-Areas.¹ Mit im Spiel sind dabei zwei Voraussetzungen, die akademisches Denken historisch verorten und institutionell stützen: erstens die fächerspezifischen Gütekriterien, denen Genüge getan werden muss, um wissenschaftliche Gültigkeit beanspruchen zu können, und zweitens – im Sinne eines übergeordneten Relevanzkriteriums – der glaubhafte Nachweis eines gesellschaftlichen Interesses an den solcherart betrachteten Phänomenen oder Problemen.

Forschung als reflexiv-kritische Tätigkeit

«Reflektieren» bezieht sich bei Fragen der Physik auf die Beugung von Wellen beim Kontakt mit unterschiedlichen materiellen Oberflächen. In solchen Zusammenhängen werden weitaus differenziertere Sachverhalte abgebildet als nur gerade die Verdoppelung bestimmter Faktenlagen in einem (Zerr-)Spiegel. Sicher bietet sich die Optik als Quelle physikalisch inspirierter Sprachbilder an, wenn es explizit um ein analytisches «Hinschauen» geht. Es ist aber auch zulässig, die Rolle des Reflektors in weitere sinnbildliche Zusammenhänge zu stellen, etwa als Interpretation der Resultate einer experimentellen Versuchsanordnung, die den kritischen Kontrollblick auf die Versuchsanlage zwingend miteinschliesst.



Ein Bild aus Aegidius Albertinus' «Hirnschleiffer» (1664) zeigt sinnbildlich den Spiegel des «Nosce te ipsum» und sein (desillusionierendes) Selbsterkenntnispotenzial. Im moralischen Traktat spielt auch «Fürsichtigkeit», eine vorausschauende Verständigkeit, Vorsorge und Vorbedachtsamkeit, eine wichtige Rolle.

Diese reflexive Haltung stellt auf einer Metaebene die Fragen nach der Verortung des untersuchenden «Ich» oder «Wir», nach implizierten Zielvorstellungen, nach adressierten Personen und Gültigkeitsbereichen und lässt sich so als wichtiger Beitrag zur institutionellen (Selbst-)Kritik verstehen. Sie erinnert aber auch daran, was die Natur- und Technikwissenschaften von den Geistes- und Sozialwissenschaften, auch Humanities genannt, abgrenzt: Ich spreche vom menschlichen Faktor, der dort häufig als Fehlerquelle und damit potenzieller «Störfaktor» gilt, während er hier prominent ins Zentrum der Aufmerksamkeit rückt, und zwar in wechselnden Rollen als wahrnehmendes Subjekt, als Objekt einer Beobachtung zweiter Ordnung oder als fallweise mitzuberücksichtigender Einflussfaktor.

1 Umberto Eco verweist in seinem Standardwerk «Wie man eine wissenschaftliche Abschlussarbeit schreibt» auf die Vielfalt der Zielvorstellungen für das, was humanistische Forschung kann, darf und soll. Neben der klassischen Analyse, die anhand von Fragen Indizien sammelt und ergebnisorientiert interpretiert, gibt es die systematische Beschreibung von Mustern, das Kartieren neu erschlossener Forschungsfelder, die auf teilnehmende Beobachtung angewiesene Frage des «Warum» und schliesslich das interventionistische (das heisst auf Verbesserung gerichtete) Aufzeigen von Problemen und Entwickeln von Lösungsstrategien.

In Bewegung bleiben dank interdisziplinärer Perspektivenvielfalt

Zur Illustrierung des zuletzt Gesagten möchte ich auf zwei wissenschaftliche Forschungsbereiche verweisen, die von einer stärkeren Verknüpfung naturwissenschaftlich begründeter und geistes- und sozialwissenschaftlich informierter Beobachtungen nur profitieren können, wenn Scheuklappen abgelegt und bestehende Vorbehalte stärker hinterfragt werden, als das bisher der Fall war. Ich spreche von den Gender Studies («Geschlechterforschung») einerseits und der Klimaforschung andererseits. Beide interdisziplinären Fachgebiete nahmen um die Mitte der 1970er-Jahre international Fahrt auf: das eine mit dem Wind der zweiten Feminismuswelle in den Segeln, das andere im Fahrwasser der 1972 veröffentlichten Warnungen des Club of Rome, der das Anwachsen der Weltbevölkerung und den kapitalistisch begründeten Wachstumszwang als vordringliche Bedrohungen für die Vielfalt des Lebens auf dem Planeten Erde identifizierte.

Zur Frage nach der Herleitung und Überwindbarkeit patriarchaler Strukturen traten im ersten Beispiel Überlegungen zu binär kodierten Rollenerwartungen und deren Veränderbarkeit; der aus dem angelsächsischen Raum übernommene Gender-Begriff wurde dabei zum Synonym für die tief in die gesellschaftliche Matrix eingeschriebenen sozialen Geschlechternormen, die wichtige (Macht-)Zusammenhänge festschreiben und gleichzeitig normalisieren. Derweil erfuhr die naturwissenschaftlich begründete Beschäftigung mit den Folgen zunehmender CO₂-Emissionen auf die klimatischen Gegebenheiten zu Wasser und zu Land einen erheblichen Rückschlag, als mit dem Fall der Mauer der Siegeszug der kapitalistischen Marktwirtschaft über das vordergründig gescheiterte Projekt des Kommunismus ausgerufen wurde. Es ist wohl in diesem Zusammenhang zu erklären, warum eine 1983 durch die Schweizer Naturforschende Gesellschaft in Umlauf gebrachte Broschüre zum Treibhauseffekt mit dem unverblühten Untertitel «Unterwegs zur Klimakatastrophe durch Kohlendioxid» praktisch keine Resonanz fand. Gemäss der Überlieferungsgeschichte durch das Forum für Klima und globalen Wandel (ProClim) wurde sie erst kürzlich wieder «ausgegraben», wie ein archäologisches, aus der Zeit gefallenes Relikt.

Die Gender Studies sind mittlerweile ebenso in der öffentlichen Aufmerksamkeit präsent wie die im zweiten Beispiel angesprochene Klimaforschung – und ähnlich umstritten, aber aus anderen Gründen. Im Sinne der Perspektivenvielfalt wäre zu wünschen, dass öffentlichkeitswirksam ausgetragene «Grabenkämpfe» nicht als Spaltung gelesen werden, sondern als notwendige Flurbereinigung unter Aspekten dezidiert artikulierter Generationenunterschiede – und vielleicht auch als Bestätigung für die 2020 von van Schaik und Michel vertretene These, wonach feministische Wissenschaft biologische Zusammenhänge zu lan-

Résumé

L'article se focalise sur la réflexion en tant que compétence clé de l'activité académique et souligne la nécessité de collaborer au-delà des frontières disciplinaires et facultaires afin de faire face ici et maintenant de manière adéquate aux situations problématiques qui nous confrontent à toujours davantage de défis. La réflexion exige de la distance, du temps et un échange continu. Les exemples des études genre et de la recherche sur le climat montrent comment la diversité des perspectives interdisciplinaires peut être à l'origine d'impulsions décisives. L'attitude qu'exigent les débats approfondis et clairvoyants sur les questions de recherche peut aussi être décrite comme une perspective extérieure privilégiée, avec la responsabilité de démontrer la pertinence de la recherche académique pour la société à travers le temps et de permettre des connexions avec la pratique. Cette attitude implique en outre une liberté de penser hors des sentiers battus, en examinant d'un œil critique les truismes (apparents), les angles morts, les zones taboues et d'autres territoires peu fréquentés. Elle est également caractérisée par une certaine liberté face à la pression de l'accélération actuelle ou, autrement dit, par un temps de maturation qui est essentiel pour la qualité du travail académique.

ge als männlich besetzte Domäne zurückwies und faktisch vernachlässigte, was den einschlägigen Forschungsstand von Schaik und Michel zufolge gegenüber wichtigen Ergänzungen und Differenzierungen immunisierte.² Dabei ist die Breitenwirkung der Gender Studies so unbestritten wie ihre akademische Fundierung: Ich erwähne nur die von Andrea Maihofer gegründete «Basler Schule», mit argumentativen Schwergewichten wie Franziska Schutzbach und Markus Theunert unter den Ehemaligen.

Hingegen muss sich die prognostizierende Klimaforschung nicht mehr länger verteidigen gegen den Verdacht mangelhafter wissenschaftlicher Stringenz. Sie ist gerade in der Schweiz fest etabliert und gilt als international federführend. Aber auch sie hat mit einem Bias zu kämpfen, zu dessen Überwindung die vermehrte Zusammenarbeit mit den Human-

2 In ihrem Buch «Die Wahrheit über Eva» weisen van Schaik und Michel darauf hin, dass Biologie beim Homo sapiens zwar geschlechtsspezifische Möglichkeiten eröffne (etwa hinsichtlich der Befriedigung eines Kinderwunsches), sich daraus aber weder biologisch begründete Ansprüche noch Determinierungen ableiten liessen. Den Versuch, Biologie anders als in der patriarchalen Perspektive zu deuten, unternimmt aktuell Cat Bohannon mit ihrem Buch «Eve» (2023).

ities dringend angezeigt ist. Ein entsprechendes Statement des seit 1988 bestehenden Forums ProClim liest sich 2023 so: «Da Wissen alleine nicht zum Handeln führt, setzt ProClim heute vermehrt auch auf sozial- und geisteswissenschaftliche Aspekte in der Klimaforschung.»³ Gut so. Vielleicht erwarten uns dann endlich von Computerspielen inspirierte Zukunftsszenarien für die Verschiebung der Klimazonen und benutzerfreundliche Apps, die nach Branche und Lebensstil aufgeschlüsselte Anpassungsstrategien inklusive Reduktion der einschlägigen «Fussabdrücke» vorschlagen. Es gibt in dieser Hinsicht viel zu tun, aber es bleibt denkbar wenig Zeit.⁴

Praxisrelevante Reflexionskompetenzen

Bereits der Soziologe Alfred Schütz hat in einem Aufsatz von 1945 zu den «vielfältigen Wirklichkeiten» («multiple realities»), in denen wir uns bewegen, dafür plädiert, Wissenschaft nicht als eine Form beruflicher Tätigkeit aufzufassen, sondern als eine besondere Einstellung zur umgebenden Lebenswirklichkeit, im Sinn einer bewusst gewählten und vom pragmatischen Alltagsdenken abgegrenzten Form der Aufmerksamkeit («attention to life»). Folgt man Schütz, lässt sich wissenschaftliches beziehungsweise akademisches Denken genauso wie jede andere für das Gemeinwesen nützliche Kompetenz aneignen. Massgebend bleibt aber als Grundlage für ein längerfristiges und sinnvolles Wirken in akademischen sowie nicht akademischen Settings immer die aktiv eingenommene reflektierte Haltung gegenüber den Dingen.

Wer Wissenschaft betreibt, tut dies mit anderen Worten weder als ganzer Mensch noch als neutrales Werkzeug, das komplett abgekoppelt wäre von anderweitigen Befindlichkeiten, wie etwa einer Wohnungssuche im urbanen Grossraum, der Zugehörigkeit zu einer religiösen Gemeinschaft, dem familiären Status als Alleinerziehende oder bestehenden Allergien gegen Hausstaub oder Hundehaare. Das alles kann (und darf) zu prägenden Erfahrungen und Erkenntnissen führen, die als treibende Kraft in argumentativ angereicherte Projekte diverser Ausrichtung Eingang finden. Und doch hat dieses alltägliche Grundrauschen in den Hintergrund zu treten, sobald es um den spezifisch wissenschaftlichen und regelgeleiteten Blick geht, der die in Aussicht gestellte Einzelfallstudie oder Untersuchungsanlage als solche vom standardisierten Alltagsdenken ausnimmt und etwa im Licht einer (inter-)disziplinär geleiteten Deduktion oder Induktion betrachtet.

Für Schütz unterscheidet der Faktor Zeit das auf Einflussnahme bedachte menschliche Handeln (im Hier und Jetzt) von abgeschlossenen Handlungen, deren Ausmass und Konsequenzen sich erst durch den prüfenden Blick in den Rückspiegel erschliessen. Deshalb braucht nicht nur die durch Erfahrung klug gewordene Einschätzung vor uns liegender Forschungsfelder zeitliche Distanz, sondern auch die kontrollierte Transformation von gesammelten Eindrücken



Die Géode omnimax ist eine Kuppel im Parc de la Villette der Cité des sciences et de l'industrie in Paris, die aussen den Himmel reflektiert und im Innern ein «grenzenloses Kino» verspricht.

3 ProClim (2023).

4 Ein gelungenes Beispiel für die Integration von Theorie und Praxis stellt der von Kim Stanley Robinson veröffentlichte (und Fredric Jameson gewidmete) Roman «The Ministry of the Future» dar, der von einem in Zürich angesiedelten Ministerium für die Belange zukünftiger Generationen handelt. Der Autor fächert darin in der Prosa harter Science Fiction ein Kaleidoskop pragmatischer Lösungsansätze für brennende Fragen gesellschaftlicher Handlungsmacht und -ohnmacht auf.

und argumentativ begründeten Schlussfolgerungen in heuristisches oder empirisches Wissen. Im Umkehrschluss erfordert die hier gemeinte Freiheit zur Reflexion einen umfangreichen Schutz vor alltagsbedingtem Beschleunigungsdruck zugunsten einer explizit zugestandenen «Zeit der Reife», die wissenschaftlicher Arbeit schon nur deshalb gut zu Gesicht steht, weil sie seit jeher als Qualitätsmerkmal gilt und mittlerweile auch in unserem Alltagsdenken als Kriterium für Nachhaltigkeit wieder an Bedeutung gewinnt.⁵

Bleibt die Frage, inwiefern sich der aufklärerische Anspruch, Farbe zu bekennen und Stellung zu beziehen, verträgt mit dem akademischen Anspruch, Distanz zu wahren. Zugleich stellt sich die Frage, inwiefern akademische Distanz nicht die Gefahr beinhaltet, dass die alltäglichen Sorgen und Nöte der Menschen systematisch ausgeblendet werden. Schütz würde abwinken, weil er dem Intellekt – in Verbindung mit Zurückhaltung und institutioneller Selbstreflexion und -kritik – nicht mehr Gewicht beimisst als jedem anderen Werkzeug, solange es dem Gemeinwohl dient. Das bedeutet wiederum, dass die Welt, in der wir leben, zwar unweigerlich komplexer und deren sorgsame Behandlung im Spannungsfeld divergierender Kräfte und Meinungen zunehmend herausfordernder wird, der Rekurs auf ein gemeinschaftlich betriebenes Reflektieren als akademisches Projekt unter diesen Umständen aber umso mehr an Relevanz und Dringlichkeit gewinnt, weil so vieles auf dem Spiel steht beziehungsweise «at stake» ist. Die Einladung zur (weiteren) Beteiligung an den grossen gesellschaftlichen Debatten dieser Zeit gilt. Ihr wird durch innovative Impulse, historische Rückblicke, diskursive Vergleiche, transdisziplinäre Verknüpfungen und die Bereitschaft zum Perspektivenwechsel immer wieder Nachdruck verliehen. Think about it!

●

5 Zur Slow-Science-Bewegung spezifisch vgl. Berg und Seeber (2016); zu den ökonomischen Zwängen, die der Forderung nach Entschleunigung entgegenstehen, vgl. Baumol (2012), worin der Autor die seit 1965 beobachtete Stagnation menschlicher Kopf- und Handarbeit als «Kostenkrankheit» diagnostiziert, die kreative und zuwendungsorientierte Tätigkeiten faktisch vom Wachstumspostulat ausnimmt, weil sich jede Bemühung um Produktivitätssteigerung unmittelbar auf die Qualität der zu erbringenden Dienstleistung auswirkt.

Literatur

- Baumol, William J. (2012): *The Cost Disease. Why Computers Get Cheaper and Health Care Doesn't*, New Haven, London.
- Berg, Maggie und Barbara K. Seeber (2016): *The Slow Professor. Challenging the Culture of Speed in the Academy*, Toronto.
- Bohannon, Cat (2023): *Eve. How the Female Body Drove 200 Million Years of Human Evolution*, New York.
- Eco, Umberto (2020 [1977]): *Wie man eine wissenschaftliche Abschlussarbeit schreibt*. Doktor-, Magister-, Diplomarbeit in den Geistes- und Sozialwissenschaften, Stuttgart.
- Forum für Klima und globalen Wandel (ProClim) (2023): *Das Klima seit den 1980er-Jahren im Brennpunkt – 35 Jahre ProClim* (Meldung vom 24.8.2023).
- Robinson, Kim Stanley (2021): *The Ministry of the Future*, London.
- Schütz, Alfred (2003 [1945]): *Über die mannigfaltigen Wirklichkeiten*, in: ders.: *Theorie der Lebenswelt 1. Die pragmatische Schichtung der Lebenswelt*, Konstanz, S. 177–248.
- van Schaik, Carel und Kai Michel (2020): *Die Wahrheit über Eva. Die Erfindung der Ungleichheit zwischen Männern und Frauen*, Reinbek bei Hamburg.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10404424>

Zur Autorin

Ursula Ganz-Blättler ist habilitierte Film- und Fernsehwissenschaftlerin und unterrichtete zuletzt als Dozentin an der Universität St. Gallen. Sie hat zu Reisetagebüchern im späten Mittelalter und zu Erzählstrategien in US-amerikanischen Krimserien publiziert und ist Vizepräsidentin der Schweizerischen Gesellschaft für Symbolforschung. Seit 2017 ist sie zudem als Patiententränerin in der klinischen Krebsforschung tätig.



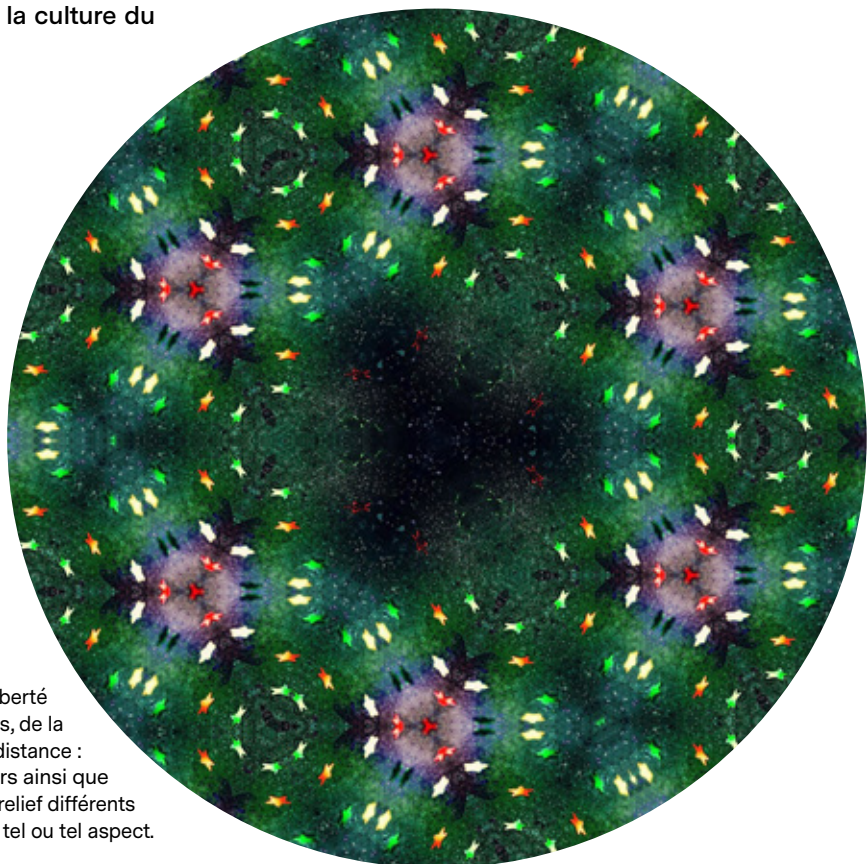
Les facettes de la liberté académique en Suisse

Christian Weibel

Traduction : Fabienne Jan

Les contours de la liberté académique en Suisse dressent un tableau hétérogène de la situation. C'est ce que suggère une enquête qualitative mandatée par l'ASSH sur l'atmosphère de la recherche, le climat d'enseignement et la culture du débat au sein des hautes écoles suisses.

L'accent mis sur les thèmes liés à la liberté académique dépend, entre autres, de la perspective et de la proximité ou de la distance :
les chercheuses et chercheurs ainsi que
les journalistes peuvent mettre en relief différents
sujets et se focaliser sur tel ou tel aspect.



La liberté académique représente une valeur clé pour les établissements d'enseignement supérieur. En ces temps agités, elle suscite de plus en plus de réflexions et de débats et s'avère être une pierre de touche décisive pour l'importance sociale de la recherche et de l'enseignement. Quel est son sens ? et sa portée ? À quoi se réfère-t-elle, contre quoi protège-t-elle et à quoi sert-elle ? S'applique-t-elle exclusivement à la transmission de connaissances et de compétences spécifiques dans les hautes écoles ou comprend-elle également les prises de parole publiques sur des thèmes d'actualité, qu'il s'agisse de l'utilisation de l'écriture inclusive, des effets du changement climatique ou des conflits armés ?

La liberté académique, comme le titrait récemment un journal, est menacée par des idéologies et des mouvements militants. Il manquerait une conception généralement acceptée de l'université en tant que lieu de dialogue ouvert, qui autorise différents points de vue et permette de se confronter de manière critique et distanciée avec des œuvres du passé qui ne correspondent pas aux valeurs sociales actuelles. Des journalistes ayant par ailleurs mis en avant à diverses reprises la possibilité d'une (auto)censure, il est difficile d'évaluer le bien-fondé de telles inquiétudes – l'ampleur et la teneur des thèses non exprimées, des ouvrages non traités ou des cours non dispensés.

Un groupe de travail de l'ASSH identifie les besoins de discussion

Ces derniers temps, le débat sur les contours de la liberté de la recherche et de l'enseignement n'est toutefois mené pas seulement par les médias, mais aussi par les membres des hautes écoles eux-mêmes, et ce dans le cadre de publications et de manifestations scientifiques¹. Afin d'identifier les besoins de discussion ainsi que les développements actuels sur le thème de la liberté académique, l'ASSH a mis sur pied en 2022 un groupe de travail interdisciplinaire qui se penche sur ces questions et réfléchit au rôle du pouvoir, des minorités et des médias ainsi qu'à des aspects tels que le tabou et la tolérance. Après un échange d'idées sur les avantages et les inconvénients d'une enquête, l'entreprise de recherche politique et de communication gfs.bern a été chargée de réaliser des entretiens qualitatifs guidés avec vingt représentant·e·s de hautes écoles dans le domaine des sciences humaines et sociales, sélectionné·e·s sur la base de critères tels que la discipline, la position, l'affiliation et le sexe². Outre la liberté académique, l'environnement de recherche et d'enseignement ainsi que la culture du débat dans les hautes écoles

suisses ont été abordés. L'un des objectifs de l'étude était de compléter la discussion au sein du groupe de travail de l'ASSH par d'autres points de vue et d'identifier d'éventuels angles morts.

Indices de divergence entre le discours médiatique et la pratique vécue

Les déclarations non représentatives des personnes interrogées ouvrent un vaste champ. Ainsi, parmi les propos exprimés, il a notamment été question de la préoccupation face au fait que les disciplines des sciences humaines et sociales sont moins soutenues financièrement et moins reconnues par la société que la recherche en sciences naturelles et la recherche appliquée. Il a été en outre mentionné qu'une sensibilisation accrue à des thèmes tels que le genre et la diversité peut conduire à des discussions constructives ainsi qu'à des modifications des programmes de cours portant l'empreinte de contenus identifiés comme discriminatoires. Alors que l'une des personnes interrogées considère qu'il n'y a pas de limite à la pression morale légitime, d'autres font état d'une culture du débat affaiblie, dans laquelle les individus tentent d'éviter les points de vue controversés en raison de potentielles réactions ou conséquences négatives. Bien que les différentes positions ne permettent pas de dégager une image claire de la situation, certains indices montrent qu'il convient de faire la distinction entre un discours médiatique sur la liberté académique d'une part et la pratique vécue dans les hautes écoles d'autre part.

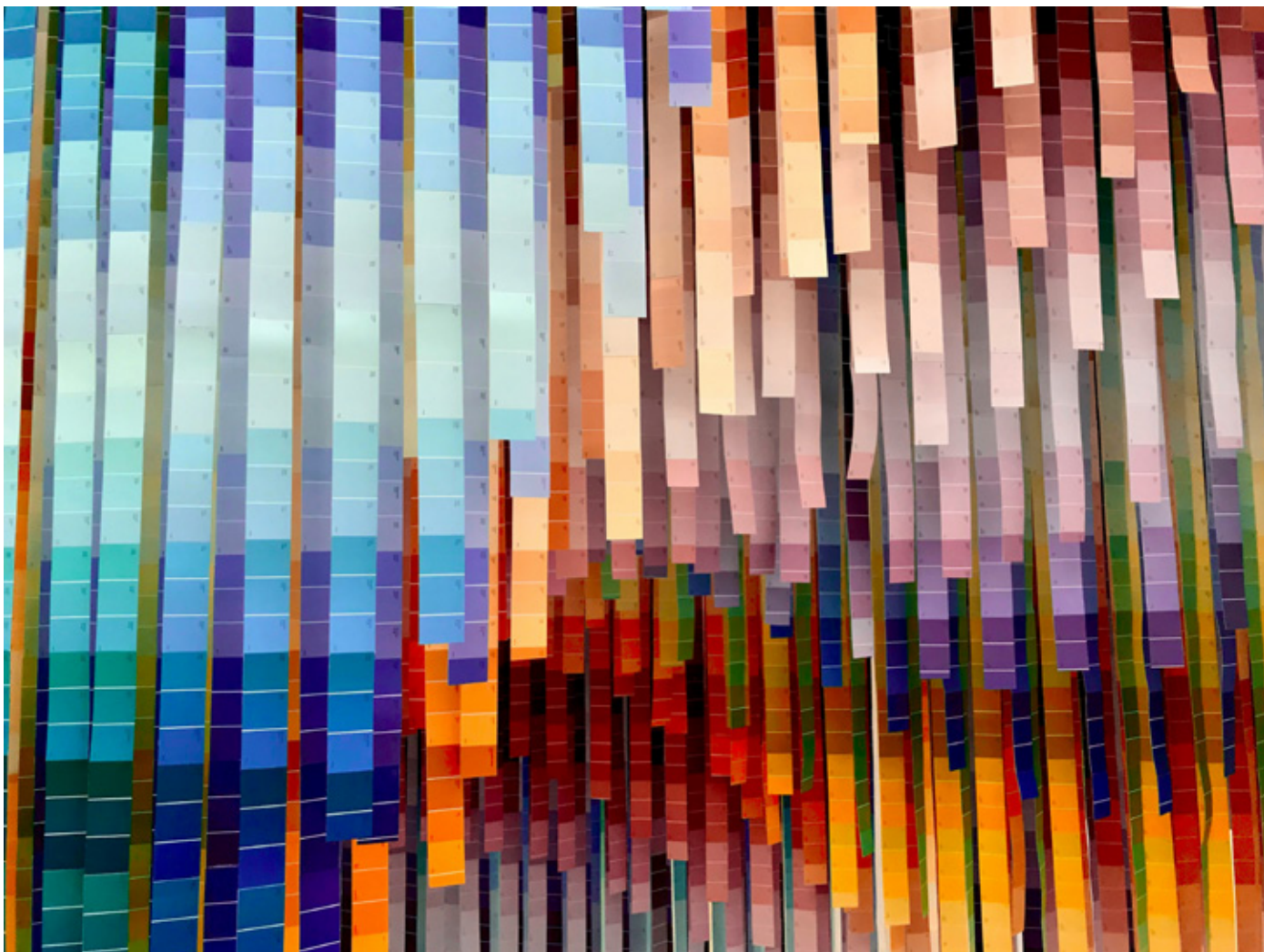
Des lois cantonales sur l'enseignement supérieur à l'esprit pionnier

Dans le contexte des discussions actuelles, l'ancrage légal et les étapes de son développement historique revêtent une importance particulière. Ce n'est que depuis l'entrée en vigueur de la Constitution fédérale de 1999 que la liberté de la science, ou plus exactement la « liberté de l'enseignement et de la recherche scientifiques », est explicitement garantie en tant que droit fondamental (art. 20). Il convient toutefois de noter que les cantons de Zurich et de Berne ont fait preuve d'un esprit pionnier en inscrivant expressément la liberté d'enseignement et d'apprentissage dans leurs lois respectives sur les hautes écoles dès les années 1830³.

1 Voir notamment Bundeszentrale für politische Bildung (2021) ; Frangville et al. (2021) ; Özmen (2021) ; Borsche (2022).

2 gfs.bern (2023).

3 Schwander (2008).



La liberté académique peut servir de test décisif pour le rôle de la recherche et de l'enseignement dans notre société. Elle présente un tableau aux multiples facettes, dont le contenu et les contours restent à préciser.

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, la pratique juridique du Tribunal fédéral, qui a été amené à se pencher sur la question de la liberté de la recherche en tant que droit constitutionnel non écrit, notamment en raison des restrictions cantonales en matière de procréation médicalement

assistée, apparaît également pertinente. Sans prendre position de manière définitive, un arrêt du Tribunal fédéral de 1989 indique que la liberté de la science constitue certes une « composante de l'ordre démocratique et de l'État de droit », mais que « ses contours et ses limites ne sont pas faciles à circonscrire », car les chercheuses et chercheurs non seulement ont besoin d'espaces de liberté, mais dépendent aussi à plusieurs égards des institutions étatiques⁴.

4 ATF 115 la 234 (1989). Traduction de la rédaction.

Zusammenfassung

Akademische Freiheit ist nicht nur ein Schlüsselwert für Hochschulen, sondern auch ein Lackmustest für die Rolle der Forschung und Lehre in unserer Gesellschaft. Ihr Facettenreichtum führt die Fragen mit sich, worauf sie sich bezieht, wovor sie schützt und wozu sie dient. Antworten darauf, welche Freiräume und Toleranzgrenzen die an Hochschulen gelebte Praxis prägen, sind Teil einer gesellschaftlichen Auseinandersetzung und schreiben sich in einen rechtlichen Rahmen ein, in dem auch Grundsätze der Forschungsförderung eine Rolle spielen. Wichtige Stimmen liefert überdies der medial und akademisch geführte Diskurs, in dem teilweise Bedenken wegen eines Verlusts an Meinungsvielfalt geäußert werden. Voten einer qualitativen Umfrage zu Forschungsatmosphäre, Lehrklima und Debattenkultur an Schweizer Hochschulen deuten auf ein heterogenes Stimmungsbild.

Le soutien de l'État sous le signe de la neutralité et de la pluralité

L'importance de l'encouragement étatique pour la recherche actuelle ne peut guère être surestimée. D'une part, la liberté de l'enseignement et de la recherche est mentionnée comme principe dans la loi sur l'encouragement et la coordination des hautes écoles (LEHE, art. 5) et doit être remplie comme critère pour l'accréditation institutionnelle des hautes écoles afin qu'elles puissent s'appeler « université », « haute école spécialisée » ou « haute école pédagogique » et recevoir des subventions fédérales. D'autre part, le principe selon lequel les domaines et méthodes dignes de recherche doivent être soutenus de manière aussi neutre et pluraliste que possible – c'est-à-dire en tenant compte de la diversité des opinions scientifiques – joue un rôle important dans l'encouragement de la recherche. Étant donné l'hétérogénéité des besoins en matière d'infrastructure et de financement, il ne convient toutefois ni de viser à une égalité de traitement aveugle, ni de déduire des droits concrets au financement⁵.

Sonder en continu les espaces de liberté et les limites de tolérance

Le cadre juridique de la liberté et de l'encouragement de la recherche ne fournit de toute évidence pas d'informations directes sur les facteurs sociaux ou spécifiques à la communication qui influencent l'atmosphère de l'enseignement et des études dans les hautes écoles. Dans quelle mesure les étudiant·e·s et les enseignant·e·s se rencontrent-ils dans le quotidien académique avec le respect et l'ouverture d'esprit nécessaires ? Dans quelle mesure les chercheuses et chercheurs se sentent-ils libres de communiquer publiquement leur expertise ou de prendre position (sur demande) dans des débats politiques ? Qui décide, et de quel droit, quelles opinions dépassent les limites de tolérance du discours scientifique ? L'enquête mandatée par l'ASSH confirme en quelque sorte l'impression de flou qui entoure la liberté académique décrite par le Tribunal fédéral en 1989. Car la manière dont nous définissons la liberté, en général et en fonction de la situation, dépend des limites que nous fixons. Les questions de savoir où se situent (ou devraient se situer) les limites de la liberté académique, comment elle peut être protégée et sur la base de quels critères elle doit être déterminée demeurent un débat social permanent. Le tableau hétérogène que dresse le sondage de l'ASSH est l'expression de ce processus de négociation aux multiples facettes.

•

5 Voir la loi fédérale sur l'encouragement de la recherche et de l'innovation (LERI), art. 6. Voir en outre Kley (2004).

Références

- Borsche, Tilman (2022) : Akademische Freiheit : Orte und Regeln des freien Wortes im Wandel geschichtlicher Kontextes, Baden-Baden.
- Bundeszentrale für politische Bildung (2021) : Aus Politik und Zeitgeschichte : Wissenschaftsfreiheit, vol. 46/2021, Bonn.
- Frangville, Vanessa et al. (2021) : La liberté académique. Enjeux et menaces, Bruxelles.
- gfs.bern (2023) : Liberté académique : environnement de recherche, climat d'enseignement et culture du débat dans les hautes écoles suisses. Rapport mandaté par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales, Berne.
<https://doi.org/10.5281/zenodo.7945736>
- Kley, Andreas (2004) : Die Wissenschaftsfreiheit (Art. 20 BV), in : Mauron, Pierre : Schweizerische juristische Kartothek : fortlaufend ergänzte Kartothek der eidgenössischen und kantonalen Rechts-, Wirtschafts-, Sozial- und Steuerpraxis nach dem neuesten Stand der Gesetzgebung und der Rechtsprechung, Genève, pp. 1-12.
<https://www.zora.uzh.ch/id/eprint/3861/>
- Özmen, Elif (2021) : Wissenschaftsfreiheit im Konflikt. Grundlagen, Herausforderungen und Grenzen, Berlin.
- Schwander, Verena (2008) : Von der akademischen Lehrfreiheit zum Grundrecht der Wissenschaftsfreiheit. Entwicklung der Wissenschaftsfreiheit in der Schweiz aus verfassungsrechtlicher Sicht, in : Müller, Rainer Albert et Rainer Christoph Schwinges : Wissenschaftsfreiheit in Vergangenheit und Gegenwart, pp. 277-305.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10404401>

L'auteur

En tant que collaborateur scientifique de l'ASSH, Christian Weibel s'occupe entre autres de politique scientifique et coordonne le groupe de travail sur le thème de la liberté académique.



Pleds en retschertga

«Libera nos, Gangale!»

Vom Kinderspiel zur Sprachnormierung

Silvana Derungs

«Liberamus Domino!», riefen wir, wenn wir im Fangspiel unsere in einer Ecke gefangenen Spielkameradinnen und -kameraden mit einer kurzen Handberührung befreien wollten.

Fangspiel mit Befreiungsschlag

«Ins elegia in affon che peglia ils auters ed in che fa il guardian dalla perschun, vul dir quel ha da pertgira quels ch'ein pigliai en in cantun. Ils affons cuoran libramin entuorn; quels ch'ein vegni pigliai, ston ir el cantun. Sche quels ch'ein aunc libers vegnan da tucrar quels el cantun schend «Liberamus Domino!», lu ein quels tals liberai e san puspei cuorer entuorn. Il giug cala, cura che tuts ein en perschun.»

So habe ich das Spiel «Liberamus Domino» in Erinnerung. Die Spielbeschreibung aus dem 19. Jahrhundert kann man im Artikel «Liberamus» des Dicziunari Rumantsch Grischun (DRG) nachlesen. Zur Erklärung: Es werden ein Fänger bestimmt, der die anderen Kinder fängt, und ein Wächter, der die Gefangenen in einer Ecke beaufsichtigt. Können diejenigen, die noch frei sind, jene in der Ecke berühren und «Liberamus Domino» rufen, so können diese auch wieder frei herumrennen. Das Spiel endet, wenn alle im Gefängnis sind.

Ein gerade mal 20 Zeilen langer DRG-Artikel hat es geschafft, mich zurück in die Kindheit zu versetzen. Was dieses «Liberamus» eigentlich bedeutete, war uns Kindern schleierhaft, wohl irgendetwas mit «liberar» («befreien»). Aber immerhin tönte es durch den lateinischen Klang heldenhafter als vielleicht ein simples «libers!». Nach der DRG-Lektüre weiss ich nun, dass es sich beim Befreiungsspruch um eine Umgestaltung des lateinischen «Libera nos, Domine» («Befreie uns, o Herr») handelt. Wer hier genau aus sprachlicher Sicht rettete («liberamus») oder gerettet werden wollte («libera nos!»), war für den Spielspass irrelevant.

Sprachmagie und Sprachnormierung

Kindliche Sprache und Rettungsaktionen lieferten auch zentrale Impulse bei der Schaffung der sutselvischen Schriftsprache. Durch die unverfälschte, das heisst weder vom Deutschen noch von anderen Fremdwörtern beeinflusste Sprache der Kinder sollte das Romanische der Sutselva zunächst als Umgangssprache gestärkt werden. Diese Ideen stammten vom selbsternannten «Sprachbiologen» Giuseppe Gangale. Der italienische Philologe kam 1943 von Dänemark nach Graubünden und erhielt kurz darauf von der rätoromanischen Dachorganisation Lia Rumantscha den Auftrag, die orthografischen Normen für das Schamerromanische auszuarbeiten. Die Einwohnerinnen und Einwohner des Schams (Val Schons) mussten bis zu diesem Zeitpunkt nämlich mit dem Sursilvan als Schriftsprache vorliebnehmen. Giuseppe Gangale überzeugte die Val Schons, mit den inzwischen fast germanisierten Gemeinden am Heinzenberg (Mantogna) und im Domleschg (Tumleastga) zusammenzuspannen und eine gemeinsame Schriftsprache zu schaffen. Nur so sah er einen Weg, das Sutsilvan auch im Domleschg und am Heinzenberg zu retten. Gangale ereiferte sich und begeisterte andere für seine Wiederbelebungsaktion des Sutselvischen: Er rief die «Acziun Sutselva Rumantscha» ins Leben, gründete «scoletas» («Kleinkinderschulen») und organisierte romanische Kulturseminare mit rituellen Sitzungen. Die rätoromanischen Sprecherinnen und Sprecher sollten von ihren (zugeschriebenen) Minderwertigkeitsgefühlen befreit und wieder an die (angebliche) Ursprünglichkeit der einfachen Bauernsprache herangeführt werden, denn darin sah Gangale die grösstmögliche Nähe zum Vulgärlateinischen.

Gangales magisch-animistischen Anschauungen stiessen auch auf Skepsis und Ablehnung. Nichtsdestotrotz vermochten seine Vorschläge eine fünfte bündnerromanische Schriftsprache zu begründen. Aufbauend auf den (zentral gelegenen) Dialekt von Scharàns erarbeitete Gangale eine Deckmantelorthografie, die durch Vokalkombinationen und diakritische Zeichen vor allem den Lautunterschieden zwischen den drei Hauptdialekten

Rechnung trug. So schreibt man für «Brot» auf Sutselvisch zwar «pàn», spricht es im Schams aber «pang» aus, im Domleschg «paung» und am Heinzenberg «pöng».

Orthografische Vielfalt und Freiheitsdrang

Solche diakritischen Akzente wie in «pàn» bieten für nicht sutselvische Leserinnen und Leser womöglich einen seltsam anmutenden Anblick. In der Redaktionstätigkeit eines Dialektwörterbuchs gehören freie Verschriftlichungen von dialektalen Wörtern selbstredend zum Tagesgeschäft; in normativen Wörterbüchern jedoch sollten orthografische Idiosynkrasien nicht zu ausschweifend sein. So appellierte Andrea Schorta, Chefredaktor des DRG, 1957 an die Redaktionen der sich in Bearbeitung befindenden idiomatischen Wörterbücher, gewisse orthografische Eigenheiten zu vereinheitlichen: «So bestimmt zum Beispiel die engadinische Orthografie, *fuolla, muotta, quatter, guerra* zu schreiben, die surselvische aber *fuola, muota, quater, biala*. Aus wissenschaftlicher Sicht lassen sich Argumente für beide Lösungen anführen. Aber so ist zufälligerweise das, was im Engadin richtig ist, falsch in der Surselva und umgekehrt. [...] Wir schämen uns, in einem wissenschaftlichen Wörterbuch wie dem DRG zu sagen: *alarm* engadinisch, *allarm* surselvisch, *brantina* engadinisch, *brentina* surselvisch, denn dadurch veranschaulichen wir unseren Bündner Partikularismus [...]» (Übersetzung S.D.)

Inzwischen schreibt man gemäss der surselvischen Orthografie nun zwar auch «alarm», die anderen genannten Unterschiede bleiben aber weiterhin bestehen. Auch im Sutselvischen schreibt man «alarm», und Wörter wie «cantar» («singen») oder «cot» («Hahn») sehen für nicht sutselvische Augen ebenfalls recht normal aus. Etwas sonderbarer scheinen jedoch «cilo» («Kilo»), «zucer» («Zucker») oder «arciv» («Archiv»). Das Graphem <ce>/<ci> wird im Sutselvischen [ke]/[ki] ausgesprochen und nicht [tse]/[tse]. Ebenfalls ins Auge sticht ein Satz wie: «Iglis ufànts van cun lur mamas an scoleta a dar tenis an grupas da quater» («Die Kinder gehen mit ihren Müttern in den Kindergarten und spielen in Vierergruppen Tennis»), der in anderen Idiomen vorwiegend Doppelkonsonante enthalten würde (zum Beispiel auf Sursilvan «affons» oder auf Puter «iffaunts»). Manchmal kann man sich des Verdachts nicht erwehren, dass sich das sutselvische Idiom mit seinen orthografischen Eigenheiten einen Zug von Freiheit oder gar kindlicher Anarchie bewahren wolle.

Ein Freiheits-Aspekt im wahrsten Sinne des Wortes hat sich jedenfalls als lexikalisches Merkmal des Sutselvischen durchgesetzt: das Wort «fri» bedeutet «frei, uneingeschränkt» sowie im adverbialen Gebrauch «ziemlich, recht». Dass es sich hierbei um keinen ursprünglich rätoromanischen Ausdruck handelt, sondern um ein Lehnwort aus dem Schweizerdeutschen, soll der Bedeutung nicht abträglich sein. Sutselvische Sprecherinnen und

Sprecher lassen sich als solche eben durch dieses «fri» identifizieren, wenn sie in befreiter und befreiender Manier erklären: «Jou sund fri libra da scriver sco jou less» («Ich bin ziemlich frei zu schreiben, wie ich möchte»).



In dieser Rubrik befassen sich Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter der vier Nationalen Wörterbücher der Schweiz assoziativ mit einem vorgegebenen Begriff. In dieser Ausgabe: «Akademische Freiheit».

Literatur

- Joël, Anne-Louise (2006): Giuseppe Gangale und der Konflikt um die Acziun Sutselva Rumantscha, 1943–1949, in: *Annalas da la Societad Retorumantscha* 119, S. 97–130.
- Kundert, Mathias (2007): Der Sprachwechsel im Domleschg und am Heinzenberg (19. und 20. Jahrhundert). *Quellen und Forschungen zur Bündner Geschichte* 18, Staatsarchiv Graubünden.
- Schorta, Andrea (1962): L'avischinaziun ortografica dals idioms retorumschs (Pled dal 1957), in: *Annalas da la Societad Retorumantscha* 75, S. 96–102.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10262052>

Zur Autorin

Silvana Derungs ist nicht Sutsilvana, aber Redaktorin am Institut dal Dicziunari Rumantsch Grischnun in Chur.



After the defeat of PiS: Academic freedom in Poland is heading for yet another turn

Marta Bucholc

In October 2023, the rule of the PiS-government came to an end, easing some fears of ideological influence. However, eight years of state capture has left the Polish higher education sector in a desolate condition.

It is hard not to feel frustrated when trying to assess the state of Polish academia in the last weeks of 2023. On the one hand, the elections of October 2023 brought an end to the rule of the national-conservative Law and Justice Party (Prawo i Sprawiedliwość, PiS), which had governed the country for two terms and which many, including myself, regarded as an imminent threat to academic freedom and university autonomy. Among those who opposed the PiS government's relentless promotion of a state-centred, nation-oriented and religion-based vision of academia, fears of ideological influences have been eased. On the other hand, Polish academia seems to be making yet another rapid turn in its winding post-1989 trajectory.¹

Higher education policy does not win votes

Eight years of national-conservative rule have sown a great deal of uncertainty in higher education, but also in the other levels of education, the judiciary, health care, etc. Still, political intervention has cut into university autonomy and research funding even more deeply in other countries, such as Hungary under the Orban government. Poland did not see its government seize control of state universities and politically motivated harassment of academics, although

Zusammenfassung

Mit dem Ende der Herrschaft der PiS-Regierung (Prawo i Sprawiedliwość für «Recht und Gerechtigkeit») in Polen kam es Ende 2023 zu einem Machtwechsel. Da die Partei während ihrer Regierungszeit ein patriotisches Verständnis von Wissenschaft gefördert hat und die Universitäten weitgehend auf staatliche Finanzierung angewiesen sind, herrschte unter Akademikerinnen und Akademikern ein pragmatischer Konformismus, um Budgetkürzungen zu vermeiden. Eine Forschungsförderung, die meritokratisch geprägt ist und nur über wenig Mittel verfügt, wirkt sich insbesondere zum Nachteil der Nachwuchsforschenden aus. Gewisse Sorgen vor ideologischem Einfluss auf die akademische Forschung und Lehre im Land sind zwar angesichts des Regierungswechsels zerstreut worden, aber die acht Jahre staatlicher Vereinnahmung haben den polnischen Hochschulbereich in einem desolaten Zustand hinterlassen.

spectacular at times, has been limited in scope.² In the zero-sum game of deficits that is Polish research funding, even the substantial budgets of a number of newly established, government-friendly scientific institutions have not caused much direct damage. In fact, many had been surprised by PiS's leniency towards academia, and feared that a third term in power would see the party taking more decisive action against universities. The first signs of an increase in political pressure on academic freedom during the 2023 election year included repeated threats to cut funding for researchers studying politically unwelcome topics, such as anti-Jewish crimes committed by Poles or sexual practices incompatible with the traditional heteronormative image of the family. On the eve of the elections, PiS widely promoted its vision of «patriotic science» and promised to begin realising it as soon as it had won the elections. PiS lost, but its higher education policy was at most only a minor factor in its defeat. The issue of academic freedom and research integrity has never carried much political weight in Poland.

The politicisation of science leads to academic precarity

Now, in early December 2023, the country awaits the formation of a new government by parties that have almost no common denominator other than their opposition to PiS. And the tentative balance sheet of national-conservative rule in higher education seems to be made up, for the most

1 For a detailed report on the state of academic freedom in Poland, see Bucholc, Marta (2022): Academic Freedom in Poland.

2 See Koper and Mohamadhossen (2020).



After the end of the national-conservative government in Poland, there seems to be no consensus on which direction reforms of higher education policy should take.

part, of the significant negative impact of the overt and crude politicisation of science since 2015. Every government worth its salt has an agenda in higher education: to believe otherwise would be to reproduce the neoliberal myth of impartial administration producing value-neutral efficiency. The PiS-sponsored reforms of higher education, launched in 2018 under the lofty banner of the «Constitution for Science», were also introduced in the name of neoliberalism. They were supposed to enhance the international competitiveness of Polish science and promote better management of higher education institutions by improving the quality of research and disposing of relics of the past. Instead, what followed was political hand-steering that made the fiction of merit-based, predictable science management utterly untenable.

The showdown came with issue of the report «Evaluation of the Quality of Scientific Activity» in 2022. Due to its distorted and biased assessment procedures, and in particular the absurd and flagrantly politicised rankings of scientific journals, the findings of the «evaluation of science», a state-run assessment of Poland's research institutions and institutions of higher education, seriously called into question possibility of planning for meaningful institutional development of higher education in Poland. Repeated ministerial threats to starve or simply close politically undesirable institutions as well as the few competitive, merit-based national grant programmes, with desperately low success

Résumé

La fin du règne du gouvernement PiS (Prawo i Sprawiedliwość pour « Droit et Justice ») en Pologne a entraîné un changement de pouvoir à l'automne 2023. Comme le parti a promu une vision patriotique de la science lorsqu'il était au pouvoir et que les universités dépendent largement du financement public, un conformisme pragmatique a prévalu dans le milieu académique afin d'éviter les coupes budgétaires. Un financement de la recherche de type méritocratique et disposant de peu de moyens a eu un effet particulièrement délétère sur les chercheuses et chercheurs de la relève. Certaines inquiétudes face à l'influence idéologique sur la recherche et l'enseignement académiques dans le pays ont certes été dissipées à la suite du changement de gouvernement, mais les huit années de mainmise de l'État ont laissé le domaine des hautes écoles polonaises dans un état de désolation.

rates due to insufficient funding, shook the confidence of thousands of Polish academics. Early career researchers were particularly hard hit, as the scarcity of tenured positions mean that they are usually employed in fixed-term positions dependent on third-party funding. Moreover, the significance of the state-funded grant system extends far beyond career planning: many research studies, whose expenses exceed the meagre resources of research institutes, are entirely dependent on grants. As flawed as the system may be (it reproduces the Matthew effect and operates under constant financial pressure), the prospect of its elimination was a chilling one.

Stoicism in the face of constant reform

When considering the impact of national-conservative policy making since 2015, it is important to remember that higher education in Poland is almost entirely public. As a rule, state universities do not charge tuition fees. However, student numbers are declining, and the interest of foreign students willing and able to pay to study in Poland is very moderate. Needless to say, universities do not have any endowment funds. Therefore, the lion's share of their funding comes from the state. Other sources are negligible, there is little in the way of private sponsorship of science or public-private partnerships in research. This dependence on the state reduces the resilience of the research and higher education system, and the internal solidarity of the academic community. At the same time, the negligible level of government expenditure on the research and higher education system (1.46% of GDP in 2022) and the chronically low priority given to it in political negotiations work against any significant change for the better.

This situation creates an interesting paradox: although politically marginalised, higher education has been the object of one reform or another almost constantly since the early 1990s, fuelled by «the dispositif of the reform».³ However, while the Polish higher education sector has apparently been stoically complying with the series of regulatory changes, it has at the same time proved «largely reform resistant».⁴ There have been no academic strikes in post-1989 Poland and virtually no collective opposition to the serial reforms beyond expressions of indignation in open letters to various authorities. Individual and institutional strategies have always been adapted promptly in the ever-changing legal environment. In the midst of this, there has been little promotion of the concept of academic freedom as a principle that must be actively defended against political intervention in any polity, even a democratic one. The fear of being deprived of resources tends to override all other considerations, and conformism appears to be the only viable strategy for avoiding added hardship. However, this is a conformism that does not extend beyond lip service and adaptive behaviour, which, though it can involve a significant expenditure of funds, energy and time, is always half-hearted at best.

How to build back trust after eight years of paralysis?

In December 2023, there is an overwhelming sense in the Polish academic world that the era of national-conservative threats to academic freedom has come to an end. While the academic beneficiaries of the PiS's higher education policy – and there were quite a few – may well feel frustrated, the majority of Polish academics are simply bracing themselves for change, yet again. The dismantling of the PiS-sponsored «science evaluation» system is widely expected, as is an increase in funding opportunities and an improvement in the financial prospects of those working in the academic sector, especially early career researchers. But there seems to be no consensus on the direction of further reform. Worse still, the very idea the involvement of the academic community in the reform has been compromised by the PiS, whose science ministers repeatedly rejected expert advice. For many, it will not be easy to trust the intentions of politicians. After eight years of state capture, Polish universities will take a long time to recover.

●

3 Ostrowicka, Spychalska-Stasiak and Stankiewicz (2020).

4 Antonowicz, Kulczycki and Budzanowska (2020).

References

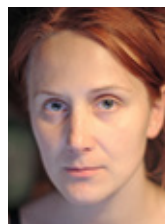
- Antonowicz, Dominik, Emanuel Kulczycki and Anna Budzanowska (2020): Breaking the Deadlock of Mistrust? A Participative Model of the Structural Reforms in Higher Education in Poland, in: *Higher Education Quarterly* 74, pp. 391-409.
- Bucholc, Marta (2020): Schengen and the Rosary. Catholic Religion and the Postcolonial Syndrome in Polish National Habitus, in: *Historical Social Research* 45/1, pp. 153-181. <https://doi.org/10.12759/hsr.45.2020.1.153-181>
- Bucholc, Marta (2022): Abortion Law and Human Rights in Poland: The Closing of the Jurisprudential Horizon, in: *Hague Journal on Rule of Law* 14, pp. 73-99. <https://doi.org/10.1007/s40803-022-00167-9>
- Bucholc, Marta (2022): Academic Freedom in Poland, in: Roberts Lyer, Kirsten, Saliba, Ilyas and Janika Spannagel (eds.): *University Autonomy Decline: Causes, Responses, and Implications for Academic Freedom*, London, pp. 119-146. <https://doi.org/10.4324/9781003306481-9>
- Bucholc, Marta (2022): The Anti-LGBTIQ Campaign in Poland: The Established, the Outsiders, and the Legal Performance of Exclusion, in: *Law & Policy* (44/1), pp. 4-22. <https://doi.org/10.1111/lapo.12183>
- Koper, Natalia and Hamza Mohamadhossen (2020): *Academic Freedom in Poland, Russia and Hungary (a report submitted to Scholars at Risk)*, Montreal [accessed 18 August 2021].
- Ostrowicka, Helena, Justyna Spychalska-Stasiak and Łukasz Stankiewicz (2020): *The Dispositif of the University Reform: The Higher Education Policy Discourse in Poland*, London.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10411161>

About the author

Marta Bucholc is a professor of sociology and the director of the Centre of Figurational Studies at the University of Warsaw. Current research projects include «National habitus formation and the process of civilization in Poland after 1989: a figurational approach», funded by the Polish National Science Centre and «Abortion Figurations. Using Human Rights to Change Abortion Law», funded by the European Research Council.



NETZWERK *RÉSEAU*

Personalia

ASSH

Nouvelle direction pour l'ASSH

Au terme d'un processus de recrutement de plusieurs semaines, le Comité de l'Académie a élu la nouvelle direction du Secrétariat général lors d'une séance extraordinaire en date du 25 octobre dernier. Pour succéder au secrétaire général de longue date de l'ASSH, Markus Zürcher, qui a quitté ses fonctions en juin dernier, le choix du Comité s'est porté sur un tandem composé de Beat Immenhauser, secrétaire général adjoint, et de Lea Haller, directrice de la rédaction du magazine *NZZ Geschichte*.

Lea Haller a étudié l'histoire sociale et économique, les traditions populaires (*Volkskunde*) et la linguistique allemande à Zurich et Hambourg. De 2007 à 2012, elle a été assistante et doctorante à l'institut d'histoire de la technique de l'EPF de Zurich. Sa thèse de doctorat, soutenue en 2011, portait sur l'histoire de la cortisone. L'année suivante, elle a reçu une prestigieuse bourse Branco Weiss de cinq ans pour un projet de recherche sur l'histoire du commerce des matières premières en Suisse. Durant cette période, elle a été chercheuse invitée pendant un an à SciencesPo Paris, visiting scholar pendant un an au Center for European Studies de l'Université Harvard et postdoctorante pendant trois ans à l'Institut Paul Bairoch d'histoire économique de l'Université de Genève. En 2018, elle s'est tournée vers le journalisme scientifique et a rejoint la rédaction de *NZZ Geschichte* avant d'en prendre la direction l'année suivante. En 2019 également, elle a publié chez Suhrkamp son livre *Transithandel. Geld- und Warenströme im globalen Kapitalismus*.

Lea Haller dispose d'un vaste réseau dans les domaines de la politique, de la recherche, de la médiation et du journalisme. Elle exerce différents mandats, dont celui



Lea Haller



Beat Immenhauser

de membre du groupe de travail « Historische Standortsbestimmung 2.0 » du Conseil fédéral. Elle apporte une grande expérience dans l'animation de tables rondes et de débats sur des thèmes historiques et politiques, et renforcera le dialogue entre science, société et politique au sein de l'Académie.

Beat Immenhauser est une figure bien connue de l'Académie. Engagé en 2006 en tant que collaborateur scientifique, il a occupé le poste de secrétaire général adjoint depuis 2008. Outre ses tâches au sein de la direction du Secrétariat, il siège dans les commissions de cinq infrastructures de recherche financées à long terme par l'Académie (DHS, Dodis, infoclio, ITMS, Année politique suisse). Beat Immenhauser est également historien de formation, titulaire d'un doctorat portant sur la période prémoderne. Au fil de sa carrière, il s'est spécialisé dans les questions relatives à l'Open Science, aux infrastructures de recherche et aux Digital Humanities. Il préside le groupe de travail Open Science des Académies suisses des sciences et participe à l'élaboration des stratégies Open Research Data (ORD) 2022–2028 et Open Access 2025–2028.

Depuis 2021, Beat Immenhauser représente les Académies suisses des sciences au sein de l'Alliance Open Access ainsi que dans la délégation Open Science de swissuniversities. Il préside par ailleurs le Reviewer's pool des projets soumis dans le cadre du programme d'encouragement Open Science de swissuniversities. Il est en outre responsable des activités d'encouragement de l'Académie ainsi que des relations avec les sociétés membres.

Depuis l'élection d'un secrétaire général en 1972, à l'époque à la fois pour la Société suisse des sciences humaines (l'actuelle ASSH) et pour la Société suisse des sciences naturelles (l'actuelle SCNAT), et la séparation des deux Secrétariats en 1991, l'Académie n'a connu que deux secrétaires généraux : Beat Sitter-Liver (de 1972 à 2002) et Markus Zürcher (de 2002 à 2023).

En décidant de mettre en place une codirection, le Comité souhaite assurer la continuité tout en insufflant un nouvel élan à la direction de l'Académie. Lea Haller rejoindra le Secrétariat général le 1^{er} mars 2024, d'abord à 50 %, et travaillera dès le mois d'avril à 100 %, tandis que Beat Immenhauser a assuré depuis le départ de Markus Zürcher la phase intérimaire avec un taux d'occupation de 90 %, pourcentage qu'il maintient depuis sa prise de fonction en automne dernier comme secrétaire général en codirection. Le poste de secrétaire général adjoint a été supprimé. L'Académie se réjouit de ce nouveau chapitre.



Monika Hirschmann



Julie Zingg

ASSH

Changements au sein du Secrétariat général

La période automnale a vu non seulement l'élection de la nouvelle direction, mais aussi un certain nombre de changements au sein du reste de l'équipe du Secrétariat général. Beatrice Scheidegger a démissionné de ses fonctions aux finances et à la comptabilité à la fin du mois d'août 2023, entre autres pour pouvoir consacrer davantage de temps à sa formation continue. Sa successeuse, Monika Hirschmann, a rejoint le Secrétariat général le 1^{er} février. Elle est engagée à 70 %. Au cours des vingt dernières années, Monika Hirschmann a travaillé dans différentes institutions en tant que collaboratrice spécialisée en finances et RH, dernièrement auprès de la fondation Zürcher Kinder- und Jugendheime.

Fin septembre 2023, Fabienne Jan, collaboratrice scientifique, et Heinz Nauer, rédacteur scientifique, ont également annoncé leurs démissions après respectivement huit et cinq ans d'ancienneté. Julie Zingg, stagiaire académique depuis juin 2023, a été promue collaboratrice scientifique en novembre. Avec un taux d'occupation de 100 %, elle a notamment repris une partie du cahier des charges de Fabienne Jan, à savoir la responsabilité des commissions et curatoriums ainsi que des sociétés membres de la section 1

(« sciences historiques et archéologiques ») et du portail ch-antiquitas.ch. Elle sera en outre responsable de la coordination du Prix de la Relève dès l'édition de 2025. Julie Zingg a obtenu son Master en études africaines à l'Université de Bâle en 2023. Son focus a porté sur l'histoire de la coopération au développement. En Bachelor, elle a étudié l'histoire contemporaine et les sciences de l'environnement à l'Université de Fribourg et à l'Université La Sapienza (Rome).

Enfin, Katrin Sproll, dont l'engagement a été annoncé dans le Bulletin 2/2023, a pris ses fonctions d'assistante de direction en date du 1^{er} novembre, à un taux de 70 %.

www.assh.ch



Cristina Urchueguía



Bernhard Tschofen

SAGW

Rücktritt Präsidentin Cristina Urchueguía

Die Musikwissenschaftlerin Cristina Urchueguía ist per Ende 2023 vom Amt als Präsidentin der SAGW zurückgetreten. Sie begründet ihre Entscheidung mit dem Wunsch, sich neuen Herausforderungen in der Forschung, der Lehre und der universitären Organisation sowie ihrer Familie zu widmen. Sie verlässt das Amt mit dem Gefühl, ihre Aufgabe erfüllt zu haben: «Ich möchte mich nun vermehrt auf meine Rolle als Vizedekanin der philosophisch-historischen Fakultät der Universität Bern im Bereich Finanzen und Qualitätssicherung sowie auf neue Forschungsprojekte konzentrieren – parallel zu meiner Lehrtätigkeit», so Cristina Urchueguía.

Während ihrer Präsidentschaft hat sich Cristina Urchueguía stark für die SAGW eingesetzt. Sie war im Auswahlgremium der Akademien der Wissenschaften Schweiz daran beteiligt, die Nachfolge von Präsident Marcel Tanner zu klären. Im Bereich der Forschungspolitik ist ihr Engagement gegen die Streichung des Dissertationsförderprogramms Doc.CH zu nennen. Und schliesslich hat das Generalsekretariat der Akademie unter ihrer Leitung einen internen Reflexionsprozess angestossen. Auf diesen Impuls hin wurde eine Strukturkommission geschaffen, die das Fundament für die neue Co-Leitung der SAGW durch Beat Immenhauser und Lea Haller gelegt hat.

Die Akademie dankt der scheidenden Präsidentin für ihr Engagement und wünscht ihr alles Gute. Bernhard Tschofen übernimmt die Präsidentschaft ad interim.

www.sagw.ch



Elife Biçer-Deveci

Schweizerische Gesellschaft
Mittlerer Osten
und Islamische Kulturen

**Elife Biçer-Deveci neue
Co-Präsidentin**

Elife Biçer-Deveci studierte Geschichte, Geografie und Philosophie an der Universität Zürich. Sie promovierte an der Universität Bern zur Frauenbewegung im späten Osmanischen Reich und zu deren internationalen Beziehungen. Ihre Forschungsergebnisse publizierte sie 2017 bei Vandenhoeck & Ruprecht unter dem Titel «Die osmanisch-türkische Frauenbewegung im Kontext internationaler Frauenorganisationen». Seither erforscht sie die säkularen und islamischen Diskurse rund um Alkoholabstinenz im osmanischen Reich und der Türkei von 1850 bis heute. In diesem Zusammenhang absolvierte sie Forschungsaufenthalte an der University of Oxford, an der Freien Universität Berlin und der ETH Zürich. Neben dem Postdoc.Mobility Stipendium des Schweizerischen Nationalfonds erhielt sie ein Forschungsstipendium der Gerda Henkel Stiftung und ein Interdisciplinary Research Fellowship des Walter Benjamin Kollegs in Bern. Seit Juni 2023 ist sie Co-Präsidentin der Schweizerischen Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen.

www.sagw.ch/sgmoik



Brigit Fischer

swissfuture

**Brigit Fischer übernimmt
Leitung der Geschäftsstelle**

Seit dem 1. September 2023 ist die Ökonomin Brigit Fischer Leiterin der Geschäftsstelle von swissfuture – Schweizerische Vereinigung für Zukunftsforschung. Brigit Fischer absolvierte zunächst eine Ausbildung als Grafikerin an der Hochschule Luzern. Später studierte sie Wirtschaftswissenschaften an der Universität Zürich und schloss das Studium 2007 mit dem Lizentiat ab. Nach verschiedenen beruflichen Stationen in der Privatwirtschaft, unter anderem in der Unternehmenskommunikation und der Steuerberatung, war Brigit Fischer mehrere Jahre für die Industrie- und Handelskammer Zentralschweiz IHZ in Luzern tätig. Als Mitglied der Geschäftsleitung und Leiterin Kommunikation und Events organisierte sie unter anderem die Wirtschaftswochen an Zentralschweizer Gymnasien und war verantwortlich für alle Veranstaltungen. 2019 gründete sie die Fischer Projekte + Kommunikation GmbH in Emmenbrücke; sie leitet die Firma für Kommunikations- und Organisationsdienstleistungen seither als Geschäftsführerin. Neben ihren beruflichen Tätigkeiten engagierte sich Brigit Fischer als Vorstandsmitglied bei den Freilichtspielen Luzern.

www.swissfuture.ch



Henri-Michel Yéré

Société suisse d'études
africaines

**Henri-Michel Yéré
élu nouveau coprésident**

Le 20 octobre dernier, l'assemblée générale de la Société suisse d'études africaines (SSEA) a élu Henri-Michel Yéré comme nouveau coprésident. Il succède ainsi à Daniel Künkler, lecteur au Département de travail social, politiques sociales et développement global de l'Université de Fribourg.

Titulaire d'un Master en études africaines et d'un doctorat en histoire contemporaine, Henri-Michel Yéré a étudié en France, en Afrique du Sud et en Suisse. Il est depuis 2019 assistant postdoctorant au Centre d'études africaines (Zentrum für Afrikastudien) de l'Université de Bâle. Il est par ailleurs chargé de cours dans le programme des sciences humaines et sociales de l'EPFL depuis février 2015. Outre ses travaux scientifiques, Henri-Michel Yéré a également publié plusieurs recueils de poésie.

C'est donc désormais avec Henri-Michel Yéré qu'Anne Mayor, directrice du Laboratoire archéologie et peuplement de l'Afrique de l'Université de Genève, partage la coprésidence de la SSEA. Créée en 1974, la société a pour but d'encourager la recherche sur l'Afrique et d'organiser des rencontres scientifiques africanistes.

www.sagw.ch/fr/africa



Carla Hagen



Fiona Friedli



Rachel Huber

Schweizerische Gesellschaft für Religionswissenschaft

Carla Hagen neue Leiterin der Geschäftsstelle

Carla Hagen studierte Religionswissenschaft an der Universität Bern und hat 2022 in Fribourg ihre Dissertation zum Thema Katholizismus und Jenische in der Schweiz des 20. Jahrhunderts abgeschlossen. Ihre Forschungsinteressen liegen unter anderem in der Erforschung von Rassismus und Religion, säkularen Weltanschauungen und der Schweizer Religionsgeschichte. Seit 2023 ist sie als Postdoc an der Universität Bern im Rahmen des Projektes «How worldviews shape social responsibility» angestellt, das vom Schweizerischen Nationalfonds gefördert wird. Das Projekt ist Teil des Nationalen Forschungsprogramms «Covid-19 in der Gesellschaft» und untersucht, wie Menschen und Institutionen, die verschiedenen religiösen und säkularen Kontexten angehören, über ihren eigenen Körper, den Staat und das Virus sprechen und wie Weltanschauungen ihre Wahrnehmungen, Einstellungen und sozialen Handlungen prägen. Seit Januar 2024 leitet sie die Geschäftsstelle der Schweizerischen Gesellschaft für Religionswissenschaft. Sie ist Nachfolgerin von Lina Liederman, die das Amt nach zwei Jahren wegen Übersiedlung ins Ausland weitergegeben hat.

www.sgr-sssr.ch

Société suisse d'études genre

Fiona Friedli et Rachel Huber récompensées par le Prix Brigitte Schnegg

Le Prix Brigitte Schnegg a été créé en l'honneur de la professeure Brigitte Schnegg qui a dirigé le Centre interdisciplinaire pour les études genre (Interdisciplinaires Zentrum für Geschlechterforschung IZFG) de l'Université de Berne jusqu'à son décès subit au printemps 2014. Le prix a pour but de récompenser des travaux scientifiques d'excellence qui contribuent aux changements politico-sociaux dans le domaine des études genre en Suisse. Remis pour la première fois en 2017, le prix est décerné tous les deux ans.

L'édition 2023 du Prix Brigitte Schnegg a été décerné à deux chercheuses pour leurs travaux remarquables : Fiona Friedli, docteure en science politique de l'Université de Lausanne, pour sa thèse *Régulation des relations familiales et reproduction de l'ordre de genre : des transformations du droit à la justice en action* ainsi que Rachel Huber, chercheuse associée dans le domaine des humanités numériques au Walter Benjamin Kolleg de l'Université de Berne, pour sa thèse publiée

sous le titre *Die Frauen der Red-Power-Bewegung. Die Bedeutung von Born-digital-Selbstzeugnissen für unsichtbare Akteurinnen in der Erinnerungskultur*. À l'occasion de la remise du prix le 3 novembre dernier à Neuchâtel, les deux lauréates ont donné un aperçu de leurs travaux respectifs.

www.gendercampus.ch/fr/sseg

5 Fragen an ... Gerald Hartung

«Philosophiegeschichte von Ionien nach Jena schreiben? Nicht unser Ding.»



Gerald Hartung ist Professor für Philosophie an der Bergischen Universität Wuppertal. Er ist Mit-herausgeber des auf mehr als 40 Bände ausgelegten Referenzwerks «Grundriss der Geschichte der Philosophie», das von einem SAGW-Kuratorium koordiniert wird.

Das Vorgängerwerk, der von Friedrich Ueberweg herausgegebene «Grundriss der Geschichte der Philosophie», blickt auf eine über 160-jährige Geschichte zurück. Wie unterscheidet sich Ihr «Grundriss» vom sogenannten «Ueberweg»?

Über zwölf Auflagen hinweg prägte Friedrich Ueberwegs «Geschichte der Philosophie» ein starker ideologischer Bias, der immer wieder sein Gesicht veränderte. Die erste Auflage des «Ueberwegs» erschien im Preussen der 1860er-Jahre und stand unter dem Eindruck eines anbrechenden Kulturkampfes. Entsprechend spiegelt sich in dieser Auflage eine dezidiert protestantisch-preussische Ausrichtung der Philosophiegeschichtsschreibung, die anti-katholisch und anti-französisch war. Vor dem Ersten Weltkrieg gab es eine kurze Phase der Internationalisierung – man arbeitete an einem Erweiterungsband zur Philosophie des Auslands –, die mit der Machtergreifung der National-

sozialisten abbrach. Als mein Kollege, Laurent Cesalli, und ich das Projekt 2018 übernahmen, stellten wir uns die Aufgabe, den noch immer vorherrschenden eurozentrischen Fokus zu erweitern.

Im Gegensatz zu Ihren Vorgängern streben Sie eine verknüpfte, vernetzte und globale Philosophiegeschichte an. Was ist dabei die grösste Herausforderung?

Philosophie ist im Mittelmeerraum entstanden und entwickelte sich zu einem grossen europäischen Export-schlager. Mit dieser Haltung ist die Philosophiegeschichte dann lange Zeit geschrieben worden. Das Bonmot von Franz Rosenzweig: «den Weg der Philosophiegeschichte von Ionien nach Jena zu schreiben», ist auch heute noch in den meisten Lehrbüchern der Philosophiegeschichte erkennbar. Davon wollen wir uns abwenden, ohne zugleich das Kind mit dem Bade auszuschütten. Einerseits möchten wir also anderen Regionen der Welt zusprechen, dass auch bei ihnen Ursprünge des Philosophierens liegen. Andererseits müssen wir das Konzept von Philosophie präzise halten, um zu verhindern, dass wir die Geschichte der Philosophie in eine allgemeine Geschichte des Denkens auflösen.

Für das 20. Jahrhundert wird es schwieriger, die klassischen geographisch, sprachräumlich oder konfessionell orientierten Einteilungskriterien des Stoffs auf die Bände anzuwenden. Wie gehen Sie mit diesem Problem um?

Im 20. Jahrhundert werden Grenzen verwischt; darin unterscheidet es sich stark vom 19. Jahrhundert. Seit dem Ersten Weltkrieg ist das 20. Jahrhundert geprägt von Migrationsbewegungen. Gewisse Denkströmungen, wie die Phä-

nomenologie oder die Kritische Theorie, strahlen in die ganze Welt aus. «Philosophie in Deutschland» oder «Philosophie in Frankreich» bilden für uns beispielsweise keine Einteilungsmuster mehr. Wir haben uns stattdessen zur Aufgabe gemacht, Denkströmungen des 20. Jahrhunderts, mit ihren europäischen Effekten und globalen Verzweigungen, präzise zu beschreiben.

Denkströmungen statt Sprachräume oder Landesgrenzen als Einteilungsmuster. Sie machen sich das Leben ganz schön schwer ...

Ein Prinzip des «Grundriss»-Projekts ist es, dass wir solche Probleme wie unsere Einteilungskriterien nicht kaschieren, sondern transparent machen wollen. Wir diskutieren derzeit, ob für die Reihe zum 20. Jahrhundert ein Einleitungsband nötig ist, in dem wir alle methodologischen Probleme dokumentieren.

Einzelne Bände des «Grundrisses» sind auch online verfügbar. Welche Herausforderungen und Potenziale bringt die digitale Ausgabe mit sich?

Die Nutzerinnen und Nutzer wollen sich keine Bücherwand ins Büro stellen, sondern punktuell Abschnitte aus unterschiedlichen Bänden nachschlagen. Daher müssen die einzelnen Paragraphen als Einheiten konsumierbar sein. Kaum ein Mensch liest heutzutage einen Band des «Grundrisses» von vorne nach hinten durch. Online hingegen können verschiedene Artikel verlinkt werden. Dies bietet auch eine Chance.

Fragen: Stella Noack und Christian Weibel

Lesen Sie das ganze Interview unter www.sagw.ch/interview-grundriss

Publications et projets



Le Comité et la direction de l'ACS se réjouissent du « oui » clair des membres au nouveau nom et aux nouveaux statuts.

Voir
l'entretien
p. 68

Anthropologie Culturelle Suisse

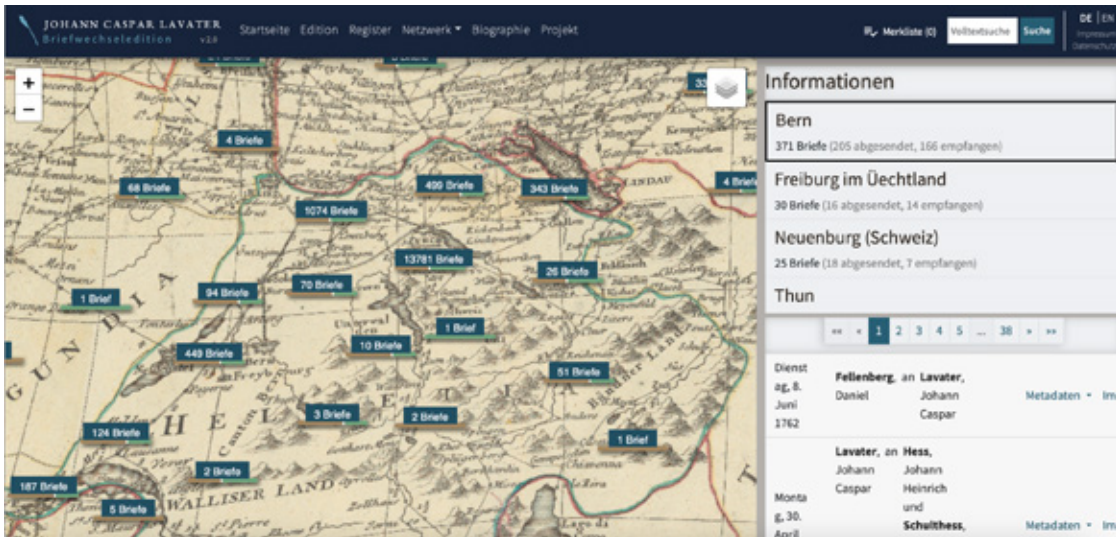
La Société suisse des traditions populaires fait peau neuve et change de nom

Lors de l'assemblée annuelle du 28 octobre 2023, les membres de la Société suisse des traditions populaires (SSTP) ont approuvé un nouveau nom ainsi que de nouveaux statuts. L'association s'appelle désormais Anthropologie Culturelle Suisse. En 2019, le Comité de la SSTP a invité tous les membres à une discussion ouverte sur l'avenir de la société. Les tâches, l'identité et le potentiel de l'association ont fait l'objet d'intenses discussions. Il a également été souligné qu'il était temps d'adapter le nom de la société à la compréhension actuelle de la discipline. Le changement de nom a été élaboré dans le cadre d'un processus ouvert et participatif. La dénomination en allemand *Empirische Kulturwissenschaft Schweiz* (EKWS) est analogue à celles utilisées par les sociétés sœurs en Allemagne et en Autriche. Les différentes variantes des langues nationales latines (*Anthropologie Culturelle Suisse*, *Antropologia Culturale Svizzera* et *Antropologia Culturala Svizra*, en bref : ACS) sont elles aussi similaires aux désignations utilisées dans le paysage scientifique européen.

Parallèlement au changement de nom, les objectifs, les groupes de contact et les domaines d'activité de l'association ont été repensés et consignés dans une charte et de nouveaux statuts. En tant que société membre de l'ASSH, l'ACS continue de représenter les intérêts des disciplines scientifiques que sont les sciences culturelles empiriques, l'ethnologie européenne, l'anthropologie culturelle, les cultures et les traditions populaires en Suisse. De plus, en tant que réseau participatif, elle rassemble tous les principaux acteurs et actrices qui font de la recherche sur la culture quotidienne et populaire en Suisse ou qui la transmettent au grand public. De cette manière, elle renforce la sensibilisation au patrimoine culturel dans toute sa diversité et ses contradictions ainsi que la communication entre la science et le public.

La prochaine étape importante sera la création d'un nouveau site Internet qui regroupera et rendra visibles toutes les offres et toutes les activités de l'ACS sous un même toit virtuel. Le lancement du nouveau site est prévu pour l'été 2024.

www.volkskunde.ch



Johann Caspar Lavater:
Historisch-kritische Edition
ausgewählter Briefwechsel

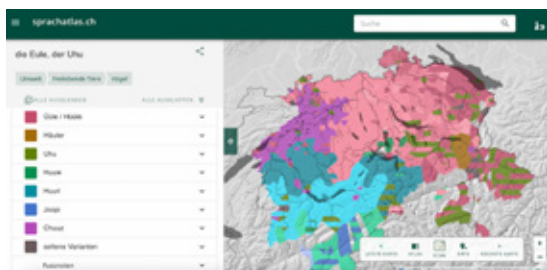
Neue Netzwerkkarte
veranschaulicht Europa
umspannenden
Gedankenaustausch

Pünktlich zum 282. Geburtstag von Johann Caspar Lavater am 15. November 2023 veröffentlichte das Team um Ursula Caflisch-Schnetzler und Davide Giuriato die Version 2.0 der digitalen Lavater-Briefwechsleedition. Attraktives Herzstück des neuen Releases ist eine historische Karte Europas, auf welcher Lavaters sämtliche Korrespondenzen über die eingearbeiteten Metadaten visualisiert dargestellt sind und über einzelne Orte angesteuert werden können. Die Karte veranschaulicht eindrücklich das riesige, ganz Europa umspannende trans- und interdisziplinäre Netzwerk des Theologen, Philosophen und Autors. Mehr als vierzig Jahre lang korrespondierte Johann Caspar Lavater von

Zürich aus mit über 1900 namhaften Persönlichkeiten aus der Schweiz, Deutschland und zahlreichen europäischen Staaten. Der heutige Forschungsstand geht von weit über 23'000 Briefen aus. Ziel des Forschungsprojektes «Johann Caspar Lavater: Historisch-kritische Edition ausgewählter Briefwechsel (JCLB)» ist die vollständige digitale Erfassung und Erschließung von Lavaters umfangreicher Korrespondenz für das Verständnis zentraler Diskurse der Kultur- und Geistesgeschichte des 18. Jahrhunderts. Neben der Netzwerkkarte schafft dieses Verständnis die wachsende Auswahl historisch-kritisch editierter Briefwechsel. Mit der Version 2.0 wächst die Edition um sieben neu transkribierte Korrespondenzen und weitere editierte Briefwechsel. Neu finden sich in der JCLB die Briefe von Caroline Herder sowie jene der Dichter Johann Wilhelm Ludwig Gleim und Johann Heinrich Merck, der Schriftsteller Johann Heinrich Campe und Heinrich Matthias Marcard und der Philosophen Immanuel Kant und Moses Mendelssohn. Damit sind nun bereits 19 Korrespondenzen, die insgesamt 1099 Briefe umfassen, historisch-kritisch aufbereitet.

Das Editionsprojekt ist eine Kooperation zwischen der Forschungstiftung Johann Caspar Lavater und der Universität Zürich. Im Jahr 2021 übernahm die SAGW die Förderverantwortung für die Edition vom Schweizerischen Nationalfonds.

www.jclavater-briefwechsel.ch



Sprachatlas der deutschen Schweiz

Von *Pfnüsel* bis *Rüme*: online in die Dialektvielfalt der Schweiz eintauchen

Der Sprachatlas der deutschen Schweiz (SDS) dokumentiert auf über 1500 Sprachkarten die alemannischen Mundarten der deutschen Schweiz einschliesslich der Walserdialekte Norditaliens. Die Website sprachatlas.ch macht neu die acht Kartenbände, die bislang nur in gedruckter Form konsultiert werden konnten, sowie Begleitmaterial einem breiteren Publikum zugänglich.

Auf der Website sind alle Datensätze miteinander verknüpft und die Artikel im Schweizerischen Idiotikon, dem Wörterbuch des Schweizerdeutschen, sind direkt mit den korrespondierenden Sprachkarten verlinkt.

Wo man in der Schweiz das Schlitteln *gibele* und wo *gögle* nennt, oder wo man bei Regen eher in eine *Glungge* oder in eine *Glutte* tritt, sowie hunderte weitere Fragen beantwortet der digitale Sprachatlas bis auf die Ortsebene genau. Grundlage dafür bilden Befragungen in 573 Ortschaften, die eine kleine Zahl von Exploratorinnen und Exploratorinnen während zweier Jahrzehnte aufgesucht haben. Die räumliche Verteilung dialektaler Phänomene wird dank neuer intuitiver Flächenkarten auf den ersten Blick ersichtlich.

Finanziert wird das Schweizerische Idiotikon, welches das digitale Projekt konzipiert hat und es umsetzt, von der Schweizerischen Eidgenossenschaft über die SAGW sowie von den Deutschschweizer Kantonen.

www.sprachatlas.ch

«Meine Bemühungen». Aufsätze zu Robert Walser

Robert Walsers Werk besteht zu einem grossen Teil aus Einzeltexten, die von einer eigenwilligen und hochreflektierten Poetologie geprägt sind. In sondierenden Lektüren stellt das Buch diese Eigenart heraus. Im close reading widmet sich Wolfram Groddeck, Initiator und Mitherausgeber der Kritischen Robert Walser-Ausgabe, die von der SAGW gefördert wird, ausgewählten Dichtungen Walsers. Er bemüht sich um ein neues Walser-Bild, das auf der philologischen und literaturwissenschaftlichen Analyse von dessen Sprachkunstwerken beruht. Zugleich dringt er in die zum Teil vertrackte Überlieferung des Walser'schen Werks ein. Das Buch vereint Aufsätze, die während zweier Jahrzehnte verstreut publiziert wurden. Hier erscheinen sie nach dem neuesten wissenschaftlichen Kenntnisstand überarbeitet und in angenehm lesbarer Sprache.

Groddeck, Wolfram (2023): «Meine Bemühungen». Aufsätze zu Robert Walser, Schwabe, Basel und Berlin, 272 S.

Geschichtsdidaktik – eine eigenständige Disziplin

Durch ihre Institutionalisierung, Verwissenschaftlichung und Professionalisierung hat sich die Geschichtsdidaktik in der deutschsprachigen Schweiz zu einer eigenständigen Disziplin entwickelt. Mit der Deutschschweizerischen Gesellschaft für Geschichtsdidaktik (DGGD) ist eine berufspolitische Organisation entstanden, die Forschung und Entwicklung fördert und Perspektiven des schulischen Fachs Geschichte aufzeigt. In der Publikation stellt sich die geschichtsdidaktische Community mit ihren Akteurinnen und Akteuren sowie Institutionen und Projekten vor. Die Herausgeberin Béatrice Ziegler, Vizepräsidentin der SAGW-Kommission des Historischen Lexikons der Schweiz, und zehn Geschichtsdidaktikerinnen und -didaktiker zeichnen den institutionellen und inhaltlichen Aufbau einer wissenschaftsbasierten Geschichtsdidaktik in der Deutschschweiz seit dem Jahr 2000 nach.

Ziegler, Béatrice (Hg.) (2023): Geschichtsdidaktik – eine eigenständige Disziplin, hep, Bern, 248 S.

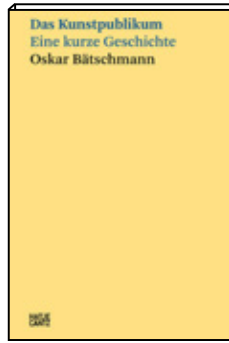


Le don des lettres. Alphabet et poésie au Moyen Âge

Le *Don des lettres* est le fruit d'une collaboration entre les auteure-s Marion Uhlig – présidente du Collegium Romanicum –, Thibaut Radomme et Brigitte Roux. Véritable abécédaire, ce livre envisage chacun des signes de l'alphabet médiéval au prisme des jeux de lettres et de mots du Moyen Âge en se concentrant sur la poésie lettriste en français qui fleurit entre le XII^e et le XV^e siècle. C'est ainsi qu'au détour du chapitre consacré à la lettre R, on rencontre le Saint Louis de Joinville comparant aux râteaux du diable l'initiale du verbe « rendre » ou que, dans le chapitre M, un chevalier du *Dit des huit couleurs* de Watrquet de Couvin reçoit de Vénus l'initiale d'un prénom féminin qui consonne avec le verbe « aime ».

Destiné aux amatrices et amateurs de la littérature médiévale désireux d'en découvrir les richesses, l'ouvrage accompagne le texte d'un corpus de lettrines et de miniatures richement commentées. Le dialogue entre les mots et l'image éclaire d'une lumière inédite les rapports féconds de l'alphabet et de la poésie au Moyen Âge, tout en dévoilant comment ces poèmes abécédaires médiévaux ont façonné l'évolution de la littérature française jusqu'à nos jours.

Uhlig, Marion et al. (2023) : *Le don des lettres. Alphabet et poésie au Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 656 p.



Das Kunstpublikum. Eine kurze Geschichte

Neben Produktion und Verbreitung ist die Rezeption das dritte grosse Forschungsgebiet der Kunstgeschichte. In der Regel erfolgt dabei eine Fokussierung auf die individuelle Rezeption. «Das Kunstpublikum. Eine kurze Geschichte» von Oskar Bächtmann, Kunsthistoriker und Ehrenmitglied der SAGW, untersucht dagegen erstmals die Bedeutung eines notwendigen, aber meist übersehenen Akteurs im Kunstbetrieb. Bildliche und schriftliche Zeugnisse aus allen Zeiten dokumentieren das Verhalten des Publikums und die unterschiedlichen Beurteilungen durch Künstlerinnen, Sammlerinnen und Kritikerinnen. Bächtmann zeigt auf, dass die Sachverständigen im Kunstsystem stets zwischen zwei Extremen schwanken: Sie stehen dem Publikum entweder skeptisch gegenüber und verachten dessen Geschmack oder sie schmeicheln der Masse und wollen ihren Applaus.

Bächtmann, Oskar (2023): *Das Kunstpublikum. Eine kurze Geschichte*, Hatje Cantz, Berlin, 200 S.



Das Verhältnis von Wissenschaft und Staat in der Schweiz

Die Rolle der Wissenschaft hat während der Covid-19-Pandemie ungewöhnlich heftige und polarisierende Debatten ausgelöst. Evaluationen zur Krisenbewältigung lassen auf ein Problem in der Zusammenarbeit von Politik und Wissenschaft schliessen. Diese Zusammenarbeit wird durch die rechtliche Normsetzung zum Verhältnis von Staat und Wissenschaft mitgeprägt. Wie gut sie gelingt, beeinflusst auch das gesellschaftliche Vertrauen in die Institutionen der liberalen Demokratie.

Doch aktuell gibt es in der Schweiz Unstimmigkeiten mit weitreichenden Auswirkungen auf die wissenschaftliche Praxis, die wissenschaftliche Politikberatung, die Wissenschaftspolitik und die Wissenschaftskultur. Diese lassen sich, das zeigt Alexandra Hofmänner, Co-Präsidentin der Swiss Association for the Studies of Science, Technology and Society, nur durch Gesetzesrevisionen auflösen. Voraussetzung für die gesetzliche Regelung des Verhältnisses von Staat und Wissenschaft in der Schweiz ist aber die Verankerung des Wissenschaftsbegriffs in der schweizerischen Bundesverfassung.

Hofmänner, Alexandra (2023): *Das Verhältnis von Wissenschaft und Staat in der Schweiz. Zur Gestaltungskraft der Rechtssetzung*, Schwabe, Basel und Berlin, 115 S.

Agenda

29. Februar 2024

Bern

Neue Lernkulturen in der Berufsbildung – Good Practice in Betrieben und Berufsfachschulen

Die Tagung der Schweizerischen Gesellschaft für angewandte Berufsbildungsforschung bietet praxisorientierte Workshops, in denen HR-Expertinnen und Experten Best Practices aus der Lern-, Weiterbildungs- und Ausbildungskultur in ihren Unternehmen vorstellen.

www.sgab-srfp.ch

6 – 8 mars 2024

Interlaken

Que vaut la justice pénale ?

Le congrès 2024 du Groupe suisse de criminologie abordera les dimensions macroéconomiques de la justice pénale, ses coûts matériels et symboliques, l'économie des sanctions et enfin les dépenses pour la privation de liberté.

www.kriminologie.ch

11. – 16. März 2024

Basel

Basler Geschichtstage: Feuer und Flamme

Über 30 Institutionen und Vereine aus der ganzen Region bieten mit mehr als 60 Veranstaltungen ein Feuerwerk der Geschichte – zum Erleben, Zuhören und Mitmachen für Gross und Klein.

www.baslergeschichtstage.ch

18 – 19 April 2024

Neuchâtel

Sustainability and resilience in communication and the media

The 24th Annual Conference of the Swiss Association of Communication and Media Research (SACM) examines the types of resilience that are being deployed by communication and media practitioners and researchers in a time of crises and technological disruptions.

www.sgkm.ch

25. – 28. April 2024

Einsiedeln

12. Architekturtheoretisches Kolloquium der Stiftung Bibliothek Werner Oechslin

Die Veranstaltung befasst sich mit Fragen rund um das Verhältnis zwischen Text und Bild in architekturtheoretischen Publikationen. Sie richtet sich an Personen mit Bezug zur Architektur, Kunstgeschichte oder Baukultur.

www.bibliothek-oeschlin.ch

24. – 25. Mai 2024

Genf

Jahresversammlung 2024 der SAGW

An der Jahresversammlung der Akademie findet wie jedes Jahr auch die Verleihung des Nachwuchspreises statt.

www.sagw.ch

6. – 7. Juni 2024

Luzern

Moderate Religion

Die Jahrestagung der Schweizerischen Gesellschaft für Religionswissenschaft geht den Bewertungs- und Kategorisierungsvorgängen nach, die entscheiden, was in jeweiligen Gesellschaften als akzeptable, sozial zuträgliche und letztlich als «gute» Religion bewertet wird.

www.sgr-sss.ch

6 – 8 June 2024

Lucerne

Towards anthropology for troubled times?

The Annual Meeting of the Swiss Anthropological Association examines which roles anthropology can play in discerning and addressing increasing and socially consequential environmental and political challenges.

www.sagw.ch/seg

13 – 14 juin 2024

Genève

Archéologie et territoire

Lors du colloque du Réseau Archéologie Suisse, l'interaction entre le territoire et l'archéologie sera examinée de plus près. Le thème touche aussi bien à des aspects méthodologiques et pratiques qu'à des questions très actuelles, comme la densification urbaine et le développement durable.

www.nike-kulturerbe.ch/fr/agenda

9. – 11. September 2024

Basel

Vulnerable Gesellschaften: Risiken und Reaktionen

Der Jahreskongress der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie untersucht den Begriff der Vulnerabilität in Abgrenzung zu verwandten Begriffen und prüft sein Potential für die soziologische Theoriebildung und Forschung.

www.fhnw.ch/plattformen/sgs-kongress

4 – 5 octobre 2024

Lugano

La peinture murale profane en Suisse. De l'Antiquité à l'époque contemporaine

Colloque annuel de l'Association suisse des historiennes et historiens de l'art

www.vkks.ch

4 Fragen an ... Madlaina Bundi

«Wir bringen Menschen zusammen, die sich sonst kaum treffen.»



Die Historikerin und Germanistin Madlaina Bundi ist seit September 2022 Geschäftsführerin der Fachgesellschaft Empirische Kulturwissenschaft Schweiz (EKWS), ehemals Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde (SGV). Ende Oktober 2023 hat die Fachgesellschaft nicht nur den neuen Namen, sondern auch neue Statuten und ein neues Leitbild verabschiedet. Damit will die EKWS den gewandelten Ansprüchen an eine Fachgesellschaft Rechnung tragen.

Aus der «Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde (SGV)» wurde «Empirische Kulturwissenschaft Schweiz (EKWS)». Welche Überlegungen haben zum neuen Namen geführt?

Unsere Fachgesellschaft wurde im Mai 1896 gegründet, um der Erforschung des «eigenen Volkes» eine wissenschaftliche Grundlage zu geben. In den darauffolgenden 127 Jahren haben sich in der Erforschung und Vermittlung von Alltags- und Populärkultur komplett neue Ansätze und Fragestellungen entwickelt. Die wissenschaftliche Disziplin und die Studienprogramme nennen sich heute «Empirische Kulturwissenschaft», «Europäische Ethnologie», «Kulturanthropologie» oder «Populäre Kulturen». Die Namensänderung, die wir partizipativ erarbeitet haben, soll diesem veränderten Fachverständnis Rechnung

tragen. Gleichzeitig orientieren wir uns an den Fachbegriffen im europäischen Wissenschaftsumfeld. Darum lautet der deutsche Vereinsname «Empirische Kulturwissenschaft Schweiz», der französische hingegen «Anthropologie Culturelle Suisse».

Im neuen Leitbild steht, dass die EKWS eine Forschungsinfrastruktur unterhält. Können Forschungsinfrastrukturen von Fachgesellschaften der modernen Forschungslandschaft noch einen Mehrwert bringen?

Forschungsprojekte bildeten über viele Jahrzehnte einen Tätigkeitsschwerpunkt unserer Gesellschaft, neben der Fachzeitschrift, der Fachbibliothek und dem Buchverlag. Diese Projekte brachten nicht nur Forschungsergebnisse wie den «Atlas der Schweizerischen Volkskunde» oder die 39-bändige Buchreihe «Die Bauernhäuser der Schweiz» hervor. Es entstand dadurch auch ein einzigartiges multimediales Archiv, unter anderem mit dem Nachlass des Fotografen Ernst Brunner oder der Volksliedsammlung von Hanns In der Gand. Das EKWS-Archiv wird auch heute noch intensiv genutzt, beispielsweise im Rahmen des SNF-Sinergia-Forschungsprojekts «Partizipative Wissenspraktiken in analogen und digitalen Bildarchiven PIA». Ob wir als Fachgesellschaft zukünftig diese Forschungsinfrastruktur selbst unterhalten können, ist allerdings offen. Forschungsprojekte und deren Infrastruktur benötigen heute enorme finanzielle Mittel. Auch die Strukturen einer Fachgesellschaft sind für grössere Forschungsvorhaben kaum geeignet, zumal Mittel in der Regel nur noch an Hochschulinstituten vergeben werden.

Der historische Kern vieler Fachgesellschaften besteht in der Publikation von Fachzeitschriften auf Subskriptionsbasis. Die Open-Access-Bewegung stellt diese Daseinsberechtigung zunehmend in Frage. Welche neuen Leistungen kann die EKWS in Zukunft anbieten?

Open Access hat zur Folge, dass unsere Fachzeitschrift zunehmend digital und damit kostenlos bezogen wird. Eine Mitgliedschaft ist dafür nicht mehr Voraussetzung. Entsprechend ist die Mitgliederzahl unserer Gesellschaft in den letzten Jahren deutlich gesunken. Die Gründe, Mitglied zu bleiben oder zu werden und dafür einen Mitgliederbeitrag zu zahlen, waren offensichtlich nicht mehr so klar. Mit dem neuen Namen wollten wir darum auch unsere Ziele, Ansprechgruppen und Tätigkeitsfelder überdenken und konkreter definieren. Gemäss neuem Leitbild sind wir das partizipative Netzwerk für Alumni:ae und Studierende sowie für Zugewandte und zielverwandte Organisationen. Unser Hauptanliegen ist, alle wesentlichen Akteur:innen zusammenzuführen, die in der Schweiz zu Alltags- und Populärkultur forschen oder diese einer breiten Öffentlichkeit vermitteln.

Was ist eine moderne Fachgesellschaft und was soll sie leisten? Das ist die übergreifende Frage, die die Reorganisation begleitet und für alle Fachgesellschaften relevant ist. Was ist Ihre persönliche Antwort darauf?

Eine moderne Fachgesellschaft ist an der Schnittstelle zwischen Wissenschaft und Öffentlichkeit tätig. Sie sorgt auf nationaler und regionaler Ebene für den Austausch zwischen den verschiedenen Ansprechgruppen und leistet durch Vernetzungsaktivitäten einen Beitrag an eine vielfältige und offene Schweiz. Sie ist professionell organisiert, handelt transparent und legt der Öffentlichkeit Rechenschaft ab über die von ihr geleistete Tätigkeit.

Fragen: Stella Noack

Lesen Sie das ganze Interview unter www.sagw.ch/sgv-wird-ekws



O-Ton

«Opferstatus ist keine wissenschaftliche Position, denn er erlaubt weder Selbstkritik noch Beobachtungsdistanz. Wo es aber keine Distanz gibt, schlägt die politische Auseinandersetzung, wie die aktuelle Eskalation des Nahostkonflikts eben zeigt, voll durch. Vielfalt in der Wissenschaft ist nur dann ein Gewinn, wenn sie vom gemeinsamen Bemühen zur Distanzierung von der eigenen Beobachtungsposition getragen wird.»

Caspar Hirschi, Vorstandsmitglied der SAGW, in einer Gastkolumne des NZZ-Magazins, 29. Oktober 2023.

«Wir sollten heute antizyklisch investieren: Wir haben so lange ‹MINT› gesagt, dass es vielleicht mal wieder an der Zeit ist, ‹Humanities› zu sagen!»

Michael Schaepman, Rektor der Universität Zürich, im Interview mit der Zürcher Studierendenzeitung, 23. Oktober 2023.

« Dans la conception libérale de l'université, la liberté académique n'a pas d'autre origine que le droit de l'humanité à poursuivre quelque part la recherche de la *vérité sans contrainte*. [...] Le droit de contestation des étudiants, la liberté d'expression des professeurs dans l'exercice de l'enseignement, l'autonomie pédagogique, administrative et financière de l'université ne sont que des expressions et des organes de cette responsabilité des uns et des autres à l'égard du savoir. »

Paul Ricœur, « Préface » à Jacques Drèze et Jean Debelle, Conceptions de l'université, Paris, Éd. universitaires, 1970.

Le mot de la fin

L'université contre elle-même

Frédéric Guignard

Université de Lozane, mai 2053

Lors du Dies Academicus concluant l'année universitaire, un doctorat honoris causa est remis à Elon Musk, président des États libertariens d'Amérique, pour « avoir conçu et réalisé dans sa patrie une organisation sociale qui a enrichi la science sociologique et qui laissera dans l'histoire une trace profonde », selon les mots du doyen HEiC. La Faculté des Jeux, des Images et des Lettres a pour l'occasion mobilisé sa cinquantaine d'étudiant-e-s afin d'imaginer un récit interactif qui évoque le travail forcé des peuples en voie de submersion (PVS) pour le compte des pays insubmersibles (PIS), en évitant soigneusement tout jugement moral. Quelques militant-e-s de la ZAD du Chauderon tentent de brandir des pancartes « (F)Elon » autour de l'Amphigigamax avant de se faire taser par les policiers, sans que l'altercation ne fasse de victimes (deux parmi les zadistes). Le recteur se félicite en fin de cérémonie de « l'espace ouvert par l'université à la diversité des opinions et à sa contribution à l'avancement du consensus démocratique ». L'académie tient bon.

Les corpus science-fictionnels qui m'occupent, en tant que chercheur en littérature, réfléchissent invariablement les structures politiques de leur temps – plus subtilement que dans la proposition ci-dessus, cela va de soi. Les enjeux autour de la fonction sociale et politique des scientifiques résonnent fictionnellement avec la partition entre savant-e-s et non-savant-e-s dans les littératures de l'imaginaire. Les figures d'érudit, tant en science-fiction (le scientifique) qu'en fantasy (le mage), se fondent sur une conception ésotérique du savoir, propre à un régime sacralisant lié à la fonction académique : le savant s'extrait du commun par des connaissances jalousement gardées, ce qui lui octroie des privilèges, mais aussi l'obligation morale d'intervenir politiquement. En régime libéral, par contraste, les savant-e-s sont avant tout des spécialistes et leur expertise a vertu à être rendue publique ; cependant, dès que les conclusions scientifiques semblent impliquer des conséquences politiques, un soupçon idéologique y est porté, qui peut mener par réaction au renoncement total du politique que ma fiction caricature.

Utopie académique

Pour répondre à l'interrogation des jeunes chercheurs et chercheuses sur leur double insertion, citoyenne et académique, on pourrait imaginer une utopie intermédiaire dans laquelle le métier universitaire n'est pas distinct (en termes de prestige ou de salaire) d'une autre profession socialement pertinente, une concession qui irait de pair avec la prise au sérieux des conséquences politiques de la recherche scientifique, loin de l'anti-intellectualisme à géométrie variable d'une partie du champ politique actuel. Car une version très libérale de la production des savoirs menace la raison d'être de l'université en tant que lieu de la critique des idées et des institutions : l'accompagnement poli du capitalisme tardif, qu'illustre mon extrapolation, ne peut mener qu'à la nullification de cette fonction, dans l'abstention académique vis-à-vis de toute politique.

L'imaginaire littéraire ne répondra pas à ces questions ; Musk n'aura peut-être pas son titre honorifique. Mais je suis sûr que d'aucun-e-s rêvent d'autre chose que de la stratégie du laisser-faire académique et ne se réjouissent pas outre mesure de consigner scrupuleusement le retour à large échelle des politiques réactionnaires et anti-intellectuelles qui ont, historiquement, un bilan mitigé.

• Dans la rubrique « Le mot de la fin » de jeunes chercheuses et chercheurs s'expriment sur le système scientifique et les perspectives d'avenir au sein des sciences humaines et sociales. L'auteur-e passe le relais à une personne qu'il ou elle souhaiterait lire dans le numéro suivant. Joanna Haupt, assistante diplômée en histoire à l'Université de Zurich, est nommée pour le Bulletin 2/2024.

L'auteur

Frédéric Guignard est assistant diplômé en littérature française de l'Université de Lausanne. Il mène une thèse de doctorat dans laquelle il cherche à isoler une poétique littéraire du genre (gender). Ses recherches portent sur l'auctorialité féminine, l'histoire des idées et des représentations genrées et l'écriture conjecturale du politique.



Impressum

Bulletin 30,1, Februar 2024

Das Bulletin kann auf der Website der SAGW kostenlos abonniert werden.

Auflage

2400

Redaktion

Fabienne Jan, Christian Weibel, Stella Noack
und Howald Biberstein (Bildessay)

Bilder

Titelbild:	© Derek Crawford
S. 4:	© Derek Crawford
S. 9:	CC0 1.0, Metropolitan Museum of Art, Textile fragment with incomplete repeating pattern of loom, weaver, and drawboy, created in the first half of the 19th century
S. 10:	© KEYSTONE/Agnes Audras
S. 12:	© Nicolas Nova
S. 13:	© Nicolas Nova
S. 13:	Fotoporträt © Céline Nidegger
S. 15:	© Maëlle Schaller
S. 17:	© Flickr/Ignoutus the Mage
S. 24:	© KEYSTONE/Jean-Christophe Bott
S. 28:	© KEYSTONE/Steffen Schmidt
S. 29:	© CH Media/Andreas Maurer
S. 33:	© Dirk Bathen, Black out Screenshot aus https://www.langweiledich.net/poetische-zensur/
S. 36–41:	© Derek Crawford
S. 43:	© Bayerische Staatsbibliothek München: Bild aus Albertinus Aegidius' Traktat «Hirschleiffer», Cölln, München, 1645, S. 56
S. 45:	© Shutterstock/Anna Linda Knoll
S. 47:	© Pexels/Suzy Hazelwood
S. 49:	© Unsplash/John Schaidler
S. 55:	Main Gate of the University of Warsaw, Poland, August 2019, (CC BY-SA 4.0)
S. 63:	© Miriam Kull

Gestaltung

Howald Biberstein, Basel

Korrektorat

Wortkiosk, Manuela Di Franco (deutsch)
Mot pour mot, Estelle Rutishauser (französisch)
wordup GmbH (englisch)

Druck

rubmedia AG, Wabern / Bern

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.10534388>

Disclaimer

Die einzelnen Beiträge in diesem Heft können Meinungsäusserungen der Autor:innen enthalten und stellen nicht grundsätzlich die Position der SAGW dar.



Dies ist eine Open-Access-Publikation, lizenziert unter der Lizenz Creative Commons Attribution. Der Inhalt dieser Publikation darf demnach uneingeschränkt und in allen Formen genutzt, geteilt und wiedergegeben werden, solange die Urheber:innen und Quellen angemessen angegeben werden. Das Verwertungsrecht bleibt bei den Autor:innen der Artikel. Sie gewähren Dritten das Recht, den Artikel gemäss der Creative-Commons-Lizenzvereinbarung zu verwenden, zu reproduzieren und weiterzugeben. Den Autor:innen wird empfohlen, ihre Daten in Repositorien zu veröffentlichen.

Wir legen Wert auf eine nachhaltige Produktion.

Gedruckt wird mit Strom aus Wasserkraft. Die Farbe ist frei von Mineralöl und potenziell toxischen Metalltrocknern, ist energiesparend und besitzt das Gold-Zertifikat Cradle-to-Cradle. Das Recyclingpapier Refutura ist nach dem Standard «Blauer Engel» zertifiziert.

printed in
switzerland





ISSN 1420-6560